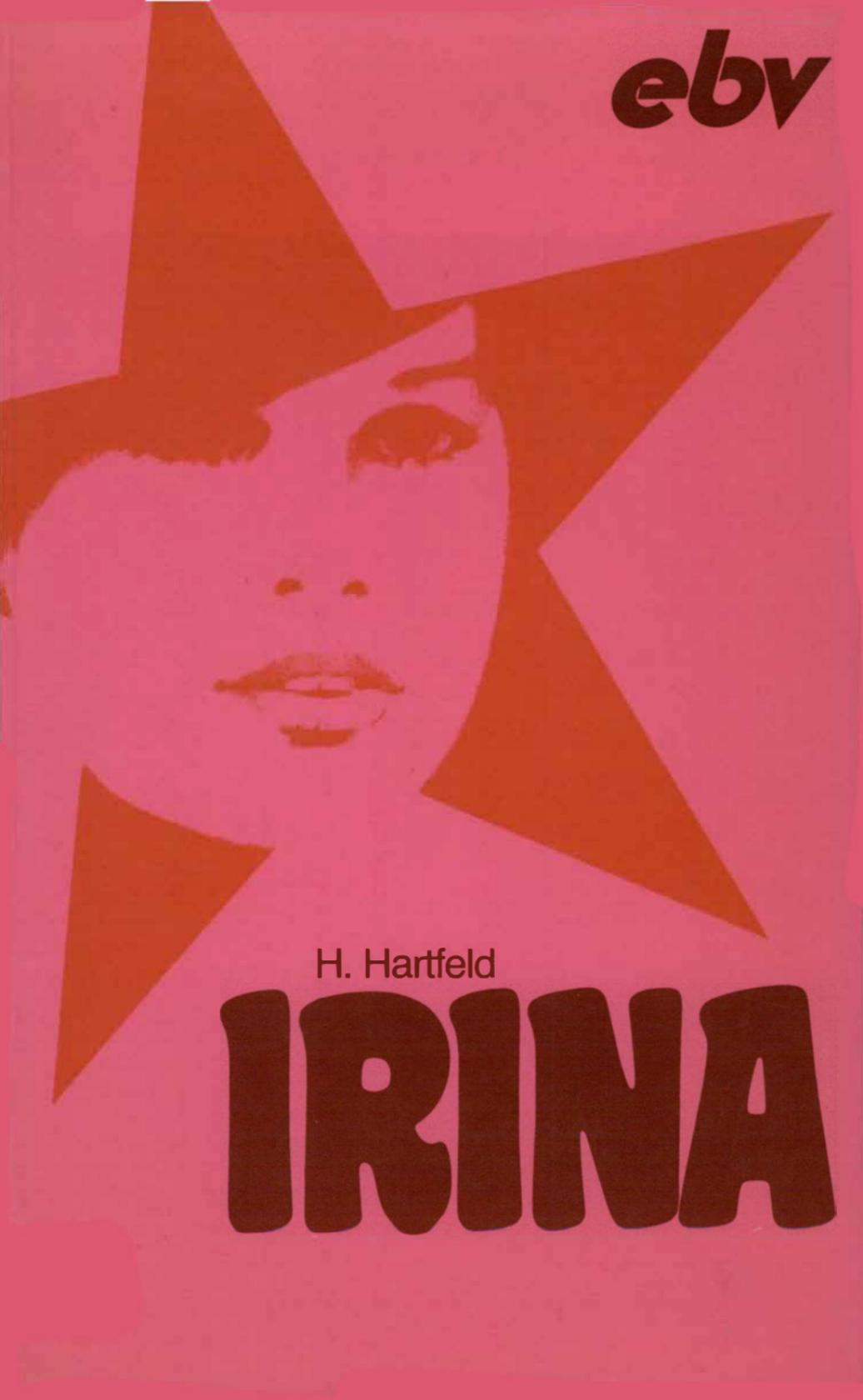


ebv



H. Hartfeld

IRINA

Hermann Hartfeld

Irina

Traduction de Monique Schmidt-Rossel

Editions R. Brockhaus Verlag Wuppertal
Editions Brunnen Verlag Bâle **ebv**

Irina

French Edition

Copyright 2015 Voice Media

info@VM1.global

Web home: www.VM1.global

All rights reserved. No part of the publication may be reproduced, distributed or transmitted in any form or by any means, including photocopying, recording, or other electronic, or mechanical methods, without the prior written permission of the publisher, except in the case of brief quotations embodied in critical reviews and certain other noncommercial uses permitted by copyright law. For permission requests, email the publisher, addressed “Attention: Permission Coordinator,” at the address above.

This publication **may not be sold, and is for free distribution** only.

A ma femme Maria

TABLE DES MATIÈRES

1. Irina, tu es beaucoup trop naïve	9
2. Ne fais pas de bêtises	16
3. La nuit noire	27
4. Comment on devient prêtre	33
5. Le vieux Loupa	38
6. Une histoire d'amour	44
7. Problèmes avec les pasteurs	50
8. En route pour la Crimée	55
9. La signature	62
10. Soutenu par la Parole	70
11. Les préparatifs du dialogue	77
12. Visite chez le Grand-père Sokolov	86
13. La rencontre des jeunes dans la forêt	97
14. Une attaque par surprise	107
15. La fin justifie les moyens	121
16. Des impressions	128
17. La vie en prison n'est pas très agréable	141
18. Parenthèse	148
19. Soumis à la tentation	152
20. Le jeu de cartes	158
21. Rencontres imprévues	166
22. L'hôpital psychiatrique	175
23. Epilogue	184

1. Irina, tu es beaucoup trop naïve

Alexandre Nikitine était seul dans un compartiment. Il était tellement pris par ses pensées qu'il ne prêtait aucune attention au paysage magnifique qui défilait devant ses yeux.

Il s'était rendu à Kiev où il avait rencontré quelques membres du Conseil des Eglises, l'organe central des églises baptistes non-enregistrées. On avait beaucoup discuté.

A présent, il était content d'être seul pour mettre de l'ordre dans ses idées.

En tant que pasteur d'une église baptiste officiellement reconnue, il jouissait peut-être d'une plus grande liberté que ses collègues des églises du Conseil des Eglises Evangéliques Baptistes:* c'est ce que pouvait penser un observateur mal informé qui assistait de temps à autre à un culte. Il se trouvait dans une salle bondée, l'atmosphère détendue et la gentillesse des fidèles l'étonnait, mais il ne devinait pas les luttes qui se déroulaient derrière cette belle façade.

Sacha Nikitine était certain à présent que les baptistes non-enregistrés, les «séparatistes» n'étaient pas les «ennemis de l'ordre établi» comme le prétendait la propagande de l'Etat. Bien au contraire. Sacha avait été profondément impressionné par l'attitude spirituelle et le discernement de ces chrétiens rencontrés à Kiev. Il aurait bien voulu prendre des notes pour retenir tout ce qu'il avait appris là-bas. Mais il savait que cela comportait des risques. Il avait alors essayé de tout mémoriser. Un des frères avait dit: «Lénine a bien raison lorsqu'il prétend que l'Etat engage un bourreau pour étouffer dans l'œuf tous les soulèvements du peuple. Et le pape est là pour calmer le peuple et lui promettre un avenir doré au ciel». Est-ce que nous, en tant qu'Eglise de Jésus-Christ, nous faisons plus? Est-ce que nous défendons toujours — et dans n'importe quelle circonstance — la vérité et la justice? Non! Nous nous accommodons!» Si des frères importants d'une église persécutée avaient une telle opinion d'eux-mêmes, quelle était alors sa propre situation et celle de son église...

— Bonjour! Une voix mélodieuse tira Sacha de ses pensées.

— Bonjour! répondit-il, l'air absent.

* Il s'agit des églises baptistes de l'Union Soviétique qui ne sont pas reconnues par les autorités et qui sont obligées par conséquent de travailler dans la clandestinité. (C.E.B.)

— Est-ce que la place à côté de vous est libre? demanda la jeune femme.

— Oui, oui, je vous en prie! dit-il rapidement de peur de paraître impoli. Et il lui fit de la place, mais elle s'assit en face de lui. Elle le regarda d'un air malicieux avant de lui demander: «Vous ne vous sentez pas trop seul dans ce compartiment?»

Il pensa qu'elle n'était vraiment pas timide et il lui répondit: «Pas du tout, pourquoi devrais-je me sentir seul?» Ensuite, il la regarda un peu plus attentivement et il la reconnut: «Irina Sokolov!

— C'est ça, dit-elle en lui tendant la main. Est-ce que ce n'est pas drôle?

— En attendant le train, je me disais que ce serait chic de faire le voyage avec un camarade. Et voilà que tu es là, Sacha! Cela fait combien d'années que nous ne nous sommes pas rencontrés?

— On m'a renvoyé de la fac il y a à peu près cinq ans, je crois.

— Oui, c'est ça. Tu ne t'en es toujours pas remis? demanda-t-elle d'une voix sympathique.

— Oh, tu sais, parfois je suis dégoûté. En fait, je n'ai jamais compris qu'on puisse expulser quelqu'un de la fac à cause de sa foi. Et dire, que j'en étais à mon dernier semestre! J'avais obtenu de bons résultats pourtant. Tu te souviens de toute cette histoire?

— Attends voir...»

Irina fronça les sourcils et réfléchit. En la regardant, Sacha soudain se sentit envahi par un étrange sentiment. Une ancienne plaie qui n'avait jamais été complètement guérie se rouvrait.

Quand ils allaient encore ensemble à la faculté, il était sans cesse terriblement gêné par sa présence. Si elle le fixait de ses grands yeux bleus, il avait toujours la tête qui tournait; mais d'un certain côté, cela lui plaisait, et il la regardait fixement à son tour.

Il la rencontrait parfois lors des discussions. Il essayait alors de s'asseoir à côté d'elle. Il se contentait de la regarder, et laissait les autres se disputer. Il ne remarquait pas ce qui se passait autour de lui.

Un jour, un de ses amis lui avait soufflé à l'oreille:

— C'est la fille d'un ancien officier du KGB, qui est psychiatre à présent. Fais attention! Cela lui avait fait très mal. Il ne s'en était pas encore remis.

— A quoi penses-tu?

Sacha tressaillit. «Excuse-moi,» bredouilla-t-il, «j'étais perdu dans mes pensées. Est-ce que tu te souviens de mon expulsion?

— J'essaie déjà depuis un long moment de t'expliquer toute cette affaire, mais toi, tu rêves! répondit-elle en riant.

— Voici comment tout s'est passé: tu t'es laissé entraîner dans une

discussion portant sur les relations entre la religion et la science. D'après toi, la science et la religion avaient des champs d'action différents. La science analysait les phénomènes naturels et le fonctionnement de la société, tandis que la religion touchait à la vie spirituelle des hommes, à la vie après la mort, bref à tout le domaine surnaturel. A ton avis, les possibilités offertes par la science étaient restreintes, le savoir qu'elle transmettait restait relatif, et était sans cesse remis en question par de nouvelles découvertes. Puis tu as encore ajouté: «Si la science cessait de combattre la religion, si elle se décidait à mener une coexistence pacifique avec elle, elle trouverait en elle un appui considérable...» Voilà à peu près tout ce dont je me souviens.

— Tu as vraiment une mémoire extraordinaire!» s'exclama-t-il.

Irina refusa ce compliment. «Mais non! Tout simplement le doyen m'avait demandé de prendre des notes, car, disait-il: «Nous désirons connaître les opinions et les besoins des étudiants». Et moi, naïve comme je suis, je l'ai cru. L'université s'est basée sur ces notes pour t'expulser. On t'a taxé d'aliéné, et on a prétendu que tes réflexions n'étaient en fait que les conséquences d'une maladie mentale.» Irina éclata soudain de rire: «Tu te rappelles, ce que le doyen t'a dit avant ton départ? «J'avais l'intention, jeune homme, de vous donner ma fille en mariage! Mais dans ces conditions, je suis obligé de vous dire: quittez la faculté!» C'était vraiment un original. Chaque fois qu'il rencontrait un étudiant très intelligent, il voulait lui donner sa fille!»

— Elle était particulièrement jolie! dit Sacha en plaisantant.

— Je la vois encore traverser à moitié nue le terrain de sport. Je ne l'aimais pas du tout!

— Attention mon cher pasteur, tu dois aimer tes ennemis, dit Irina en souriant.

Sacha était très étonné. «Comment sais-tu que je suis pasteur?»

— Oh, excuse-moi. J'aurais dû te le dire tout de suite. Je me suis convertie et je fais partie de l'église baptiste enregistrée de Kiev. Certains de mes amis m'ont parlé de toi.

Cette nouvelle combla Sacha de joie. «C'est vrai, tu es devenue chrétienne? Ce n'est pas possible! C'est vraiment fantastique! Un miracle!»

Mais il eut des doutes: et si elle se disait chrétienne sur l'ordre du KGB? Il connaissait son père. Il y avait déjà eu plusieurs cas semblables. On essayait de cette façon de créer des dissensions et des diffamations à l'intérieur de la communauté. Cette pensée le terrifia tellement que toute la joie qu'il avait

éprouvée en rencontrant Irina s'évanouit. Il avait envie de couper court à la conversation et de quitter le compartiment pour ne plus jamais revoir Irina.

Il avait lu «Le Traître», un livre paru en France. Ensuite, il s'était entretenu à plusieurs reprises avec l'évêque Nikodime. Celui-ci lui avait avoué que même certains évêques travaillaient pour le KGB.

Ainsi, les services secrets pouvaient contrôler les Eglises, et pousser le clergé à accepter la volonté du parti.

Irina remarqua que Sacha était de nouveau absorbé par ses pensées. D'intuition elle devina ce qui le préoccupait.

— Ecoute Sacha, j'aimerais te raconter quelque chose. Tu te souviens peut-être que je suis enfant unique. A cause de moi, mon père ne s'est pas marié. Je ne connais pas ma mère, je ne l'ai jamais rencontrée. Pour une raison que j'ignore, papa ne parle jamais d'elle. Il y a quelque temps notre femme de ménage m'a raconté qu'une rencontre de jeunes chrétiens aurait lieu sous peu. Et j'y suis allée, par pure curiosité. Je voulais m'informer. Cette femme a couru de grands risques en m'invitant à cette réunion. Je ne sais pas ce qui l'a poussée à le faire; en tout cas, elle a dû me faire confiance.

Personne n'a eu peur de moi, et j'ai pu m'entretenir librement avec des jeunes. Ensuite-Josef Bondarenko a prêché. Ce qu'il a dit a fait une si profonde impression sur moi qu'après le sermon, je me suis avancée pour déclarer que je désirais servir Dieu. Evidemment, je ne me rendais pas bien compte de la portée de mon acte. Après, quelques personnes ont discuté longuement avec moi et m'ont expliqué les conséquences qu'engendraient ma décision.

Mais j'étais tellement remplie de joie divine que je ne songeais pas du tout à revenir en arrière.

Rentrée à la maison, j'ai tout raconté à mon père. Il m'a fixée d'un air incrédule, sans rien dire. Il est resté longtemps comme ça, lâchant de temps à autre quelques mots comme: «Oh non, comment une chose pareille a-t-elle pu arriver! C'est vraiment terrible! D'abord la mère et à présent la fille...» Il me faisait pitié. Je l'ai pris dans mes bras, je me suis assise à côté de lui et je lui ai demandé de me parler enfin de ma mère. Mais il m'a repoussée tendrement et puis il s'est enfermé dans son bureau. Le lendemain, au petit déjeuner, il était si triste que j'ai eu peur. Il n'a rien mangé. Après, il s'est levé et a pris mon visage dans ses mains.

— Je n'ai personne d'autre que toi, dit-il. J'ai renoncé à ma carrière à cause de toi; mais peu m'importe. Mais je ne veux pas te perdre. A aucun

prix! Tu pourras toujours compter sur moi, ma chère enfant. Je me battraï pour toi! Il partit travailler sans avoir mangé. Une chose tout de même m'a remplie de joie: ma mère avait dû être chrétienne.

A présent, je prépare une thèse en sciences techniques. Mais, tu en as fait l'expérience: les chrétiens n'obtiennent pas de travail à l'université.

Sacha l'écoutait. Il avait toute confiance en elle à présent.

— Oui, je le sais bien et je ne suis pas prêt de l'oublier, dit-il d'un air mélancolique.

— Alors, tu n'as pas épousé Victor? demanda-t-il brusquement.

— Oh, tu sais, il m'a donné bien des ennuis. Il est le fils du premier secrétaire du district. Ça n'a pas été facile de rompre avec lui. Entre-temps, il a été condamné pour meurtre. Déjà comme adolescent, il a commis toutes sortes d'infractions. Mais grâce à son père, on l'avait toujours épargné. A présent, il est malgré cela en prison.

Sacha voulait lui parler des entretiens qu'il avait eus à Kiev. Mais il était très prudent: «Que penses-tu du Conseil des Eglises? Moi, j'ai l'impression que grâce à ces gens nous avons une liberté plus grande.»

— Mon père dit que cette liberté sera supprimée dès que le gouvernement contrôlera complètement le Conseil. Moi, je trouve que cela a fait beaucoup de bien à l'Eglise. A présent, qu'elle le veuille ou non, elle doit s'interroger sur sa position et son devoir dans la société. Faut-il se plier à la volonté des puissants de ce monde et soutenir par là leurs vues politiques, qui n'apportent pas toujours de solutions extraordinaires, etc. . . .

Sacha inclina la tête d'un signe approbateur.

— Je crois surtout, poursuivit Irina, que Georges Vins et les autres membres importants de ce mouvement suivent les enseignements du Christ et des apôtres. Mais j'ai aussi l'impression qu'il y a des erreurs des deux côtés, d'où les dissensions.

Un ton trop agressif, des offenses ont amené l'animosité actuelle. Et c'est terrible. J'ai écrit à ce sujet à Krapov, mais j'ai appris que malheureusement il n'a pas reçu ma lettre. Qui sait, peut-être aurions-nous commis des erreurs bien plus graves. Ce qui est triste, ce ne sont pas les fautes elles-mêmes, mais la difficulté qu'ont nos églises à les avouer. Karev avait tout à fait raison en disant que nous devons porter des chaînes en fer inoxydable. On nous oblige à accepter le communisme athée et à faire ce qui est dans son intérêt. La liberté de l'individu et le droit d'évangéliser ne sont pas reconnus.

Sacha, c'est vraiment comme ça. Nous devons être réalistes et tenir compte de ces chaînes. Mais si nous avons pieds et poings liés, on ne nous a

pas arraché la langue. C'est pourquoi, nous devons faire entendre la voix de la vérité et de la justice qu'elles qu'en soient les conséquences. Je crains seulement que les pasteurs s'en tiennent exactement aux prescriptions dictées par les responsables de l'Etat. C'est là le drame.

Dans son élan, Irina ne remarqua pas que ses paroles pouvaient blesser son interlocuteur.

Mais Sacha ne se sentit pas concerné. Malgré les contrôles continuels, il n'avait fait aucune concession, et il partageait entièrement l'opinion d'Irina.

— As-tu déjà entendu parler du «Comité pour une coexistence pacifique entre l'Eglise et le parti communiste»? demanda Irina. Nous préparons une rencontre avec le parti pour clarifier le statut de l'Eglise au sein de la société.

Sacha fronça les sourcils et secoua la tête: «Moi, je ne veux plus y participer, je me suis déjà brûlé les ailes avec cette affaire.» Quand il vit qu'Irina lui souriait, il voulut s'informer: «Quelles sont vos intentions?»

Irina était enthousiaste: «D'abord, nous voulons faire comprendre au parti que chaque individu a sa propre *Weltanschauung*, et que cela ne le regarde pas du tout. Nous proposons que le marxisme ne soit plus considéré comme le seul système philosophique pouvant être accepté. Les marxistes ne doivent pas tenir leur vision des choses pour seule vérité.»

Sacha ne put s'empêcher de rire. Il cita Lénine: «Tous ceux qui défendent de telles idées sont des lâches et des ennemis de la philosophie marxiste.» Puis il ajouta avec insistance: «A cause de ces idées, on vous enfermera dans un hôpital psychiatrique. Je ne crois pas que ce dialogue puisse porter des fruits. Irina, ne te mêle pas de ça!» Il eut l'impression d'avoir exagéré, et il demanda: «Qui fait partie de ce comité?»

Irina fut surprise par la réaction de Sacha, mais elle ne le fit pas remarquer: «Nous sommes tous des universitaires. Il y a des orthodoxes, des baptistes et des chrétiens d'autres dénominations. Mais Sacha, c'est vrai que le marxisme ne respecte pas la liberté individuelle! Déjà la pensée de Lénine, et cette philosophie qui nous est imposée comme religion, ne sont qu'une étroitesse de vues, et ne font que dissimuler la vérité au profit d'une classe dirigeante. Du sectarisme, au fond.»

Sacha approuva. Il avait étudié le marxisme et il savait que le parti avait opté pour une politique visant à détruire totalement «l'idéologie bourgeoise» à laquelle se rattachait aussi la religion.

— Irina, répondit-il, le parti ne renoncera jamais à la dictature communiste. C'est pourquoi je ne peux pas me joindre à votre action. Mon devoir consiste à fortifier les fidèles, à leur transmettre des connaissances bibli-

ques. Ils doivent être à même de se défendre contre toute attaque visant à détruire leur foi.

Irina ne cédait pas si facilement. «Mais, si nous n'essayons pas de convaincre le parti, qui le fera? Nous devons leur montrer que le peuple russe est profondément religieux. Seul un renouveau spirituel peut encore sauver la Russie. Seule la Parole de Dieu peut influencer en bien les hommes et les rendre heureux. L'Évangile est une force qui est en mesure de transformer tout un peuple.»

Elle était ravissante avec ses joues rougies et ses yeux brillants. Sacha lui sourit et dit: «D'accord. Je m'avoue vaincu. Une fois un frère du Conseil des Églises a défendu des idées semblables. Et tu sais, je suis du même avis que toi. Seulement, je suis plus sceptique. J'ai peur que le Comité Central vous écoute poliment, puis vous interne dans un hôpital psychiatrique. C'est ce qui est arrivé à des centaines de dissidents. Et je n'aimerais pas te voir là-bas.» Il la regarda dans les yeux, puis détourna soudain son regard tant il était embarrassé.

L'express filait à travers la banlieue de Gomel. On allait bientôt arriver au terminus. Sacha rangea ses livres et ses bloc-notes dans une immense serviette. Il avait l'intention de continuer son voyage jusqu'à Bobrouisk. A Gomel, Irina voulait rendre visite à une amie.

Les deux jeunes gens se taisaient. Sacha avait été très ému par cette rencontre. Mais il avait bien remarqué qu'Irina, tout en étant aimable, s'était montrée distante. Soudain, il eut très peur pour elle. Ils jouent avec le feu, pensa-t-il. Si seulement il nous écoutaient. Il la regarda fixement: «Irina . . .» Il voulait la mettre en garde, la supplier de ne pas se mêler d'une affaire si dangereuse, mais il était incapable de parler. Irina le regarda. Elle avait compris.

— Je vais toujours prier pour toi, dit-elle simplement, comme si ça allait de soi, puis elle se leva et pris sa petite valise. Sacha lui tendit un livre: «Lénine, Matérialisme et empiriocriticisme». Lis-le. Ça peut vous rendre des services. A propos, que pense ton père de tous ces projets?

Irina sourit: «Il s'est contenté de dire: «Ma chère Irina, tu es beaucoup trop naïve!»»

Le train s'arrêta, et ils descendirent. Irina fit un petit signe à Sacha avant de disparaître vers la sortie. Sacha chercha une correspondance de train.

2. Ne fais pas de bêtises

Irina Sokolov était une des seules chrétiennes ayant la possibilité d'exercer une profession scientifique. Son père, Youri Sokolov, était un psychiatre connu qui jouissait d'une excellente réputation. Il entretenait de nombreuses relations et pouvait ainsi éviter des inconvénients à sa fille. Du moins au début. Mais cela devenait de jour en jour plus difficile.

Les organes gouvernementaux n'avaient pas oublié qu'il avait travaillé pour le KGB. Et lui-même s'en souvenait encore très bien. Ses anciens amis lui écrivaient souvent quand ils se trouvaient à l'étranger. Ils tenaient Sokolov pour un idéaliste très spécial, et le plaignaient à cause de la tragédie qui s'était déroulée dans sa vie. Mais tous ne parvenaient pas à comprendre qu'il ait décidé de vivre seul après avoir perdu sa femme bien-aimée.

Il avait reporté sur Irina tout l'amour qu'il avait éprouvé pour son épouse. Il vivait et travaillait pour sa fille, et il supportait beaucoup d'embarras à cause d'elle. Il rêvait pour elle d'un bon mari, et se voyait déjà jouer avec ses petits-enfants et terminer sa vie au sein d'une famille heureuse.

De la mort, il n'avait pas peur. Il ne s'était jamais demandé ce qui se passerait après. Il était agnostique et trouvait ridicule l'athéisme soi-disant scientifique. Il était contre l'Eglise.

Elle représentait à ses yeux un «malheureux reptile» qui rampait devant n'importe quel gouvernement, qui en défendait la politique et qui soutenait toujours les oppresseurs.

Irina était attristée par une telle attitude en face de l'Eglise. Il lui avait dit qu'il ne pouvait pas l'empêcher de croire en Dieu, mais qu'il ne voulait pas en entendre parler: cela la préoccupait beaucoup.

Malgré tout, il lut avec un grand intérêt la déclaration faite par le Conseil des Eglises après la scission avec le Conseil National des Chrétiens Evangéliques-Baptistes Enregistrés.* Jamais il n'aurait avoué qu'il admirait sa fille.

Le réveil qui touchait de nombreuses églises en Russie posait bien des problèmes au gouvernement central. Que pouvait-on entreprendre contre des hommes et des femmes qui refusaient la position du parti face à la religion et qui prétendaient que les services secrets n'avaient pas à se mêler des affaires de l'Eglise?

* Il s'agit des églises baptistes (et d'autres églises évangéliques) de l'Union Soviétique qui, étant enregistrées, sont reconnues par les autorités. (V.S.E.C.B.)

Le parti avait dû constater que les pires persécutions n'avaient servi à rien, le nombre des chrétiens ayant même doublé. Le KGB devait avouer que l'Eglise n'était pas sous son contrôle: les chrétiens que l'on avait poursuivis étaient dans la clandestinité. Ils formaient une communauté illégale, appelée dans certains milieux intellectuels «l'Eglise du silence». Et des milliers de personnes s'étaient jointes à cette Eglise.

Le parti s'était préoccupé longuement de ces questions, et avait finalement décidé de créer une Eglise reconnue officiellement, mais contrôlée très sévèrement.

Au début, les croyants pensaient que c'était un miracle. Enfin, pour la première fois dans l'histoire de la Russie, l'Eglise allait jouir d'une liberté illimitée. Mais c'était une illusion. On recensa les croyants. Le résultat fut surprenant: il y avait beaucoup plus de chrétiens qu'on ne pensait. En hâte, le parti insécurisé par ces chiffres décida d'immatriculer 20% des chrétiens et de mettre des locaux à leur disposition. On ne tint plus compte des autres. C'était comme s'ils n'existaient pas.

Le parti créa ainsi deux Eglises: une «privilegiée» et l'autre «non-privilegiée». Appliquant la méthode de Lénine, on essayait de monter un groupe contre l'autre.

Des gens soumis au parti occupaient les postes clés des Eglises. Ainsi le plan avait beaucoup de chances de fonctionner.

Ces hommes de confiance devaient entre autres entretenir des contacts avec les pays de l'Ouest. Il s'agissait de prouver que l'URSS garantissait aux chrétiens une liberté religieuse. Les croyants qui se trouvaient dans des camps de concentration, des prisons ou des hôpitaux psychiatriques avaient outrepassé la loi, commis des délits, bref ils étaient criminels!

La méfiance gagnait les Eglises. Avec qui pouvait-on parler? Qui travaillait pour le KGB?

Un conflit éclata, impliquant de telles conséquences qu'on jugea une réforme de l'Eglise «officielle» absolument nécessaire. Les initiateurs de cette réforme espéraient que le KGB ne se mêlerait plus des affaires intérieures de l'Eglise.

Ils ne firent aucun reproche au gouvernement. Bien au contraire: on comprenait qu'un Etat athée combatte la religion. Mais le devoir de tout serviteur de l'Eglise était de propager l'Evangile et de défendre la communauté, et non d'être une marionnette du KGB et de nuire par là à tous les chrétiens.

Entre-temps le gouvernement faisait tout son possible pour empêcher une tentative de réconciliation entre les deux mouvements.

Une plus grande liberté fut accordée à l'Eglise officielle parce qu'elle accepta de ne pas laisser participer les jeunes à la vie de la communauté. Dans l'Eglise clandestine par contre, les jeunes étaient très actifs. Ils pouvaient se réunir, étudier la Parole de Dieu, assister aux cultes et même évangéliser. Les frères principaux en assumaient la responsabilité. «Le gouvernement édicte sans cesse de nouvelles lois afin d'étouffer lentement la religion,» disaient les pasteurs de l'Eglise clandestine. «Notre devoir consiste donc à annoncer Jésus-Christ crucifié au prix même de notre vie.» Toute la communauté protégeait les jeunes, et était prête à n'importe quel sacrifice. Ainsi le gouvernement ne réussit plus à contrôler entièrement l'Eglise.

Irina Sokolov s'était proposée d'établir des liens entre les différents groupes de jeunes. Ces rencontres étaient d'une importance capitale pour les jeunes chrétiens. La loi certes ne les autorisait ni à créer des groupes bibliques ni à organiser des réunions. Les pasteurs des églises officielles devaient respecter la loi, mais ils n'avaient aucun moyen d'empêcher l'activité des jeunes croyants.

Les pasteurs se trouvaient dans une impasse: ou bien ils renonçaient à des jeunes pleins d'initiative qui servaient Dieu de tout leur cœur, ou bien ils entraient en conflit avec la loi. Et s'ils essayaient de contrecarrer les projets des jeunes, ceux-ci se retranchaient le plus souvent dans la «clandestinité»; ils rejoignaient l'Eglise du silence, qui n'acceptait pas les restrictions imposées par l'Etat. Le gouvernement ne pouvait que fermer les yeux et faire semblant d'ignorer l'activité des jeunes au sein des églises officielles — jusqu'à ce que l'Eglise clandestine soit anéantie.

Ensuite viendrait le tour de l'Eglise officielle. Pour parer à ce danger, les jeunes estimaient absolument nécessaire de fonder un comité, et d'entrer en pourparlers avec le parti. Il fallait que le statut de l'Eglise soit clarifié.

Irina était rentrée à la maison, très contente de son séjour à Gomel. Le but de son voyage n'avait pas été seulement de rencontrer une amie, mais aussi d'organiser une rencontre non-autorisée de jeunes, dans une forêt de la Russie blanche. Plusieurs réunions du même genre avaient déjà eu lieu.

Le ministère des cultes avait alors reproché aux pasteurs de ne pas s'être montrés assez vigilants, et de ne pas avoir écrit de rapport.

C'est dans un bus de Kiev, qu'Irina se rendit seulement compte que le lendemain elle devait recommencer à travailler. Du coup, son humeur s'assombrit. Son travail au centre de recherches l'intéressait énormément, mais ces derniers temps les approches de son chef l'agaçaient. Koslov l'importunait en lui parlant d'amour.

Koslov dirigeait le centre sur l'ordre du KGB, et cela compliquait bien les choses. Le père d'Irina l'avait avertie à plusieurs reprises et l'avait priée de faire très attention. Sur le plan scientifique Koslov était tout à fait incapable. Il avait beaucoup de succès avec les femmes. Presque toutes les collègues d'Irina avaient succombé à son charme. Elles s'enthousiasmaient pour lui, et les maris étaient jaloux parce que leurs épouses ne cherchaient même pas à cacher l'admiration qu'elles éprouvaient pour Koslov.

Tout le monde savait qu'il était marié et père de deux enfants. Et alors? Quand une des collaboratrices restait plus d'une heure dans le bureau de Koslov et qu'elle en ressortait, les cheveux ébouriffés, les habits froissés, mais un beau sourire sur les lèvres, les autres femmes l'enviaient. Koslov disposait d'un sofa spacieux; personne n'ignorait à quoi il pouvait servir. Mais chacun se taisait. Les hommes pour ne pas mettre en jeu leur carrière.

On ne comprenait pas qu'Irina se montre si réservée à l'égard de son chef. Makarova, une femme d'une cinquantaine d'années, chef de section, lui avait un jour soufflé à l'oreille: «Tu es vraiment bête, pourquoi fais-tu la difficile? J'ai déjà rencontré beaucoup d'hommes, mais rarement un type comme Koslov.

— Je suis chrétienne et pas une coureuse,» répondit Irina agacée. Mais elle n'aurait pas dû parler comme ça. Makarova s'énerva: «Ah, je suis une coureuse à tes yeux!» Une dispute se préparait, mais heureusement le chef arriva et Makarova se retira.

Koslov s'intéressait aussi aux étrangères qui passaient leurs vacances en URSS. Une fois, il s'était lié avec une jeune femme de la RDA qui était docteur en théologie. Il l'avait raconté à Irina, d'un ton assez malhonnête: «Eh bien, vos femmes théologiens sont très sociables. Elles ne s'intéressent pas seulement à la vie éternelle!» Irina s'était contentée de hausser les épaules.

Récemment son père l'avait encore mise en garde: «J'ai étudié très exactement la tactique de Koslov. Si tu te laisses séduire, je ne peux plus t'aider.»

Mais Irina ne pouvait pas quitter le centre de recherches avant d'avoir terminé sa thèse. De toute façon, Koslov lui était tellement antipathique qu'elle se sentait assez forte.

Perdue dans ses pensées, elle ouvrit la porte de son appartement, suspendit son manteau à la garde-robe et alla à la cuisine. Son père, qui aimait l'ordre, avait déjà fait la vaisselle. Mais il avait dû être très pressé, car il ne l'avait pas rangée dans l'armoire.

— Comme tout est bien rangé, pensa Irina. Elle aurait voulu expliquer à son père combien elle était reconnaissante, combien elle l'aimait. Et elle se dit qu'elle devrait rester plus souvent avec lui.

Elle se rendit au salon, car elle voulait écouter un disque. Elle aimait beaucoup la musique, surtout Beethoven, Chopin et Liszt. Souvent elle avait assisté avec son père aux concerts de l'orchestre philharmonique. Tchaïkovski était le compositeur favori de son père.

— Bonsoir Irina! Effrayée, elle fit quelques pas en arrière. Koslov se leva du sofa. En entrant, Irina ne l'avait même pas remarqué. «Que faites-vous ici? Comment êtes-vous entré dans notre appartement?» demanda-t-elle en bégayant.

Elle était tellement surprise qu'elle se mit à trembler.

— Je vous ai attendu. Youri Vladimirovitch a reçu un appel urgent et il a dû retourner à l'hôpital. Il m'a autorisé à rester ici parce que je dois absolument vous parler. Il m'a dit que vous alliez rentrer aujourd'hui. Koslov baissa la voix et regarda fixement la jeune fille. «Je suis tellement content de ne pas avoir attendu en vain.»

Dans la main, il avait le journal d'Irina. Celle-ci le lui arracha et lui demanda, indignée: «Comment êtes-vous entré en possession de mon journal? Je l'avais mis dans ma chambre à coucher!»

Koslov, gardant tout son calme, la regarda avec défi. Les joues d'Irina étaient rouges de colère. Ça la rendait encore plus attirante. «Tout ce qui vous concerne m'intéresse, ma chère Irina», dit-il pour la consoler, «et puis je suis votre chef. D'ailleurs, votre journal ne se trouvait pas dans une commode mais dans cette bibliothèque.» Koslov désigna l'immense meuble que le père d'Irina avait fabriqué lui-même pour ranger ses nombreux livres.

— De toute façon, vous n'avez pas le droit de lire les notes personnelles des autres gens. Irina aurait pu pleurer. Sa voix tremblait, et ses grands yeux bleus se remplirent de larmes.

— Irina, arrêtez de me faire des reproches. Ça ne sert à rien. Asseyez-vous à côté de moi afin que nous puissions enfin aborder une question importante. Apparemment, Koslov avait l'impression de maîtriser la situation.

Irina se ressaisit: elle remit son journal en place et s'assit dans le fauteuil de son père.

Koslov prit place en face d'elle et la regarda droit dans les yeux. Il était sûr de son charme.

Mais Irina ne se laissa pas séduire. Il y avait trop longtemps qu'elle lui

résistait et qu'elle connaissait sa tactique. Souvent elle avait dû prier avec ardeur pour rester ferme. Koslov, lui, brûlait de la rendre docile.

Ce fut lui qui rompit le silence le premier: «J'ignorais que vous étiez chrétienne.» Il mentait, de toute évidence. «Vous m'étonnez, Irina, une jeune fille comme vous: pieuse? J'ai discuté avec votre père au sujet de votre doctorat.»

Koslov venait de toucher le point sensible d'Irina. Elle avait déjà rédigé sa thèse et devait encore la taper ainsi que numéroter les pages. Irina se mordit les lèvres; ce fut là sa seule réaction.

Koslov l'observait. «Irina, vous devrez choisir entre votre carrière et votre foi. Dans notre société communiste, nous ne pouvons pas tolérer des scientifiques chrétiens. Il est aussi nécessaire d'être membre du parti.

— Vous parlez de «société communiste»; nous n'avons pas construit un socialisme, mais un capitalisme étatique!» Tout lui était égal à présent: sa thèse, sa carrière. Elle se calma tout à fait. Elle regarda Koslov fixement: «Si c'est là tout ce que vous vouliez me dire, je vous prie de partir. Nous pourrions discuter des autres questions demain.» Soudain, elle sentit combien elle était fatiguée. «Encore un mot, camarade Koslov. Je vous prie de ne plus venir lorsque mon père est absent.»

Koslov s'était levé, mais il ne se montrait pas pressé de s'en aller. «Je vous aime et vous le savez bien. Je désire seulement vous aider. Acceptez donc.» Il parlait d'un ton suppliant.

Quand il vit qu'elle ne répondait pas, il la saisit par le bras et l'attira vers lui. Irina n'avait pas prévu un geste pareil. Elle perdit l'équilibre. Koslov la souleva et l'étendit sur le divan. Elle essaya de se défendre. «Je t'aime, ne me rends pas malheureux,» lui souffla-t-il à l'oreille. «Je suis prêt à abandonner ma femme pour t'épouser! Tu sais très bien que je parle sérieusement.»

Tout ceci, Irina put l'entendre plus tard une seconde fois. En effet, Koslov oublia la cassette et le magnétophone qu'il avait apportés.

Irina commençait vraiment à avoir peur. Elle se mit à crier: «Partez, Koslov, ou j'appelle la police!»

Mais cela ne l'impressionna pas. Il saisit Irina et commença à l'embrasser fougueusement. Elle essaya de se débattre, mais il était plus fort qu'elle. Il lui arracha ses vêtements. Mais il ne s'attendait pas à la résistance d'Irina. Ils tombèrent sur le tapis et continuèrent à lutter. Irina supplia Dieu de l'aider. Elle était presque nue. Koslov commençait à se déshabiller tout en empêchant Irina de crier. Il n'arriva pas à expliquer ce qui survint ensuite.

Il reçut un coup violent qui le projeta dans l'autre coin de la pièce. Puis il aperçut Irina attendant qu'il se précipite vers elle pour le frapper à nouveau.

La lutte se poursuivait jusqu'à ce qu'il aille buter contre la porte d'entrée. Celle-ci s'ouvrit et Koslov tomba dans l'escalier.

En un clin d'œil, Irina referma la porte. Bien des années plus tôt, elle avait suivi des cours de jiu-jitsu. Elle avait une allure sportive, mais personne n'aurait pensé qu'elle pratiquait cette technique de combat.

En URSS, les personnes qui font du jiu-jitsu sont immatriculées. Par la suite, les autorités se demandèrent pourquoi le nom d'Irina ne figurait pas sur la liste.

Koslov aurait pu se défendre, car il maîtrisait ce sport aussi bien qu'Irina. Mais sous l'effet de la surprise, il ne pensa pas à réagir. Et en quelques instants, il se retrouva dehors. Il était tellement furieux qu'il ne ressentit aucune douleur. Des enfants tournaient autour de lui.

— Comme tu as l'air drôle! s'exclama Liocha, le fils d'un professeur.

Koslov ne réalisait pas ce qui se passait. Il boutonna son pantalon, et secoua sa veste.

— Viens, lui dit la petite Léna, je vais t'aider! Et elle se mit à nettoyer le pantalon de Koslov. Celui-ci remarqua qu'il n'avait plus son pistolet. Et il ne savait pas où il l'avait laissé. Il s'agissait pour lui de s'éloigner de ces gosses impossibles et si curieux qui le dévisageaient, et insistaient pour l'aider.

— Dans votre maison, l'escalier est très glissant, murmura-t-il en prenant son porte-monnaie, sa carte d'identité et sa carte du PC que les enfants avaient ramassés. Le petit Micra lui expliqua qu'il n'était jamais tombé dans l'escalier. L'escalier n'était pas du tout glissant! Koslov n'y prêta aucune attention. Il grommela un «au revoir!» avant de se diriger rapidement vers un taxi.

Heureusement, tout s'était déroulé très rapidement et aucun adulte n'avait fait irruption dans l'escalier. Le chauffeur de taxi, par contre, ne se montra pas aimable. Il jeta un regard moqueur sur l'habit de Koslov et remarqua: «Cette fois, ça n'a pas bien marché!

— Tais-toi, cria Koslov furieux, et démarre sinon je te casse la figure!»

Le chauffeur de taxi arrêta le moteur et dit d'une voix calme: «Je ne me laisse pas insulter. Descendez, citoyen!»

Koslov sortit sa carte du KGB et la mit sous le nez du chauffeur. Le jour suivant celui-ci fut arrêté et condamné à deux semaines de prison pour «manque de respect vis-à-vis d'un citoyen soviétique». Le pauvre homme se montra tellement surpris qu'il se mit à injurier le juge, ce qui lui valut une année d'emprisonnement.

Les enfants qui avait observé les deux hommes, racontèrent à leurs

parents qu'un monsieur tout ébouriffé était tombé dans l'escalier. La petite Léna expliqua à Irina que quelqu'un avait dû le chasser des toilettes, car son pantalon était ouvert.

Irina avait reçu un choc. Elle resta longtemps assise sur le tapis, incapable de se ressaisir. La chambre se trouvait sens dessus dessous: le fauteuil était renversé, le divan se trouvait près de la fenêtre. Des livres et des journaux jonchaient le tapis. Soudain, Irina aperçut un tout petit magnétophone. Il marchait encore. Elle n'en avait jamais vu un aussi minuscule. Elle le retourna de tous côtés, puis elle appuya sur la touche «stop» et l'appareil s'arrêta. Très vite elle comprit comment le magnétophone fonctionnait.

Elle entendit d'abord la conversation qu'elle avait eue avec Koslov, puis les bruits occasionnés par la lutte avec celui-ci, sa respiration difficile, ses chuchotements: «Ne soit pas si bête, je t'aime.» Ecœurée, Irina arrêta le magnétophone et l'emporta dans sa chambre.

Elle se changea, mit de l'ordre dans l'appartement, puis téléphona au prêtre Wassily Kusnezov. Elle lui raconta ce qui s'était passé et lui demanda conseil.

Le jeune ecclésiastique écouta Irina avec un plaisir évident. Il l'interrompit de temps à autre: «Mais tu es encore entière! Tu lui as résisté! Crois-moi, à cause de cet acte héroïque, tes péchés seront pardonnés. Mon église doit absolument te canoniser!...

— Vraiment très drôle! dit Irina fâchée. Arrête donc, Wassily. Tu resteras toujours un enfant. Je te demande si je dois changer de domicile et toi, tu ne fais que raconter des blagues!

— Je te l'ai déjà conseillé auparavant. Les services secrets entreprennent une «chasse psychologique» contre toi. Tu sais, j'ai vraiment peur pour toi.» Sa voix était inquiète.

Bien qu'elle ne fasse pas partie du comité exécutif de son église, Irina était très appréciée. On écoutait ses conseils; c'était une universitaire. Le KGB cherchait à l'engager pour espionner l'Eglise baptiste. Des gens comme ça, on pouvait en avoir besoin en Russie et aussi à l'étranger.

Wassily Kusnezov savait comment fonctionnaient les services secrets. Il avait raison de se faire du souci pour Irina. Le KGB avait essayé à plusieurs reprises de recourir à lui pour la propagande à l'Ouest. Lui aussi, il était une personne idéale: il venait d'une bonne famille; son père, un scientifique, était professeur à l'université, sa mère était comédienne. Jusqu'à présent, il avait pu refuser toutes les «offres»: «Je ne veux pas faire carrière,» avait-il l'habitude de répondre, «j'entends annoncer l'Evangile de Jésus-Christ au peuple russe. On a plus besoin de Jésus que de votre idéologie utopique.» Il

savait que cette obstination allait lui coûter cher. Mais rien ne s'était encore passé.

Il s'agissait d'aider Irina. Au téléphone, il ne put cacher son admiration. Cette fille s'était vraiment montrée habile et courageuse. «J'aimerais bien que tu assistes à notre réunion avec l'évêque Pitirime.

— Pourquoi?

— Parce que ce lâche prétend que l'éducation religieuse n'est que le viol psychique des enfants. Ce serait bien si tu pouvais lui montrer comme tu es douée en jiu-jitsu!

— Tu es vraiment un gosse. Je n'ai pas envie de plaisanter.

— Je parle sérieusement, Irina! Si l'on en croit le rapport de Zhidkov, un membre de votre Conseil National, personne en URSS n'est persécuté à cause de sa foi. Ça me dégoûte tellement que je pourrais étrangler tous ceux qui répandent de tels mensonges, ici et à l'étranger!

— D'accord Wassily. Nous pouvons discuter de ces problèmes plus tard. Avant que Papa ne rentre à la maison, je dois encore atteindre la femme de Koslov.»

Elle lui dit au revoir, puis raccrocha. Elle téléphona ensuite à Madame Koslov. Comme d'habitude, celle-ci se montra impassible. Irina apprit cependant que Koslov était rentré à la maison pour repartir sitôt après s'être changé. Elle fit comprendre à son interlocutrice qu'elle allait changer de domicile.

Elle se mit à préparer le dîner.

Son père ne tarda pas à arriver. Il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement. «Je me suis senti très seul sans toi, ma petite fille!» Il lui passa la main dans les cheveux.

— Tu m'as aussi manqué, répondit Irina. La présence paternelle lui donnait toujours un sentiment de sécurité. Tout à coup, ses yeux se remplirent de larmes.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda Sokolov en la regardant fixement.

Irina baissa les yeux et dit: «Le repas est prêt. On mange?»

Sokolov mit sa main sur l'épaule d'Irina et l'accompagna à la cuisine. Il devinait ce qui s'était passé, mais il ne voulait pas contraindre sa fille à parler. A table, il dit en passant: «Les enfants de la maison m'ont raconté qu'un homme était tombé dans l'escalier. D'après leur description, il a dû s'agir de Koslov.»

Irina ne réagit pas. Sokolov n'empêchait pas sa fille de prier à table. Il restait assis et attendait qu'elle ait terminé. Cette fois-ci, Irina éclata en sanglots au milieu de la prière.

Sokolov la fit asseoir à côté de lui, sur le banc. Irina continua de pleurer et, par bribes, elle lui raconta ce qui s'était passé. Elle ne dit pas pourtant comment elle avait réussi à se défaire de Koslov.

— Papa, pourquoi l'as-tu laissé seul dans l'appartement?

— J'ignorais qu'il avait des visées sur toi! Par expérience, je sais que les services secrets vont dans les moindres détails. Je voulais montrer à Koslov que je n'avais rien à cacher, mais si j'avais su... Sokolov se tut. Pour lui, une chose était claire. Par tous les moyens possibles, il devait tenter de défendre sa fille. Il essuya les larmes d'Irina avec son mouchoir et dit: «Mangeons, mon enfant, sinon tout devient froid. Ensuite nous discuterons en toute tranquillité.»

Ils mangèrent en silence. Sokolov écarta ses pressentiments et questionna sa fille sur son voyage à Gomel.

— J'ai rencontré Sacha Nikitine dans le train, tout à fait par hasard, raconta Irina. Pourquoi ne l'as-tu pas aidé quand on voulait le renvoyer de la fac à cause de sa foi?

Sokolov devint sombre: «Oh, ne recommence pas, Irina! Tu sais très bien que je n'avais pas la possibilité de prendre sa défense. Ne parle plus de ça, je t'en prie!»

Parfois, Irina n'arrivait pas à comprendre son père. Il avait sans doute dû apprendre que l'étudiant Nikitine était tombé amoureux d'elle, et n'avait certainement pas regretté le départ de celui-ci. Mais pourquoi cette réaction? Peut-être parce que Sacha était chrétien comme la mère d'Irina.

Elle ne voulait plus lui poser de questions. Aucune de ses connaissances ne pouvait s'exprimer aussi librement à la maison. On craignait trop les mouchards. On ouvrait les yeux, on dressait l'oreille, on réfléchissait. Mais on ne posait plus de questions depuis que le KGB enregistrerait les moindres détails et faisait subir des interrogatoires interminables.

Le rire de Sokolov tira Irina de ses pensées. «Excuse-moi, tu as chassé Koslov d'une manière vraiment très habile!» Il rit à gorge déployée.

Irina le regarda avec étonnement. «Comment le sais-tu...» bégaya-t-elle.

— En effet, comment puis-je savoir que ma fille est capable de se défendre contre les brigands et les voleurs à la tire? Il se leva, se dirigea vers son bureau et revint avec une lettre dans la main. Il la donna à Irina: «Elle m'a été adressée par erreur, et je l'ai ouverte. Excuse-moi.» Il éclata de rire: «Excuse-moi, dynamite volante!»

Irina devint écarlate. Elle se mit à lire la lettre: «Bonjour, dynamite volante. Je t'envoie une grosse bise. Tu sais bien de quel endroit. Hier, je

me suis entretenu avec un prisonnier condamné pour cambriolage. Nous avons parlé de l'enseignement du Christ nous encourageant à ne pas nous opposer au mal: «Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre» (Matthieu 5,40). Mon interlocuteur objecta: «Vous les chrétiens, vous ne suivez pas les préceptes du Christ.» Devine ce qu'il m'a raconté! Après un culte, il te suivit et il exigea ta montre. Tu la lui donna gentiment et tu lui parla de Jésus. Il t'écouta avec une grande attention, car il te trouvait charmante. Il décida alors de t'emmener derrière les buissons du parc. Tu lui assena un tel coup qu'il resta environ vingt minutes sans connaissance. Il revint à lui au poste de police! Il t'en veut énormément. Certes, il n'a pas été condamné à cause de toi, mais parce qu'il avait cambriolé un magasin. Néanmoins, il reste fâché contre toi. Je l'ai consolé en lui disant que l'amour impliquait aussi la souffrance. Au camp, on raconte des histoires fantastiques sur toi. On t'appelle la «dynamite volante»...

Irina, intimidée, regarda son père. «Ce qui m'étonne,» dit Sokolov, «c'est que les prisonniers arrivent à envoyer illégalement des lettres. Pourtant nos camps de travail sont construits d'après le modèle hitlérien. Et on fait très attention à ce qu'aucun message ne parvienne à l'extérieur. Malgré tout, les gars sont encore plus malins.»

Le téléphone sonna. Irina décrocha l'écouteur. C'était Koslov: «Je voulais seulement te dire, ma chère amie, de ne pas faire de bêtises et de bien tenir ta langue. A propos, je te conseille de donner ta démission. Et rapporte-moi demain mon pistolet et mon magnétophone que tu m'as volés!» Irina n'eut même pas le temps de réagir. Sokolov lui arracha l'écouteur.

— Ah Casanova, comment vas-tu? Tes côtes sont encore intactes? Fantastique, pas besoin d'opérer! J'aurais bien aimé échanger ton cerveau contre celui d'un âne. Les transplantations d'organes sont de nos jours à la mode. Ou bien, Monsieur a-t-il besoin d'un directeur de conscience? Je suis à votre disposition. Je vous dis une chose, mon cher. Encore une fois, et vous aurez affaire à moi! Sokolov raccrocha.

Dans son excitation, il n'avait pas remarqué qu'il avait parfois tutoyé Koslov. Il prit Irina par le bras. Ensemble, ils firent la vaisselle. Vers minuit, ils se couchèrent. Irina ne s'endormit qu'au petit matin.

3. La nuit noire

Quand Sacha rentra de Bobrouisk, il trouva dans sa chambre une note de sa mère: «Mon cher enfant, Zarapkin, le responsable du service des cultes, aimerait que tu lui téléphones sitôt de retour à la maison.» Sacha soupira et retourna le billet: «Nous sommes chez Tante Niura jusqu'à vendredi prochain.» Sacha fit une grimace. Pendant toute une semaine, il aurait à faire lui-même la cuisine!

Il se rendit au salon et composa le numéro de Zarapkin. Celui-ci décrocha sans tarder: «Bonjour Nikitine, ça va? Ecoutez-moi bien! Demain nous organisons avec les églises enregistrées et l'Eglise orthodoxe une campagne d'information et au Goripokom (comité exécutif de la ville) nous avons décidé que vous deviez absolument y participer.

— Ecoutez, Zarapkin, protesta Sacha, je ferais ainsi quelque chose qui nuirait à mon père. C'est impossible!

— Ne vous en faites pas! Nous avons invité beaucoup de baptistes et nous les avons priés de présenter aux habitants les relations entre l'Eglise et l'Etat. Et nous pensons que pour vous ce serait très avantageux d'être là. Des réunions se dérouleront à cinquante endroits de la ville. Essayez de venir pour sept heures dans la zone industrielle. A demain, Sacha.» Zarapkin raccrocha.

Sacha avait l'air pétrifié. Avant que Sacha ne devienne pasteur d'une église baptiste enregistrée, son père et cent cinquante personnes s'étaient séparés de l'Eglise. Ils voulaient par là protester contre la collaboration du comité directeur de l'Eglise avec la police secrète.

C'était l'époque où Sacha dirigeait les groupes de jeunes. Il commençait à organiser des réunions bibliques illégales qui devaient se tenir chez des privés et former des jeunes chrétiens pour la prédication de l'Evangile. Sacha faisait tout son possible pour empêcher une scission au sein des groupes, qui comptaient en tout environ cent jeunes. Il ne jugeait pas nécessaire de se distancer ouvertement du Conseil National. Ce que le comité central décidait à Moscou ne le concernait pas tant que l'église locale s'en tenait strictement à l'enseignement biblique. Après la scission, le pasteur refusa de continuer son ministère. Sacha fut désigné comme son successeur. Il obtint la majorité des voix, entre autres, grâce au soutien des jeunes. Il demanda une semaine pour réfléchir et prier. Ensuite il accepta. Zarapkin dut seulement confirmer sa nomination.

Pendant bien des années, Zarapkin avait travaillé pour le KGB. Il avait

dû commettre une grave erreur, car on l'avait mis à la retraite. Dans les groupes de dissidents, le bruit courait qu'on l'avait expulsé parce qu'il n'avait pas réussi à gagner un Français.

Mais Zarapkin n'avait pas envie de rester inactif. Il s'intéressa à la propagande antireligieuse. Avec une grande habileté et une ruse fabuleuse, il gagna la confiance des croyants et fut ainsi désigné comme responsable des cultes.

Quand il apprit que Sacha avait été choisi comme nouveau pasteur, il donna tout de suite son accord, et quand il l'annonça au premier secrétaire de la section régionale du PC, il expliqua: «Je trouve que l'élection du jeune Nikitine présente pour nous beaucoup d'avantages. Son père est un séparatiste et ainsi il nous sera très facile de créer des dissensions entre eux. L'avenir nous montrera en quoi cette situation peut encore nous être utile.»

Sacha ignorait tout cela. Néanmoins il avait l'impression qu'on attendait de lui qu'il critique son père devant les habitants de la ville.

Le soir suivant, il était assis au premier rang dans la salle du palais de la culture dans la zone industrielle.

Tous les discours et tous les exposés étaient lus, on les avait donc soigneusement examinés auparavant. Les applaudissements ne duraient pas longtemps. Les orateurs demandaient que les séparatistes sectaires soient traités comme les «ennemis du peuple», il fallait «les éloigner de notre ville», «les chasser du sol soviétique», mais personne n'indiquait où l'on devait les emmener.

Sacha ne put s'empêcher de sourire et de penser à ce que l'évangéliste Krapov avait dit lors de son procès: «La Bible nous enseigne qu'il n'existe pas de sol soviétique. La terre et ce qu'elle contient appartiennent au Seigneur!»

Il écouta les autres exposés: «On doit enlever aux croyants leurs enfants,» exigeait le délégué du PC dans une fabrique de meubles, «et ces gens, il faut les envoyer chez les ours polaires.» Une jeune femme, présidente de l'organisation Komsomol dans la fabrique «Acier Rouge», tint des propos encore plus virulents: «Ces sectaires doivent être marqués au fer rouge, pendus ou fusillés.» Elle se mit en colère, critiqua l'Eglise: pendant des siècles, celle-ci s'était mêlée de politique et avait écarté tous ceux qui s'opposaient à ses vues. Dans un Etat socialiste, il n'y avait plus de place pour la religion. «La constitution garantit la liberté religieuse, mais cela ne vaut que pour les organisations qui travaillent étroitement avec le parti dans le but d'édifier un avenir somptueux — le communisme! Vive le

communisme! A bas les bâtards de la bourgeoisie, les défenseurs d'un obscurantisme religieux!»

Sacha regarda le rouge monter au visage de la jeune femme. En silence, il pria pour elle. Personne n'était assis à sa gauche. Quand la jeune femme descendit du podium, il lui proposa la place libre. Elle se montra surprise, mais apparemment elle ne savait pas qu'il était pasteur. Elle jeta un regard haineux au pope qui se trouvait à droite de Sacha.

— Qui êtes-vous? murmura Sacha.

— Hélène Lobova, répondit-elle doucement. Sacha lui serra la main en ajoutant: «Vous avez parlé avec une grande conviction. Je vous remercie!

Elle ne réagit pas et prêta attention aux propos de Zarapkin sur la législation en matière d'offices religieux: il était indispensable pour le parti d'exercer une surveillance étroite sur l'Eglise. Par tous les moyens, il s'agissait d'empêcher que l'Eglise ne soit contaminée par des éléments anti-communistes, etc. . . .

— Et à présent, des gens comme André Nikitine, actuellement pasteur d'une église non-enregistrée réclament obstinément que le parti ne se mêle pas des affaires internes de l'Eglise! Le Conseil des Eglises en fait de même!

Sacha pensa soudain à la conversation qu'il avait eue avec Irina, et il eut du mal à se concentrer.

— Voyez camarades, poursuivit Zarapkin, notre constitution garantit la liberté religieuse aussi longtemps que la religion et les églises respectent les droits des citoyens soviétiques, qu'ils ne détournent pas les habitants de notre pays, et qu'ils ne cherchent pas à détruire notre conception marxiste de l'origine du monde. La notion de transcendance est étrangère au marxisme. Et nous communistes, nous ne pourrions jamais nous réconcilier avec la religion. Et voici la goutte qui fait déborder le vase: André Nikitine demande qu'on l'autorise à faire de la propagande religieuse! La liberté de professer sa foi ne lui suffit pas! Il outrepassa la loi qui interdit toute propagande antisoviétique. Les scissionnistes représentent un danger sérieux pour notre société.

Zarapkin devint tellement énervé qu'il se mit à crier: «S'il y a ici des gens qui soutiennent ces sectaires, je les mets en garde: la société soviétique vous éliminera et nous ne remuerons pas le petit doigt pour vous. Que la vengeance du peuple soviétique vous fasse disparaître de la surface de la terre!»

On aurait dit une salve de canon. Le visage de Zarapkin était ravagé par le fanatisme. Des applaudissements retentissants secouèrent la salle. Hélène Lobova applaudissait avec fougue. Sacha vit ses mains toutes rouges et lui

chuchota: «Ça fait mal, n'est-ce pas?» Elle le regarda avec étonnement, et fut gênée.

Cette situation était vraiment comique: le pope qui se trouvait à côté de Sacha battait des mains, et en même temps regardait Zarapkin avec anxiété. Ce dernier observait toutes les personnes présentes. Sacha se pencha vers son voisin: «Bravo mon cher collègue, c'est bien mon père!» Le pope, stupéfait, cessa d'applaudir.

— Vive le communisme! conclut Zarapkin.

Le pope bondit, cria «hourra», et se mit à applaudir comme un fou. Les autres gens en faisaient autant.

— La parole est au Père Miron, prêtre orthodoxe, annonça Zarapkin avant de descendre du podium. Le Père Miron était visiblement très nerveux. Il jeta des regards apeurés en direction des auditeurs. Il avait un air de bête traquée. Soudain, les gens se sentirent mal à l'aise. Ils détournèrent les yeux.

— Camarades! cria Miron. Je vous promets: nous allons faire tout notre possible pour enrayer la religion. On entendit des rires. Les jeunes s'esclaffaient: «C'est bien. Bravo! Vive le Père Miron!» Sacha eut honte de son confrère.

Le pope ouvrit encore une fois la bouche comme s'il voulait ajouter quelque chose, mais il la referma bien vite, quitta le podium et se traîna vers la sortie. Mais une grosse femme lui barra le chemin: «Espèce de traître!» dit-elle d'un ton menaçant. «Misérable hypocrite! Rebut de l'humanité! Tu as une nouvelle fois renié le Christ.» Elle jeta des cris stridents, et se mit à donner des coups de poing au Père Miron, à le griffer, à déchirer sa soutane. La milice vint au secours du pope. Les jeunes faisaient du bruit, sifflaient. Bref, c'était le chaos. La femme fut emmenée vers la sortie. Le calme fut peu à peu rétabli.

Sacha monta sur le podium: «Chers amis, j'ai entendu les accusations portées contre mon père,» dit-il lentement. Sa voix était triste. Dans la salle, personne ne soufflait mot. «J'ai suivi avec un grand intérêt l'exposé de Lobova. Quand elle a proposé de marquer mon père au fer rouge, de la pendre, je me suis même un peu épris d'elle.» Il y eut des rires. Sacha parlait plus fort à présent. «Camarades, les propos de Lobova nous montrent où peut nous conduire une pensée irrationnelle. Celle-ci suscite de graves dangers, et non seulement pour la société soviétique. Pendant l'ère stalinienne, mon père a passé de nombreuses années en prison. Il avait été condamné pour «activité antisoviétique». Mais son seul crime était de servir l'Eglise. Par la suite, une commission spéciale du Soviet Suprême l'a

réhabilité. En effet, mon père est un travailleur honnête. Il ne songe aucunement à faire de la propagande antisoviétique. Savez-vous ce qu'il me disait au sujet de l'Etat? «Sacha, Dieu a institué le gouvernement. Si tu aimes Dieu, tu dois te soumettre aux autorités, et leur obéir.» Pendant toute sa vie, mon père avait la même conviction: Dieu nous a tant aimés qu'il a sacrifié son Fils unique pour nous. Il ne voulait pas seulement nous sauver, mais nous remplir de son amour afin que, le cas échéant, nous soyons prêts à donner notre vie pour notre prochain. Mon père avait l'habitude de dire: «Nous devons aimer les autorités comme Christ les a aimées, bien qu'il ait pouvoir sur elles. Il est au-dessus des autorités et c'est lui qui doit occuper la première place dans nos coeurs.»

«Quand Hélène a demandé la mort de mon père, une pensée m'est venue à l'esprit. Chère Hélène, chers communistes! Comme j'aimerais bien donner ma vie afin que vous cessiez de souhaiter la mort de votre prochain. Je serais prêt à endurer les pires souffrances afin que vous ne haïssiez plus les hommes et que vous ne combattiez plus les idées qui ne correspondent pas à vos convictions.

«Nous avons survécu à l'époque stalinienne, à l'occupation allemande. Pour atteindre votre but, voulez-vous, chers communistes, chère Hélène, piétiner des millions de cadavres? N'y a-t-il pas eu assez de morts dans le passé? N'est-ce pas inhumain de tuer des gens innocents et qui, en plus, vous aiment sincèrement? De désirer leur mort?

«J'ai honte de mes paroissiens qui se sont séparés en deux camps uniquement parce que le gouvernement, sans aucun scrupule, s'est mêlé de nos affaires internes. Aucun croyant sincère ne peut supporter un homme comme le Père Miron qui est devenu une pure marionnette.

«J'aimerais vous dire que Zarapkinne escomptait que moi, aussi, je critiquerais ouvertement mon père. En tant que serviteur d'une église baptiste enregistrée, je partage tout à fait les vues de mon père. Et je pardonne à ceux qui aimeraient notre mort.» Sacha se tourna vers Zarapkinne et le regarda droit dans les yeux. Il régnait un silence total dans la salle.

— Attendez, Nikitine, chuchota Zarapkinne d'un air menaçant. C'est alors que les applaudissements retentirent. Tout le monde battait des mains. Sacha descendit du podium et se fraya un passage vers la sortie. Zarapkinne essaya de se faire écouter, mais sans succès.

Sacha voulait se rendre à la maison de prière où vingt jeunes s'étaient réunis. Il monta dans un bus. Il s'assit sans remarquer que sa voisine était Hélène. Quand il fut descendu de l'autobus, il entendit la voix d'une jeune femme: «Attendez, Nikitine!»

Il se retourna et vit devant lui Héléna essoufflée, et mal à l'aise. «Excusez-moi, Nikitine, mais je dois absolument vous parler.»

Elle baissa la tête. «J'aimerais vous demander pardon...» Sa voix vacillait un peu.

— Mais je vous en prie, Lobova! Je ne vous en veux pas le moins du monde, lui dit Sacha, et en tant que chrétiens, nous ne devons pas haïr nos ennemis, mais aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Héléna lui jeta un regard timide et ajouta: «Vous savez, j'ai un fiancé. Il s'appelle Fedja. C'est un ingénieur. Depuis des mois, nous nous querelons, car nos idées sur l'amour divergent. Pourriez-vous nous dire ce que vous pensez là-dessus? Ça nous aiderait sûrement.»

Sacha sourit. «Je suis à votre disposition, n'importe quand.» Il lui indiqua son adresse et son numéro de téléphone. «Si vous voulez tous les deux me parler, n'hésitez pas à m'appeler.

— Merci, répondit Héléna, et saluez bien votre femme.

— C'est gentil, dit Sacha en riant, je vous promets que quand je serai marié, je... Il se mordit la langue. Euh, je ne manquerai pas de le faire.»

Héléna lui tendit la main en souriant. «Alors, au revoir et encore merci.» Elle regagna l'arrêt du bus.

Sacha la regarda. «Ça peut se passer comme ça,» se dit-il avant d'entrer dans la maison de prière. Les jeunes l'attendaient avec impatience. Il leur raconta comment la soirée s'était déroulée. Ils restèrent longtemps ensemble à prier pour Héléna, Zarapkine, Miron, pour tous ceux qui avaient assisté aux différentes réunions et pour tous les orateurs. Ils se séparèrent seulement vers minuit. Les uns avaient des vélos, d'autres des motos, d'autres encore des voitures. On offrit à Sacha de le ramener chez lui, mais il préféra aller à pied. Il voulait réfléchir.

C'était une nuit noire. Dehors, il y avait encore quelques couples qui se promenaient. Dans une maison, on jouait de l'harmonica. Un chien aboyait. Sacha prit un raccourci, des rues désertes et mal éclairées. Il avait très soif et cherchait une fontaine. Enfin, il en trouva une. Il se pencha et but.

Soudain, il reçut un horrible coup qui le fit tomber par terre. Il fut recouvert d'une espèce de couverture. Quelqu'un se mit à le battre, à lui assener des coups de talon. Sacha crut reconnaître la voix de Sisov, le surintendant de Kirgisie: «Prends cela, imbécile, sale pope! Et si tu n'arrêtes pas ta propagande, ce sera ta mort!» Sacha perdit connaissance.

4. Comment on devient prêtre

En fait, c'était Wassily Kusnezov qui avait eu cette idée. Ce jeune prêtre croyait qu'après cinquante ans de dictature communiste, il était possible d'exercer une influence sur le gouvernement. D'après lui, on pouvait persuader les dirigeants que le Nouveau Testament ne mettait pas l'Etat en danger. Au contraire, il enseignait l'obéissance face à la loi et la soumission aux autorités. On pouvait très bien laisser les chrétiens vivre librement leur foi et propager l'Evangile.

Wassily et ses amis voyaient des ressemblances entre le christianisme et le communisme. Les paroles du Christ et des apôtres visaient à considérer les biens comme propriété de Dieu et du prochain, donc de l'humanité tout entière. Dieu se montrait juste envers chaque homme. Le gouvernement et l'Eglise se devaient d'en faire autant.

Evidemment, ces jeunes gens se rendaient compte que la «religion communiste» distribuait les biens d'une manière quelque peu étrange. D'abord on te dit: tout ce qui est à toi nous appartient, «tout» devenant propriété de l'Etat. Et on attend de toi que tu le croies: que ce qui est propriété de l'Etat t'appartient! Pour pouvoir en jouir, il faut en «reprenre» possession en travaillant dur. Mais entre-temps ce que tu désires a pris de la valeur, et tu as bien de la peine à l'acquérir. Ainsi on ne pouvait se procurer que le strict nécessaire pour se nourrir et s'habiller.

Les intellectuels se posaient beaucoup de questions sur cet état de choses. Wassily s'était disputé bien souvent à ce sujet avec son père, le professeur Ivan Nikolajevitch. Celui-ci en était venu à détester ce genre de discussions, et il ne voulait plus rien en savoir: «Ne réfléchis pas tant à l'idéologie communiste,» disait-il à son fils. «Ça n'apporte rien!» Wassily, qui remarquait très bien que son père lui donnait un avertissement, ne pouvait cependant pas s'empêcher d'aborder un tel thème. «Ta situation n'est pas pire que celle des autres. Pourquoi ne tiens-tu pas ta langue, tout simplement!»

Le grand-père de Wassily était mort dans un camp sur la presqu'île de Kolyma. Les parents ne faisaient jamais allusion à lui. Wassily avait appris ce décès par sa sœur Tamara. Celle-ci en avait entendu parler par hasard chez des amis de ses parents. Le grand-père Nikolai Kusnezov était un théologien bien connu dans les années trente. On l'avait arrêté et il n'était jamais revenu.

Le sort de son grand-père avait éveillé chez Wassily un intérêt pour la

religion. Quand il visita la bibliothèque de Lénine à Moscou, il y découvrit par hasard les œuvres de son grand-père. Comme il était le fils d'un scientifique très renommé, on l'autorisa à consulter ces ouvrages.

Les nombreuses absurdités auxquelles il fut confronté tant à la maison qu'à l'université, et le peu qu'il apprit au sujet de son grand-père — mais qui l'impressionna fortement — tout cela le conduisit à entrer dans un séminaire théologique après avoir terminé ses études de droit. Mais quand il se rendit compte que le KGB avait là aussi ses espions, il fut dégoûté. Les services secrets attiraient de façon très habile avant tout les étudiants étrangers — ils venaient pour la plupart des pays «aimés» ou du tiers monde — et ils faisaient d'eux des agents extrêmement sûrs.

Très vite, il cessa de s'échauffer à ce sujet, car il n'avait pas l'intention de devenir pope. A ses yeux, l'Eglise orthodoxe avait renié le Christ et ses enseignements.

Mais il changea d'avis après avoir fait la connaissance d'un prédicateur venant de l'ouest de l'ukraine. Cet homme entretenait des contacts avec des chrétiens roumains. Là-bas, au sein de l'Eglise orthodoxe un véritable réveil spirituel avait lieu. Wassily était fasciné. Les fidèles se réunissaient après les cultes chez des privés, et étudiaient la Bible. Les croyants s'engageaient pour leurs églises. Le piétisme avait fait son apparition dans l'Eglise orthodoxe et se propageait rapidement. Ce mouvement attirait tout particulièrement les jeunes. Suivre Jésus donnait une nouvelle dimension à leur façon de penser, et à leur vie.

Après ses études, Wassily fit un stage en Ukraine. C'est là qu'il fut ordonné prêtre.

Il s'était marié alors qu'il était encore étudiant, mais il avait perdu sa femme à la suite d'un accident de voiture. Il s'agissait d'un de ces cas mystérieux que l'on accepte d'abord sans murmurer, mais que l'on finit par éclaircir à la suite d'une rencontre ou d'une explication. Wassily eut beaucoup de peine à surmonter cette épreuve. Il se consacra tout entier à son travail ce qui eut pour conséquence de faire figurer son nom sur la liste noire. Pour le KGB, il était beaucoup trop actif, pour ses supérieurs trop pieux. Il dut faire preuve de malice pour garder son emploi.

Il prit contact avec les Eglises baptistes non-enregistrées dans le but d'organiser éventuellement des études bibliques. Les services secrets le surveillèrent encore plus étroitement, ce qui l'embêta tellement qu'il décida de tenter de persuader le parti sur les parallèles que l'on pouvait établir entre le christianisme et le communisme. «Pourquoi se quereller puisque vous, les communistes, vous désirez le bonheur sur terre, et nous, les chrétiens, le

bonheur au ciel?» avait-il demandé une fois au philosophe Mitrochine. Bien des années après, dans une cellule, il put réfléchir à ces questions, en toute tranquillité, et il se dit qu'il avait été bien naïf.

Wassily rencontrait toujours plus de jeunes chrétiens qui partageaient son point de vue. Comme la persécution des chrétiens et les diffamations se poursuivaient, il établissait systématiquement de nouveaux contacts. Bien que converti depuis peu, il était en mesure de distinguer les croyants sincères des autres.

S'il apprenait qu'un chrétien se trouvait devant un tribunal, il essayait de s'y rendre. C'est ainsi qu'il était revenu dans sa ville natale. Il se rendait justement chez ses parents. Le jour suivant, il voulait rendre visite à un pasteur baptiste qui avait donné dans un piège du KGB. Il s'agissait d'un membre du Conseil des Eglises qui avait souvent participé aux études bibliques organisées par Wassily.

Wassily avait assisté à la réunion qui s'était déroulée dans le quartier Lénine. Le gouvernement avait réussi à provoquer chez la population une aversion contre tout ce qui avait trait au christianisme. En fait, le but de ces réunions était simplement de lutter contre les chrétiens «non-enregistrés», mais elles aboutissaient à la condamnation de tous les chrétiens de Russie.

Cette haine provoquait des actes criminels. Des auxiliaires de la police tuaient des croyants, mais ni la milice ni le procureur n'entreprenaient des recherches. Ces acolytes de la police devenaient de plus en plus audacieux vu qu'ils n'étaient pas poursuivis en justice. Ils terrorisaient la population, commettaient des cambriolages, des viols et d'autres délits. Les victimes n'étaient pas toujours des chrétiens. Quand est-ce que le gouvernement saisirait-il l'ampleur du désastre qu'il avait lui-même engendré? Tôt ou tard, la haine et l'hostilité que le gouvernement avait semées, allaient se retourner contre lui.

Pour rentrer à la maison, Wassily prit une ruelle étroite. C'était un raccourci. Soudain, il entendit des gémissements. Il s'arrêta et prêta l'oreille. Tout près de lui quelqu'un gémissait.

— Il y a quelqu'un? demanda Wassily. Silence. Il sortit sa lampe de poche et vit un homme par terre, à quelques mètres de la fontaine.

— Mon Dieu! laissa échapper Wassily, il est blessé! Cette chute était-elle due à un état d'ivresse? Non. Un ivrogne était incapable de se blesser d'une telle manière. Que devait-on entreprendre? Wassily éteignit sa lampe de poche et essaya de relever l'homme évanoui. Il fallait appeler une ambulance. Sans savoir bien pourquoi, Wassily décida d'emmener le blessé chez

ses parents. Il le porta sur ses épaules. L'homme était toujours sans connaissance.

Wassily avait parcouru à peine deux cents mètres quand il entendit des voix: «Mais, on l'a laissé près de la fontaine!» Wassily tourna le coin de la rue, s'arrêta et écouta.

— Surtout, n'allume pas ta lampe! ordonna une autre voix.

— Ecoute, il a disparu!

— Oui, et c'est vraiment très embêtant. Vous ne l'avez pas frappé assez fort puisqu'il a pu se relever!

— C'est impossible, dit la première voix. Il éclaire le sol.

— Regarde cette mare de sang. Il en a reçu assez! Zarapkin nous a bien dit de ne pas le tuer, mais de lui administrer une bonne leçon! Quelqu'un a dû l'emmener à l'hôpital.

— Allez, dépêche-toi. Nous devons nous rendre à l'hôpital. Zarapkin doit connaître son état de santé.

Les deux hommes s'avisèrent encore une fois que la place et la rue étaient bel et bien désertes. Wassily s'était caché derrière la grille d'une maison. Pourvu que le blessé ne commence pas à geindre. Il savait à présent que l'inconnu était une victime de Zarapkin et de la campagne de diffamation organisée par le comité central du PC.

Les hommes avaient disparu aussi vite qu'ils étaient venus. Wassily reprit la route aussi vite qu'il le pouvait vers son domicile, 12, rue Mitchurine. Comme le portail était fermé, il dut sonner. Soudain, il entendit la sirène d'une ambulance.

— Non, pas à l'hôpital, gémit le blessé.

— Reste tranquille, murmura Wassily.

— Qui est là? demanda Tamara, la sœur de Wassily.

— C'est moi, Wassily! Eteins la lumière! Elle obéit et sortit de la maison.

— Qui est-ce? demanda-t-elle.

— Pas de questions, s'il te plaît. Silence! Il entra dans la maison. Prépare vite le divan-lit. Veux-tu?

Tamara se dépêcha. Wassily coucha prudemment le blessé qui était toujours sans connaissance. Il se mit à le déshabiller. Tout était couvert de sang.

— Que se passe-t-il? Allez, explique-toi! Tamara n'osait pas parler fort.

— Je l'ignore moi-même. Wassily se mit à ausculter le malade. Tamara fit bouillir de l'eau. Soudain, l'inconnu ouvrit les yeux: «Je suis Sacha Nikitine, pasteur de l'église baptiste...» Il gémit et perdit connaissance.

— Je suis vraiment un imbécile, dit Wassily. Il était en train de lui couper les cheveux et il venait de toucher la plaie. Après des années, il rencontra de nouveau un ami d'enfance, mais dans des circonstances pour le moins inhabituelles. Il avait sursauté lorsqu'il avait appris l'identité de l'inconnu.

— Viens, laisse-moi faire, dit Tamara à son frère et elle lui enleva les ciseaux. Elle dégaga la plaie de façon très habile, et elle la désinfecta avec de l'alcool.

— Qui l'a mis dans un tel état?

— Des voyous. Probablement sur l'ordre du responsable des cultes, répondit Wassily, qui était en colère.

Tamara secoua la tête, incrédule: «Ce n'est pas possible. Tu me dis des horreurs.» Elle avait déjà fait cinq semestres de médecine et elle avait passablement d'expérience. Elle pansa Sacha et lui fit une piqûre. Ensuite, elle lui fit respirer un peu d'ammoniaque pour qu'il revienne à lui.

Finalement, Sacha ouvrit deux trois fois les yeux. «Je vous en prie, avertissez mes parents,» murmura Sacha. Il avait oublié qu'ils étaient absents. Wassily feuilleta l'annuaire. Il trouva le numéro des Nikitine et le composa. Sacha se souvint alors que ses parents étaient absents: «Ils ne sont pas à la maison,» dit-il faiblement avant de se rendormir.

Tamara était assise à côté de lui et lui prenait le pouls. Juste avant de raccrocher, Wassily entendit une voix.

— Vous êtes la mère de Sacha Nikitine? demanda-t-il.

— Oui, il lui est arrivé quelque chose? questionna-t-elle effrayée. Depuis des heures j'attends mon fils et mon mari, mais ils ne sont toujours pas rentrés. Et si la police secrète écoutait cette conversation, pensa Wassily. Il savait que le téléphone de ses parents était surveillé.

— J'aurais voulu lui parler, expliqua-t-il à la mère de Sacha. Quand il sera de retour, dites-lui de téléphoner à Zarapkine. Puis, il raccrocha.

— Qu'est-ce que tu lui as raconté?

— J'ai peur que la police secrète ne surveille leurs communications téléphoniques.

Wassily parla des événements qui s'étaient déroulés pendant la journée. Tamara l'écouta en silence, puis elle lui dit en souriant: «On nous a vivement conseillé de participer à ces réunions, mais j'ai demandé au secrétaire du groupe Komsomol la permission de rester à la maison. J'avais tellement mal à la tête.» Elle n'aimait pas assister à ce genre de conférences. Aussi trouvait-elle toujours une bonne excuse.

Wassily le savait, et il se mit à rire. «Tu n'as pas changé, ma petite soeur.»

Il l'embrassa sur le front. «Et c'est toi qui iras chez les Nikitine pour leur expliquer ce qui est arrivé.» Tamara fit une grimace. Son frère insista: «Allez! Tu dois m'aider. Je suis sûre que la milice surveille la maison des Nikitine pour apprendre où Sacha se trouve. Je n'aimerais pas être vu là-bas. Va donc à bicyclette...» Soudain, il prit peur. Comment allait-elle s'en sortir si on lui demandait des explications? Mais Tamara avait déjà mis son gilet.

— 2, rue Komsomol, c'est bien ça? Mon ami habite au numéro 13! Et elle partit.

5. Le vieux Loupa

Sacha ignorait que ses parents avaient appris que le parti organisait une propagande contre l'Eglise. Ils avaient interrompu leur voyage et fait demi-tour. La mère de Sacha était restée à la maison. André Nikitine s'était rendu à la réunion qui avait lieu dans son quartier. Il voulait entendre quelles accusations pesaient contre lui et son église. Mais il renonça à se défendre. Il était assis à côté du surintendant et s'entretenait avec lui à voix basse. Ce frère avait fait partie d'une communauté non-enregistrée. Il avait passé cinq ans en prison et après sa libération, il était devenu membre d'une église officielle. Tout de suite, on l'avait nommé surintendant.

— Est-ce que ça vaut la peine de se défendre et de prouver que l'on n'est pas un ennemi du gouvernement? demanda Nikitine.

— Le comité pour la propagande, organe du PC, mène cette action dans le but d'immuniser la population contre le «virus religion». La constitution révisée prévoit la liberté religieuse, mais à condition que l'Eglise participe à l'édification de la société communiste, non seulement en URSS mais sur toute la terre. Cela signifie que nous devons renier nos principes si nous voulons obtenir un statut légal. Hier Kurojedov m'a téléphoné pour me dire que dans chaque république, dix Eglises pouvaient être enregistrées. Mais il m'a averti clairement: «Faites en sorte que l'activité de ces Eglises s'orientent vers le communisme. Vous devez instruire vos fidèles dans un esprit communiste, sinon un beau jour, nous fermerons vos églises.» J'aurais pu hurler. Mais il faut les laisser se déchaîner, André. Malgré tout,

nous devons agir comme la Bible nous l'enseigne. Mais cela posera toujours plus de problèmes.

Le surintendant fut invité à critiquer les scissionnistes. Il se leva et se contenta de dire: «Comment pourrais-je le faire? Ce sont mes frères.» Puis il sortit de la salle.

Le vieux Loupa était assis à côté d'André Nikitine. C'était un de ses amis. Il connaissait aussi Sacha puisqu'il était membre de la même église. Il souffla à son voisin:

— Partons, André. Laissons déraisonner les athées tous seuls.

Ils se dirigèrent vers la sortie. D'autres croyants en firent de même. Ils ne pouvaient plus supporter les affronts qu'on leur faisait.

— Eh, les fascistes, où allez-vous? cria un des organisateurs.

Nikitine se retourna et dit avec un sourire: «La loi soviétique interdit de porter atteinte aux sentiments des citoyens. Mais, vous le voyez bien mes amis, les communistes ne respectent pas la loi.»

Au premier rang, il y avait un membre du parti. Il était complètement soulé. Il se précipita vers Nikitine et hurla: «Encore un mot, et je t'étrangle!»

Nikitine et ses amis ne réagirent pas. Ils quittèrent la salle. Loupa les invita chez lui pour prendre une tasse de thé.

Il habitait dans un grand immeuble dont la milice occupait certains locaux. Dans la cave, il y avait des cellules pour les prévenus. Au premier et au second étage, on trouvait les bureaux des juges d'instruction et de certains miliciens. Les autres appartements étaient réservés aux familles des miliciens.

Le vieux Loupa avait le droit d'habiter ici grâce à la protection de son petit-fils qui était major et jouissait d'une très bonne réputation. On disait qu'il était très consciencieux et qu'il portait vraiment bien son nom: (Loupa = loupe) avant de prendre une décision, il prenait en considération tous les détails.

Ce major avait un tel succès que l'on fermait les yeux sur son grand-père. Celui-ci avait passé de nombreuses années en prison, mais il avait été réhabilité. Et son fils avait même obtenu le titre de «héros de l'Union Soviétique».

Le vieux Loupa avait dû souffrir avant tout parce qu'il n'arrivait pas à tenir sa langue. Il plaisantait beaucoup, surtout sur la politique. Après la Seconde Guerre mondiale, de retour à la maison, il raconta à quelqu'un une plaisanterie ayant trait à Staline et à ses relations avec le troisième Reich: après la signature du pacte de non-agression, un membre du gouvernement soviétique aurait affirmé: «Il ne s'agit pas d'un mariage d'amour, mais d'un

mariage de raison.» «Oui,» aurait répondu une institutrice juive, «mais des enfants sont nés de cette union.» Cette plaisanterie avait valu à Loupa vingt-cinq ans d'emprisonnement. On oublia complètement qu'il s'était montré exemplaire à Stalingrad et à Berlin. Trois ans après la victoire sur l'Allemagne, les héros de la guerre pensaient que l'on pouvait critiquer ouvertement Staline et plaisanter à son propos!

Sa femme avait demandé le divorce. Qui pouvait lui promettre qu'un jour son mari sortirait de prison. Et si c'était vraiment le cas, quelle femme pourrait être heureuse de vivre avec un «ennemi du peuple»? Et en plus, Loupa était devenu chrétien. Une fois, dans un comité du PC on lui avait demandé: «Pourquoi croyez-vous en Dieu?» Il avait rétorqué: «Si Dieu n'avait pas donné au peuple russe la force de supporter votre joug, qui donc vous respecterait encore?» On l'avait expulsé. Mais comme cela s'était passé à l'époque de la déstalinisation, il n'avait pas été poursuivi en justice.

Quand Loupa exprima le voeu de suivre Nikitine dans la clandestinité, celui-ci lui dit: «Cher frère, reste membre de l'Eglise officielle. Je ne veux pas que ma communauté rencontre des difficultés à cause de ta langue trop pendue.» Mais ils restèrent amis.

Le vieux Loupa pensait encore à sa femme. Après le divorce, elle n'avait pas tardé à se remarier. Entre-temps, elle était devenue veuve et habitait Moscou. Son second mari, un officier de l'armée soviétique, était mort dans un accident de voiture. Loupa lui proposa de vivre chez lui. Il l'assura qu'il l'aimait toujours et qu'il n'avait pas de rancune contre elle. Mais elle refusa; vivre avec un baptiste ne lui disait rien. Et en plus, elle ne voulait pas renoncer à sa pension de veuve.

L'appartement de Loupa était spacieux pour l'époque: une grande chambre à coucher qui servait aussi de bureau; une immense cuisine où Loupa recevait ses invités. Il y avait mis un divan-lit et une table ronde du XIX^e siècle que la milice avait confisquée vingt ans auparavant. Un ancien officier de la milice l'avait donnée au major Loupa et celui-ci l'avait passée à son grand-père: «Prends-la, je ne sais qu'en faire!»

Le vieux Loupa était très content: sa cuisine ressemblait à un bureau de fonctionnaire!

Une fois, il avait aidé cet officier à aménager son bureau. En épinglant un tissu rouge sur un fauteuil, il avait fait une petite remarque: «Cette étoffe irait bien avec ma table.»

L'officier avait alors ordonné à ses soldats: «Donnez au vieux le tissu dont il a besoin!» Et depuis, la nappe rouge ornait sa table.

En plus, Loupa disposait d'un réduit qui n'avait pas de fenêtre, ce qui était très pratique. Il avait réussi à y emmagasiner des Bibles, des Nouveaux Testaments, des livres qui tous provenaient de l'étranger. Il les distribuait à d'autres chrétiens, et la milice l'aidait à transporter les paquets, évidemment sans en connaître le contenu.

Chez Loupa se tenaient habituellement les rencontres des responsables baptistes. On y discutait les problèmes importants. C'était le cas aujourd'hui: ils étaient tous là, buvant une tasse de thé, et parlaient des réunions organisées par le PC. André Nikitine commençait juste à décrire l'activité des éditions clandestines «Le Chrétien» lorsque le téléphone sonna. Loupa décrocha:

— Ah, c'est toi, mon cher petit-fils... Bon. Entendu, je le fais. Au revoir. Le vieux Loupa semblait bouleversé.

— C'est vraiment ridicule, dit-il en se tournant vers André. Tu as soi-disant assommé ton fils. La milice se rend maintenant sur les lieux.

Ils se regardèrent, effrayés. Nikitine, très pâle, dit: «On nous a joué un mauvais tour. Le père et le fils sont membres de deux églises différentes dont les relations sont tendues. A présent, on fait croire aux gens qu'il s'agit d'une vraie lutte. J'espère que Sacha n'est pas dans un état grave.» Il se tut et se mit à réfléchir. Ses amis ne savaient pas ce qu'ils devaient entreprendre. Finalement, Nikitine se ressaisit:

— Excusez-moi, mes frères. Je vais rentrer à la maison. Natacha se fait certainement beaucoup de souci. Priez pour nous!» Il se leva et prit congé de ses frères.

Natacha, très pâle, observait le va-et-vient de la milice. Quand elle aperçut son mari, elle sourit tout d'abord, puis elle pensa: «C'est peut-être la dernière fois que je le vois!»

— Ah, le voilà! s'écria Zarapkin lorsque Nikitine arriva. Où est ton fils?

André ne répondit pas, mais alla embrasser sa femme. Plus tard, il écrivit à un ami chrétien: «En cet instant, je me sentais accablé. J'aurais pu pleurer tant j'étais dans l'impossibilité de prouver à ces athées que leur action était une pure folie. Je restais là, silencieux. Tout ce que je réussis à dire fut: «Que Dieu vous pardonne!»»

Zarapkin se montra très méfiant. Il croyait que Nikitine avait appris quelque chose au sujet de Sacha. Sinon, comment aurait-il pu dire «Que Dieu vous pardonne»? Mais Zarapkin se trompait. Nikitine ne faisait que des suppositions. Il savait que même les pasteurs des églises enregistrées se

faisaient parfois maltraités par des voyous qui agissaient sur l'ordre du KGB. Voilà ce qui avait dû arriver à Sacha.

Soudain, un milicien aperçut la silhouette d'une jeune fille qui jetait un coup d'œil à travers une fenêtre. Il se précipita dehors et cria: «Arrêtez-vous ou je tire.» Mais c'était trop tard. La jeune fille avait déjà disparu dans l'obscurité. Le milicien jura et rentra dans la maison. Il se heurta à Zarapkin qui lui cria: «Tu l'as?

— Non, je n'ai même pas pu distinguer de qui il s'agissait.

— Espèce d'embécile, s'exclama Zarapkin.

— J'espère que votre remarque n'était pas adressée à mon subalterne!» dit major Loupa d'un air fâché. Il laissa Zarapkin pour se tourner vers les Nikitine. D'après les dépositions de certains témoins, Sacha Nikitine avait reçu des coups très violents. On l'avait abandonné dans la rue, sans connaissance. Il rentrait d'une réunion où les baptistes scissionnistes avaient été fortement critiqués. Deux personnes affirmaient qu'André Nikitine était l'un des agresseurs. Avant que la police et l'ambulance n'arrivent, les malfaiteurs et leur victime avaient disparu.

Les Nikitine écoutèrent ces accusations sans réagir. La mère de Sacha pleurait. D'abord André Nikitine ne sut que dire.

Wassily s'était endormi sur sa chaise si bien qu'il n'entendit pas entrer Tamara. Elle ne le réveilla qu'après avoir préparé son lit: «Allons, Wassily, va te coucher!» Elle dut le secouer. Il s'étira et murmura: «Je suis tellement fatigué. As-tu averti ses parents?

— Non, la police faisait une perquisition!» Elle regarda Sacha qui dormait toujours. «Quand il se réveillera, je devrai lui faire une piqûre. Mais il ne peut rester sur le divan-lit. On va le transporter dans mon lit, et moi je dormirai ici. Quelqu'un pourrait entrer dans cette pièce et le voir,» expliqua Tamara.

— Où sont les parents? lui demanda Wassily.

— Père est en voyage d'affaires; je crois qu'il est allé à Tcheljabinsk. Il s'est passé quelque chose à l'institut. Silitch, l'ingénieur en chef du centre de recherches, a pris contact avec Sacharov, et aimerait émigrer en Israël. Il est juif, tu sais. Ses demandes sont toujours rejetées. Le KGB a ouvert une enquête. On a peur de le laisser partir parce qu'il en sait trop sur notre industrie nucléaire. Mais Père pense que ces soi-disant secrets sont déjà connus à l'Ouest depuis longtemps. A présent, on lui fait toujours plus de difficultés parce qu'il prend la défense de Silitch.

— Il ne doit pas trop se mêler de cette affaire, sinon on va le renvoyer de l'institut.

— C'est exactement ce que je lui ai dit. Une fois, il est rentré à la maison tout désemparé. «Ma fille» me dit-il, «on exige que j'entre dans le parti». Je lui répondis: «Pourquoi pas? De toute façon tu es avant tout scientifique et non communiste.» Ce soir-là, il but beaucoup et il chanta à table la chanson, «O mon petit souci». Tu te rends compte! Quelques jours plus tard il revint, accablé et se sentant coupable: «Ah, ma petite fille, je suis communiste à présent!» Et des larmes coulèrent le long de ses joues. «Pourquoi pleures-tu, Père?» «Mais, mon enfant, je suis médecin! Et je n'avais pas besoin d'adhérer à un parti!» Et il ajouta à voix basse: «C'est une supercherie.» Je n'ai pas compris ce qu'il entendait par là. Je lui ai demandé: «Tu serais aussi devenu membre du parti national-socialiste pour garder ton poste?» Il se mit à m'invectiver: «Va au diable. Sinon je te gifle.» Jamais je ne l'ai vu crier ainsi. Je suis allée dans ma chambre, car je me sentais offensée. Une heure plus tard, il est venu s'excuser. Il était vraiment affligé; pendant toute la soirée, j'ai essayé de le réconforter. Depuis, quand il ne trouve pas sa carte de membre, il me demande: «Où sont mes tickets de pain?» Une fois à l'institut, il a même appelé sa carte «ticket de pain». Le secrétaire de sa cellule lui a bien fait la morale. Je sais que Père est encore tout juste toléré.

Tamara se dirigea vers Sacha: «Il dort encore, ça me fait de la peine de le réveiller.» Elle s'assit sur une chaise et le regarda: «Il est beau. C'est fou comme il ressemble à sa mère.»

Wassily rit: «On m'a dit une fois que ce n'était pas sa vraie mère.

— Quelle importance cela a-t-il? répondit Tamara en haussant les épaules.

— Tu ne m'as toujours pas parlé de notre mère.

— Elle n'est pas venue chez toi avec son ami? demanda Tamara étonnée.

— Pourquoi le ferait-elle?

— Ah, elle et son nouvel ami avaient l'intention de se rendre dans une station thermale. En passant, ils voulaient s'arrêter chez toi. Maman brûlait de te présenter son amant.

— Elle a de nouveau changé d'ami! dit Wassily d'un air dégoûté. Je ne comprends pas que Père puisse la supporter. Pourquoi ne la renvoie-t-il pas? Est-ce que toutes les actrices sont des garces comme notre mère?

— Ne parle pas comme ça, mon cher pasteur. Regarde, Sacha fronce déjà les sourcils! Son nouvel ami travaille dans le comité central du PC, tu comprends? C'est un jeune carriériste qui a ton âge à peu près. Son père est conseiller ministériel. Tu sais, il adore Maman, et elle, elle est plus amoureuse encore. Il ne faut pas critiquer Papa. Il aime Maman, et il lui pardonne toutes ses escapades. Parfois je me dis qu'il n'est pas capable de

vivre avec une femme, à cause de son travail dans l'industrie nucléaire. Tu comprends ce que je veux dire? C'est sûrement pour cela qu'il se montre si indulgent.

— Mais, Maman a déjà cinquante-cinq ans! s'écria Wassily, indigné.

— Tu ne comprends vraiment rien du tout. Tu devrais avoir honte de jouer ainsi au directeur de conscience. Allez, aide-moi! On va le transporter dans ma chambre. Ensuite, nous irons nous coucher. Il fait déjà presque jour. Aujourd'hui, j'aurai sûrement de la peine à rester éveillée pendant les cours magistraux!»

Quand ils soulevèrent Sacha, celui-ci ouvrit les yeux. Il essaya en vain de se mettre debout. Il gémit.

— Reste tranquille, mon petit héros, gronda Tamara. Elle le prit par les bras, Wassily par les pieds, et ils l'installèrent dans la chambre de Tamara. Puis, ils se couchèrent et ils s'endormirent aussitôt. Sacha, quant à lui, resta éveillé jusqu'au matin.

6. Une histoire d'amour

Wassily n'avait plus pu rencontrer Irina avant son départ. Quelques jours après l'incident avec Koslov, elle était partie chez son grand-père. Le vieux monsieur lui avait écrit: «Je me fais du souci pour toi, ma chère petite. Essaie de venir le plus vite possible.»

Cette lettre venait vraiment au bon moment. Elle la lut à son père, et se décida très rapidement à se rendre chez son grand-père. Sokolov voulait s'occuper lui-même de la démission de sa fille, et demander à être déplacé à Minsk.

Irina avait écrit à Wassily pour lui dire qu'elle ne pourrait pas le voir pendant quelques semaines.

Elle n'allait pas très souvent chez son grand-père. Premièrement, elle avait toujours beaucoup de travail, deuxièmement, son père ne voyait pas ces visites d'un bon oeil. Il devait craindre que le vieillard dévoile à Irina le fameux secret de la famille. Mais vu les circonstances, la meilleure solution était d'envoyer Irina chez son grand-père.

Très fier de sa petite-fille, il la présentait à ses connaissances, il l'emmenait à la plage. Là, il la prenait dans ses bras et il essayait de la jeter

dans l'eau. Mais comme il avait déjà quatre-vingt-dix ans, il était trop faible. Tous deux tombaient alors dans l'eau. Avec des habits mouillés, mais le cœur réjoui, ils rentraient à la maison où la vieille Pélaga les grondait un peu.

Le bruit courait que le vieillard n'avait pas quatre-vingt-dix ans. Il voulait simplement se pavaner en passant pour plus âgé. Vladimir Sokolov souriait en entendant de telles suppositions. Il courtoisait toutes les vieilles dames qu'il connaissait. Cela ne le dérangeait pas que Pélaga lui fasse ensuite une scène. Elle avait trente ans de moins que son mari, mais cela ne se remarquait pas tout de suite. Elle était sa cinquième femme. Il avait survécu aux quatre autres, et il s'était toujours bien entendu avec ses compagnes. Il disait à Irina: «Que Dieu m'accorde une longue vie et une bonne santé, afin que je puisse rendre les femmes russes heureuses. Regarde, après la guerre, il y avait trop de femmes; il fallait bien que quelqu'un s'occupe d'elles!» Irina, en fille sérieuse, n'aimait pas du tout ce genre de plaisanteries.

Il avait l'habitude, le soir, d'évoquer des souvenirs. Il parlait surtout de son travail avec Pavlov qu'il considérait comme son maître et qu'il qualifiait de «savant intransigeant».

Le grand-père d'Irina s'était spécialisé en physiologie, mais il n'avait pas fait de découvertes extraordinaires et sa vie durant était resté candidat en médecine.

Il racontait que Pavlov avait été un chrétien exemplaire, un savant pieux au XX^e siècle. Il comparait la position de Pavlov avec celle des nouveaux dirigeants de l'Eglise, et disait d'un ton méprisant: «Ces marionnettes du communisme athée et utopique ne suivent plus l'enseignement du Christ. Ils l'ont dénoncé et vendu une nouvelle fois pour trente pièces d'argent.»

Irina connaissait tout cela. Le vieillard aurait bien aimé discuter avec sa petite-fille d'un sujet qui lui tenait très à cœur. Mais son fils lui avait fait promettre de ne jamais en parler, et Vladimir Sokolov était un homme de parole. Mais chaque fois qu'il revoyait Irina, il songeait à cette vieille histoire. Comme à présent.

— J'aimerais rester seul un moment, Irina. Tu peux aller nager, si tu le veux.

Irina était d'accord. «Mais ne ronfle pas trop fort, sinon les vagues seront trop hautes,» cria-t-elle. En un clin d'œil, elle avait disparu.

Irina! Qu'était-il donc arrivé? Le vieillard s'étendit à l'ombre d'un arbre et pensa à la «vieille histoire».

— Vous êtes Vladimir Sokolov? lui demanda la capitaine Woline; puis il

bégaya: «Je ne sais comment je dois vous le dire...» Il se tut. Sokolov avait un mauvais pressentiment et il se mit à invectiver Woline.

— Allez, parlez! Que signifie ce silence? Est-il arrivé quelque chose à Youri? Woline était l'un des meilleurs amis de son fils. Tous deux faisaient du contre-espionnage. Soudain, Woline se mit à parler très vite: «On a arrêté la fiancée de votre fils ainsi que ses parents. Youri a été discrédité et envoyé au front.» Sur ce, Woline quitta Sokolov, en courant, sans avoir pris congé. Vladimir Sokolov venait de perdre sa deuxième femme. C'était la guerre. Il vivait retiré, dans une ruelle tranquille de Moscou, et travaillait à l'institut. Il aurait aimé rattraper Woline et lui poser des questions précises. Youri était fiancé? Pourquoi avait-on arrêté cette famille, disqualifié Youri? Mais il ne pouvait bouger. Il était comme paralysé et essayait de réfléchir.

Son chat de Sibérie sauta sur ses genoux et frotta son museau contre son menton. Cela le fit sortir de ses pensées. Il serra le chat contre sa poitrine puis téléphona à son directeur. Il lui raconta ce qui était arrivé et lui demanda conseil.

Les professeurs de l'institut vivaient dans la peur constante d'être arrêtés pour une raison quelconque. Pendant les épurations de 1937 et 1939, ils rencontraient tous des difficultés. Beaucoup furent libérés au début de la guerre, et la plupart d'entre eux souhaitaient être envoyés au front. Mais les comités ne se pressaient pas et souvent rejetaient ces demandes. Ils plaçaient les savants dans des centres de recherches, et dans des instituts. Là, ces scientifiques pouvaient vraiment faire usage de leurs connaissances. Mais personne ne pouvait leur promettre qu'ils n'allaient pas être arrêtés une nouvelle fois. Il suffisait de commettre une toute petite erreur. Sokolov avait de la chance: le directeur de l'institut était son ami et de plus ce dernier avait un frère qui occupait un poste important dans le KGB.

— Vladimir, je vais essayer d'y voir plus clair, et de me rendre utile à ton fils. Telle fut la réponse du directeur.

Quelques mois plus tôt, il avait aidé Borisov, le chef d'une grande entreprise de Leningrad qui avait été condamné à mort. Grâce à son intervention, la peine capitale avait été commuée en «disqualification».

Youri avait demandé à son père d'intercéder pour Borisov auprès du directeur. Et à présent, c'était Sokolov lui-même qui avait besoin d'aide. Le téléphone sonna, c'était le directeur qui voulait lui donner quelques informations: «Youri est tombé en disgrâce parce qu'il est devenu amoureux de la fille de ce Borisov, l'homme que nous avons sauvé. Elle s'appelle Natacha. Borisov et toute sa famille se sont convertis après avoir entendu un prédicateur. Borisov a ensuite rendu sa carte du parti et un jour plus

tard on l'a arrêté, ainsi que sa famille, et on les a condamnés à dix ans de prison.

— Mais, toute cette affaire ne concerne pas Youri.

— Apparemment il était fiancé avec Natacha. D'ailleurs, elle attend un enfant de ton fils. Malgré son état, on ne l'a pas ménagée. Ton fils ignore tout. Il a tout de suite été envoyé au front parce qu'il est «entré en relation avec les ennemis du peuple».

— Mais, comment a-t-il fait la connaissance des Borisov qui vivaient à Kuibychev. Ces derniers temps il est toujours resté à Leningrad.

— Je ne peux pas te le dire exactement. La seule chose qui est importante à présent, c'est de sauver l'enfant de ton fils!»

Ils discutèrent encore longuement là-dessus. Sokolov ne put dormir cette nuit-là.

Un mois plus tard, il reçut une lettre. Il pensa tout d'abord à Youri, mais ce n'était pas son écriture. Et pas d'expéditeur. Sokolov se mit à lire: «Cher Grand-père Vladimir! Vous êtes le père de Youri. Il m'a beaucoup parlé de vous, du «Grand-père Vladimir». Je n'ai jamais cessé d'aimer votre fils. Je suis la fille de Borisov qui, grâce à vous, a échappé à la mort. Vous ignorez que je me suis fiancée à votre fils à Leningrad. Par la suite nous nous sommes rencontrés de temps à autre à Kuibyshev lorsque Youri devait s'y rendre pour son travail. Nous ne voulions pas attendre la fin de la guerre pour nous marier.

«Un jour, il m'est arrivé quelque chose d'inattendu: je me suis tournée vers Dieu. Je vous en prie, ne déchirez pas cette lettre; écoutez-moi. J'ai fait des études de philosophie. J'ai beaucoup lu depuis Marx jusqu'aux penseurs grecs. Je désirais savoir d'où venait le mal et pourquoi la société était incapable de l'enrayer. Comment expliquer les guerres, la haine? Je ne trouvais pas de réponses à toutes ces questions. Un soir, mon père et moi, nous avons fait une promenade et nous avons vu, tout à fait par hasard, une église. Elle était ouverte et nous sommes entrés. Il y avait quelques vieilles personnes qui écoutaient la prédication d'un jeune homme en uniforme.

«Il avait été blessé au front et renvoyé à la maison. Comme vous le savez, pendant la guerre, Staline a autorisé la réouverture de certaines églises. Personne ne remarqua notre arrivée. Le jeune homme parlait de St. Augustin, un auteur qui me fascinait: d'après lui, le mal se transmet de parents à enfants; dès notre naissance, le mal est en nous. Cela nous rend envieux et égoïstes. Le péché originel engendre les guerres, la misère, la pauvreté, l'exploitation. Seul Jésus-Christ peut nous aider à vaincre le mal. Voilà à peu près le message du jeune prédicateur.

«On remarquait qu'il pensait sincèrement ce qu'il disait. Il avait probablement réfléchi à tous ces problèmes alors qu'il se trouvait au front. Mon père et moi avons quitté la salle avant la fin, car je devais travailler à l'hôpital. Par la suite, j'ai cherché à emprunter les ouvrages de St. Augustin. Un pope me les prêta. Le sermon que nous avons entendu nous préoccupait, mon père et moi. Par la suite, nous nous sommes tous convertis au christianisme. J'ai rendu ma carte du Komsomol, et mon père l'insigne du parti. On nous considéra dès lors comme des «ennemis du peuple» et on nous condamna à dix ans d'emprisonnement. J'aurais tellement aimé rencontrer encore une fois Youri pour tout lui expliquer. Mais cela n'a pas été possible. Je lui demande pardon pour les difficultés qu'il a eues à cause de moi. Mais avant tout, cher Grand-père Vladimir, j'aimerais vous annoncer que j'attends un enfant de Youri. Malheureusement, votre fils ne le sait pas. Je suis enceinte de quatre mois. Ma santé est délicate, et j'ai peur de perdre le bébé. Un mois après notre dernière rencontre, je suis devenue chrétienne. Je vous en prie, dites à Youri combien je l'aime. Adieu, Grand-père Vladimir! Je vais jeter cette lettre par une fenêtre du camion qui nous emmène au camp. Je n'ai pas le droit de correspondre. Adieu. Natacha.»

Oui, c'était cela l'histoire d'amour de Youri. Vladimir Sokolov n'avait pas de nouvelles de son fils. Il devait se trouver quelque part au front. Peut-être bien qu'il n'était plus en vie.

Le directeur et son ami Sokolov firent des plans pour sauver l'enfant qui allait naître. Ils apprirent dans quel camp de travail Natacha purgeait sa peine. Ensuite, ils prirent contact avec le responsable du camp, et ils le persuadèrent de ne pas astreindre Natacha à des travaux pénibles. Celle-ci accoucha d'une fille à l'infirmerie de la prison. Sokolov et le directeur allèrent chercher l'enfant en Sibérie. Sokolov ne voulait pas laisser mourir la petite dans un camp. Il avait certes pitié de Natacha, mais il n'avait pas l'intention de tout mettre en œuvre pour obtenir sa libération. On raconta à la jeune mère que l'enfant était mort. Sokolov perdit Natacha de vue, et se consacra à l'éducation de sa petite-fille. Il fut obligé d'engager une gouvernante. C'était une gentille femme qui avait perdu son mari pendant la guerre et qui était restée sans enfants. Elle éprouva une vive affection pour la petite-fille de Sokolov.

Jusqu'à la fin de la guerre, Sokolov ne reçut aucune nouvelle de son fils, et lorsqu'un jour, vers Noël 1947, celui-ci réapparut, il ne le reconnut même pas. Youri barbu, mûri, se tenait au milieu du salon, et disait: «Eh bien, Père, tu ne me connais plus?»

Il se jeta au cou de Vladimir, et celui-ci ne parvint pas à retenir ses larmes.

— Grand-papa, tu m'as raconté que les hommes ne pleuraient pas... et voilà qu'à présent, tu pleures! dit une petite fille qui regardait le nouveau venu avec curiosité.

— Qui est-ce? demanda Youri.

— Ta fille!

L'enfant sauta de sa chaise, tourna autour de Youri et l'examina de tous côtés. «Non, mon papa n'a pas de barbe,» dit-elle. Elle courut dans sa chambre, et rapporta une photo de Youri. Elle regarda plusieurs fois Youri, puis la photo. Elle secouait la tête, et réfléchissait.

Vladimir invita Youri à s'asseoir sur le divan, et il lui présenta Lillia, sa troisième femme, l'ancienne gouvernante. Sokolov alla chercher la lettre de Natacha et la tendit à Youri. Celui-ci, très pâle, se mit à lire. Quelquefois, il levait la tête et regardait l'enfant. Finalement, il demanda à son père: «Où est-elle?

— Elle est mariée.»

Youri se tourna vers sa fille: «Je ne ressemble pas à la photo de ton papa, n'est-ce pas?» La petite fit quelques pas en arrière: «Non. Papa n'a pas de moustache, pas de barbe. Et puis, il est officier. Toi, tu es seulement soldat!»

Youri éclata de rire. Il prit sa fille dans les bras, et lui dit: «Maintenant je vais me raser, et après, tu verras, je suis ton papa.»

Ce soir-là, père et fils discutèrent longuement. Ils évoquèrent le passé et firent des plans pour l'avenir. Par la suite, ils ne parlèrent plus jamais de Natacha.

Youri voulait travailler de nouveau pour le KGB, mais son père s'opposa fermement à ce projet. Avec beaucoup de peine, il réussit à le convaincre de changer de métier, et de recommencer à étudier. Youri finit par céder. Il passait tous ses moments de loisir avec sa fille. Les deux s'entendaient si bien que le grand-père en devenait jaloux. Il tenait plus à sa petite-fille qu'à son fils. Il disait qu'il n'arriverait jamais à surmonter une éventuelle séparation.

Youri fit des études de médecine. Très souvent, il emmenait sa fille avec lui, et celle-ci était toujours gâtée par les étudiants. Sokolov et sa femme lui conseillaient de se marier, mais il s'y refusait toujours. Un jour, il était tellement énervé qu'il cria: «Laissez-moi tranquille. Je ne vivrai jamais avec une autre femme!»

Le vieux Sokolov dut se déplacer et chercher une nouvelle place à l'ombre, car il y avait un soleil de plomb.

Ensuite, la petite avait commencé à poser des questions sur sa mère. Il avait fallu beaucoup de temps jusqu'à ce qu'elle cesse de le faire. Un jour, elle avait compris que cela ne servait à rien.

Sokolov sentit de l'eau sur son visage. Il leva les yeux. Irina s'était déjà changée, et elle tordait son maillot de bain au-dessus de son grand-père.

— Mais, qu'est-ce qui te prend! Va-t-en! cria celui-ci. Le temps où il jouait avec sa petite-fille était bien passé. Elle l'aida à se lever. Ensuite, ils rentrèrent à la maison. Le lendemain, Irina voulait partir pour Minsk où elle avait trouvé un nouvel emploi.

Youri Sokolov ne pouvait se séparer de sa fille; il chercha un appartement à Minsk. En attendant, ils logeaient chez Sérov, un cousin qui leur avait offert l'hospitalité, et qui possédait une grande et belle maison au bord de la Ptitch. Il y avait assez de place pour Sokolov et sa fille. Irina allait vivre dans une famille, et le contact avec des enfants lui ferait du bien. Elle pourrait jouer au tennis, se baigner, faire du canotage... Mais Sokolov lui recommanda de se montrer très prudente: Sérov occupait une place importante au KGB, et toutes les conversations téléphoniques devaient être surveillées. Sérov étant le plus souvent en voyage d'affaires, sa famille le voyait très rarement; les Sokolov n'avaient pratiquement aucune relation avec lui.

Irina travaillait dans un institut de recherches. Elle avait dû renoncer à sa thèse. Son père était médecin dans une polyclinique.

Irina essayait d'oublier l'incident qui s'était passé avec Koslov.

7. Problèmes avec les pasteurs

Le KGB ne détenait aucune pièce à conviction contre Sacha. On avait seulement tenté d'intimider son père en lui présentant de faux documents. Sacha ne s'était pas encore tout à fait remis de ses blessures. Il lui arrivait d'être défaillant. André Nikitine était toujours en prison; on lui avait peint en noir l'état de Sacha espérant ainsi qu'il céderait sur tous les points pour éviter l'arrestation de son fils.

Les anciens de l'Eglise avaient conseillé à Sacha de renoncer pour quelques mois à son ministère et d'aller se reposer au bord de la Mer Noire.

Un chrétien américain leur avait donné mille roubles de la part d'une mission. Les anciens avaient alors décidé de payer avec cet argent la convalescence de Sacha.

Irina avait reçu de ses nouvelles par Wassily. Elle était en étroit contact avec ce dernier, car ils préparaient ensemble le dialogue qui devait s'établir entre chrétiens et membres du parti. Irina téléphona à Sacha et elle lui promit de le rejoindre le week-end suivant.

Sacha alla chercher Irina à la gare. Ils se rendirent chez les Fédine. Irina proposa à son ami de partir pour Sudak, en Crimée. C'était là qu'habitait son grand-père. Sacha finit par accepter, et Irina appela tout de suite le vieux Sokolov. Elle le pria de louer à Sacha la chambre qui donnait sur la mer. C'était la pièce qui lui était réservée. Sokolov désirait que sa petite-fille se sente toujours chez elle.

— Tu es sûre que ce n'est pas un agent du KGB, demanda-t-il.

— Enfin, Grand-père, arrête de soupçonner tous les pasteurs reconnus officiellement! Elle fit un clin d'œil à Sacha pour le rassurer.

— C'est entendu, répondit Sokolov, mais ne me raconte pas que l'évêque Nikodime n'est pas le jouet du KGB!

— Ecoute, Grand-père, je ne suis pas la fille d'un millionnaire, et je ne peux pas me permettre de discuter de ces problèmes par téléphone. Est-ce que tu prêtes ma chambre à Sacha, oui ou non?

— Mais oui, qu'il vienne! Mais qu'il ne songe pas à faire ici de la propagande pour sa religion. J'ai la même foi que Pavlov, et les baptistes ne me disent rien. Tu n'est pas fiancée avec lui par hasard? Quand penses-tu venir?

— Tu commences à m'énerver avec toutes tes questions. Je ne viendrai pas! Irina voulait raccrocher.

— Attends, ma petite-fille, cria le vieux Sokolov, ne sois pas si impatiente! Je dois absolument parler avec toi au sujet de mon testament. J'ai peur qu'il m'arrive quelque chose. Alors, c'est entendu, tu viens, ma chère? J'ai beaucoup de choses à te raconter.

Il insistait, donnant l'impression d'être triste et soucieux. Irina se laissa attendrir: «D'accord, je viens. A présent, va te coucher, Djéduscka. Tu as besoin de repos.»

— J'obéis. A bientôt, Irinouchka!

Elle raccrocha et se tut. Il était déjà presque minuit. Elle regarda Sacha qui était assis dans un fauteuil, en face d'elle, mais très vite elle détourna les yeux. Sacha se dit qu'au fond elle l'aimait bien. Depuis leur rencontre dans le train, il pensait sans cesse à elle. Jusqu'à présent, il n'avait pas eu

l'occasion d'analyser sérieusement les sentiments qu'il éprouvait envers elle.

Ils se trouvaient chez le chirurgien Fédine, un membre de l'église baptiste. Sacha voulait se faire ausculter encore une fois. Fédine avait promis de lui procurer quelques médicaments et de lui donner des conseils pour sa convalescence. Mais il avait dû se rendre d'urgence à l'hôpital; Sacha et Irina attendaient. Enfin, vers minuit, Fédine revint. Sa femme monta se coucher.

— Irina, comment avez-vous découvert que M. travaille pour le KGB? En êtes-vous tout à fait sûre? demanda Fédine.

Irina changea de place et s'assit à côté de lui. Elle n'avait pas pensé qu'il lui poserait une telle question. Elle l'informa: «Quand mon grand-père vivait encore à Gorki, il y avait souvent chez lui des rencontres entre des écrivains, des poètes, des artistes. A plusieurs reprises je me trouvais présente, et je participais aux discussions sur la littérature russe, par exemple. Un jour M. fut invité aussi. Pendant la guerre, il avait fait la connaissance de mon grand-père et jouissait de sa confiance. Il était pasteur d'une église baptiste. Il suivit attentivement une discussion entre plusieurs écrivains, et il prit des notes. Il ne parut pas suspect parce que nombre de gens faisaient de même. Peu après, mon grand-père et tous ses invités furent convoqués. Le KGB parlait d'un «entretien». Le professeur Kochkine examina deux femmes écrivains, et il les interna dans un hôpital psychiatrique. Il s'agissait de l'institut serbe à Moscou. Depuis lors, on ignore ce qu'il est advenu d'elles. Mon grand-père, lui aussi, a rencontré des difficultés. Sous le pseudonyme «Cheveux roux», il entreprit des recherches afin de découvrir qui avait été le dénonciateur. Il a travaillé pendant des années, sans grand succès.

«Puis subitement, M. s'intéressa à notre groupe de travail. Nous estimions qu'il était plus prudent de ne pas informer les membres de nos Eglises. Nous craignons aussi que notre activité ne mette quelqu'un en danger. Nos projets étaient donc secrets. M. en connaissait tous les détails. Nous avons décidé de lui en parler ouvertement. Pendant un mois, nous avons prié. Au cours de cet entretien, M. nous a dévoilé qu'il était à la merci du KGB. Mon père m'a toujours dit de me méfier de lui. Quand mon grand-père en fut informé, il s'exclama: «Des cheveux roux ne se décolorent pas.» Depuis nous utilisons cette expression chaque fois que nous parlons de la situation sans issue de M.

— C'est vraiment le cas? demanda Sacha. Il ne peut pas se libérer de l'emprise du KGB?

— Oh oui, il pourrait le faire, répondit Irina. Lorsque le comité directeur du Conseil des Eglises découvrit cette trahison, M. aurait pu écrire une lettre ouverte à toutes les Eglises d'URSS, et avouer qu'il était tombé dans un piège du KGB. Mais il prit peur. Le Conseil des Eglises l'exclut, ce qui rendit M. furieux. Lors d'un congrès du Conseil National des Chrétiens Evangéliques-Baptistes Enregistrés, il se repentit d'avoir entretenu des relations avec des églises baptistes non-enregistrées. Et le Conseil National l'admit comme membre.

— Je comprends murmura Fédine en se levant. Enlève ta chemise,» dit-il à Sacha avant de sortir son stéthoscope.

Après l'avoir examiné, il lui dit: «Ton cœur n'est pas tout à fait remis. Tu as besoin de repos. Essaie de rester longtemps dehors. Le matin, fais une promenade d'une demi-heure environ, et le soir, avant de te coucher, quelques pas sur la plage. Je t'ai préparé des médicaments, et je t'ai écrit exactement combien tu dois en prendre.» Fédine lui tendit un petit paquet, et le regarda droit dans les yeux.

— A présent, les enfants, il est temps de se coucher. Irina, tu dors dans la chambre de Jéléna. Elle ne rentre qu'après-demain.

— Je préférerais rentrer à la maison, dit Sacha. Ma bicyclette est dans le couloir? Il l'avait prêtée à Fédine qui voulait participer à une course. Fédine avait remporté la deuxième place.

— Tu ne veux pas que je te raccompagne? demanda Fédine.

— Ne t'en fais pas. Ça ira! répondit Sacha avant de prendre congé de ses amis.

Sacha avait toujours aimé son père. Dans le train, il réfléchit et se dit qu'ils avaient des secrets l'un envers l'autre. La méfiance qui existait entre les Eglises enregistrées et non-enregistrées marquait aussi la relation avec son père. Très souvent, ils étaient d'un avis contraire et les discussions n'aboutissaient à rien. André Nikitine avait passé quinze jours en prison. Il en était sorti déprimé et maussade. Il avait l'air accablé. Que s'était-il passé? Soudain, Sacha prit peur. Il aurait préféré rester à la maison.

Pourquoi cette insécurité? L'église de Sacha avait été enregistrée et avait obtenu une salle dans la banlieue. Il n'y avait là rien d'inquiétant. Au contraire, il avait pu organiser des rencontres plus nombreuses entre les jeunes des deux communautés. On faisait des excursions dans les forêts; là, il y avait des jeux, des chants et des études bibliques. Les jeunes parlaient de leurs expériences, à l'école ou au lieu de travail.

Depuis longtemps Zarapkin se défiait de ces réunions. Mais il avait peur

d'entreprendre des démarches en justice, et de ne plus pouvoir exercer un contrôle sur les deux communautés. Après un procès, celles-ci refuseraient d'être enregistrées, et entreraient dans la clandestinité. C'était précisément ce que Zarapkin voulait éviter.

Sacha connaissait le point vulnérable de son adversaire, et il en tirait profit. Mais est-ce que son successeur agirait avec autant de prudence? Saurait-il gagner la confiance des jeunes? Serait-il assez intelligent face au KGB? Toutes ces questions ne préoccupaient pas seulement Sacha. Certes l'Eglise avait approuvé la nomination du nouveau pasteur, mais bien des fidèles se montraient encore méfiants. Pour que tous l'acceptent sans réserve, il devait prouver qu'il était vraiment un disciple de Jésus, et qu'il possédait une autorité spirituelle.

Soudain le train freina et s'arrêta en pleine campagne. Apparemment, il n'allait pas repartir tout de suite, car les contrôleurs étaient descendus et discutaient. Les voyageurs quittaient leurs compartiments, et Sacha en fit de même. Il voulait se dégourdir un peu les jambes. Dans la foule, il découvrit un visage connu — celui du vieux Golev. Il se dirigea vers lui pour le saluer: «Bonjour! Nous nous connaissons, n'est-ce pas? Je m'appelle Nikitine. Vous devez déjà avoir rencontré mon père.» Golev le dévisagea: «Nikitine? Mais bien sûr que je le connais. Vous êtes son fils? C'est fantastique. Vous êtes dans quelle voiture? C'est vous qui venez dans mon compartiment, ou c'est moi qui change?»

Comme Golev avait peu de bagages, ce fut lui qui se déplaça. Ce vieux pasteur était membre du comité directeur du Conseil des Eglises. Il venait de sortir de prison et se rendait à une réunion du Conseil. Quand il fut bien installé dans le compartiment de Sacha, le train démarra.

— Comment va votre père? demanda-t-il. On m'a raconté que des voyous vous avaient agressé. Vous n'avez pas l'air en forme, jeune homme!

— Sergej Térenievitch, répondit Sacha, cette histoire n'a pas grande importance. Je vais déjà beaucoup mieux. Mais je me fais du souci pour mon père. Vous le connaissez bien, vous pourriez peut-être m'aider. J'ai l'impression que quelque chose le tourmente. Vous savez, après cette fameuse nuit, il est resté quinze jours en prison, et quand il en est sorti, il était méconnaissable. Il a l'air accablé, et on dirait qu'il a mauvaise conscience.

— Il a peut-être accepté de travailler pour le KGB, dit Golev prudemment.

— Non, répondit Sacha effrayé. Il n'avait encore jamais songé à une telle éventualité.

— Non, je ne le crois vraiment pas... et pourtant...? Sacha était désespéré.

Le vieux monsieur réfléchit quelques instants avant de parler: «Vous savez, un colonel du KGB a raconté une fois à un frère du Conseil des Eglises qu'ils commençaient à détruire de l'intérieur la cohésion du Conseil. Après toutes ces années, nous connaissons leur tactique: ils créent un climat de méfiance entre les pasteurs. Par toutes sortes d'intrigues, ils suscitent des animosités entre les gens. Ils ont réussi assez rapidement à persuader le vieux M. Et à présent, ils en font de même avec d'autres fidèles. Nous n'osons pas critiquer ouvertement ceux qui se sont livrés au «dragon KGB». Je crois qu'avant tout, nous devons les aider à sortir de ce cercle vicieux. Mais beaucoup de ces pauvres frères ont peur et n'ont pas la force d'abandonner cette activité diabolique. Mon cher ami, de nos jours, nous avons plus de difficultés avec nos pasteurs qu'avec nos églises.»

Le train s'arrêta. Golev regarda par la fenêtre, et prit rapidement ses bagages: «Allez, au revoir, cher frère. Que Dieu vous garde. Je vais prier pour vous et pour votre père.» Il serra la main de Sacha avant de descendre du train.

Sacha ne pouvait pas deviner que Golev serait arrêté quelques semaines plus tard, pour la quatrième fois, et qu'il ne le reverrait jamais.

Il descendit à Cherson où l'attendait son ami Névéro.

— Comme tu es devenu maigre, s'étonna Névéro, on voit tout de suite que tu te fais du souci. Il est grand temps que tu trouves une gentille fille et que tu te maries!

— Allez, arrête! Les gens nous regardent. Partons! répondit Sacha en riant.

— On y va, mon cher! Névéro fit démarrer sa voiture. Ma femme a fait des gâteaux — en ton honneur. Tu verras, ils sont délicieux!

8. En route pour la Crimée

Sacha observait son ami. Ils se connaissaient depuis leur enfance. Névéro était devenu chrétien récemment, mais il avait déjà bien soutenu l'Eglise martyre.

Sacha aimait ces gens si hospitaliers. Valentina Névéro était tranquille,

modeste, un peu simple; mais elle avait un très beau visage. En la voyant Sacha pensa à sa propre mère. Valentina lui offrit mille bonnes choses. Son mari la regardait d'un air amoureux, et lui faisait des compliments. Elle les refusait gentiment, et souriait, gênée. Amusé, Sacha les regardait et se taisait.

Après le repas, ils insistèrent pour que Sacha s'étende un moment. Il accepta et s'endormit tout de suite.

— Lève-toi, mon ami, il est déjà sept heures, dit Névéroï en le réveillant.

Sacha avait honte, il avait dormi très longtemps. Il se lava rapidement, prit une petite collation avec ses amis. Puis, les deux hommes partirent.

Ils roulaient sur une route bien asphaltée, mais malgré tout le moteur faisait un bruit épouvantable. On aurait dit que le car était très chargé.

— Ce n'est pourtant pas à cause de mon poids que tu as tellement de peine à accélérer, dit Sacha à Névéroï.

— Mon cher, je transporte un fardeau précieux qui pèse plus que les trente-six élèves que je vais chercher. Et puis, ne me pose pas tant de questions! répondit-il en riant.

Sacha examina tous les sièges, mais il ne découvrit rien du tout. Il s'assit de nouveau à côté de son ami et secoua la tête: «Tu resteras toujours un partisan, mon cher!» Névéroï sourit.

Soudain, il vit dans le rétroviseur une Volga 2 noire qui les suivait. Il roula tout à droite pour laisser dépasser la voiture. Mais le conducteur voulait rester derrière le car. Névéroï devint nerveux.

— Elle ne me plaît pas, cette Volga! dit-il. S'ils demandent nos papiers, tu leur dis la vérité: que tu es pasteur d'une église enregistrée. Pour le reste, tu me laisses faire.

Sacha se retourna. La voiture roulait toujours derrière eux. Ils arrivèrent à un carrefour. «Je devrais bifurquer ici, mais à présent, il nous faut continuer tout droit.»

Finalement, cinq kilomètres plus loin la Volga dépassa le car et s'arrêta. Un homme descendit et fit signe à Névéroï de se garer au bord de la route. Il s'agissait bel et bien de fonctionnaires du KGB.

— Vos passeports! exigea l'un des quatre agents. Les deux hommes obéirent. Névéroï présenta aussi un document de son employeur.

— Vous allez donc à Féodosia? lui demanda l'agent.

— C'est exact.

— Et que transportez-vous?

— Des sièges où les enfants que je vais chercher prendront place! répondit Névéroï en souriant.

— Est-ce que vous avez aussi des Bibles? questionna un autre fonctionnaire.

— Avant de pouvoir transporter des Bibles, il faut d'abord les imprimer. Et vous ne nous autorisez qu'une fois tous les cinq ans à en imprimer quelques milliers. Et ça devrait suffire à des millions de gens! riposta Névérof d'un ton de reproche. Les fonctionnaires sourirent, puis ils fouillèrent le bus, sans succès. Ils permirent à Névérof de repartir. La Volga resta au bord de la route.

Une demi-heure plus tard, Névérof quitta la route principale et se dirigea vers le village le plus proche. Là, il éteignit les phares, commanda à Sacha de rester gentiment assis, et disparut. Il revint très vite, reprit le volant et entra dans une petite forêt. Il dit à son ami: «Et si tu dormais un peu? On va rester ici environ deux heures.»

Sacha ne posa aucune question. Il s'étendit au fond du car, mais il ne réussit pas à dormir. Il descendit et scruta le ciel étoilé. Soudain, il entendit des voix.

— Je dois décharger tout de suite, cette nuit même, murmurait Névérof. Tu comprends, quelqu'un a dû me dénoncer. Le KGB est à mes trousses.

— Est-ce que ton ami n'est pas pasteur d'une église enregistrée? Il t'a peut-être trahi.

— Impossible. On a pris des informations. On peut avoir confiance en lui. Irina Sokolov est son amie, et elle nous l'a même recommandé.

Sacha rougit. Il n'avait jamais parlé d'Irina avec Névérof. Comment alors celui-ci pouvait-il la nommer «son amie»?

— Non, ça doit être une des personnes qui travaillent avec nous. Je m'en doute depuis longtemps, expliqua Névérof.

— Bon! dit l'autre voix. Attends ici, je vais chercher une voiture.

Silence. Sacha remonta dans le car. Quelques instants plus tard, Névérof réapparut. Il s'installa à l'avant. Sacha l'entendit ronfler. Névérof avait appris à dormir dans n'importe quelle position et à n'importe quelle heure. Souvent, il devait rester éveillé pendant plusieurs nuits.

Sacha finit par s'endormir lui aussi. Il fut réveillé par des bruits sourds. Il ouvrit les yeux et vit des hommes qui transportaient des Nouveaux Testaments, des recueils de cantiques, des concordances. Tous ces ouvrages avaient été cachés sous les sièges.

Sacha dut descendre. Névérof lui donna une tape sur l'épaule et lui dit: «On a bientôt terminé. Va faire une petite promenade.»

Les coqs chantaient. Il commençait à faire jour. Quand tout fut

déchargé, Névérov appela Sacha. Ils remontèrent dans le car. Névérov pria quelques instants avant de démarrer.

A peine cinquante kilomètres après le village, ils furent de nouveau arrêtés par une Volga.

— Tout d'un coup vous avez disparu, Névérov. Pourquoi avez-vous pris une autre route? demanda l'un des fonctionnaires d'une voix menaçante.

— Et puis, répondit Névérov impatient, nous nous sommes arrêtés dans un bois pour dormir un peu.

Les quatre hommes firent le tour du véhicule, examinèrent la suspension. «Comment expliquez-vous que le car soit plus léger qu'hier?» questionna un autre agent.

Sacha devint très nerveux. Il retint son souffle, attendant la réponse de son ami. Et il se mit à prier silencieusement.

Névérov gardait son calme: «Vous savez, vous estimez le poids du car d'après la suspension. Moi, je regarde ce qu'indique la balance. Votre question est trop naïve pour que j'y réponde.

— Qu'est-ce que vous vous permettez? Répondez à cette question!» cria l'agent.

Névérov s'assit derrière son volant et dit: «Je vous ai tout dit ce que j'avais à dire. A présent, laissez-moi continuer ma route.»

Les fonctionnaires du KGB se consultèrent, puis l'un d'entre eux communiqua à Névérov: «Dès que vous serez à Cherson, annoncez-vous au KGB!

— Seulement si je reçois une convocation. Je ne peux pas quitter mon travail comme ça. Personne ne me croira si je ne présente pas une convocation écrite.

— Oh, vous l'aurez. Partez!» dit le fonctionnaire qui avait du mal à se contenir.

— Où as-tu appris à parler comme ça aux agents du KGB? demanda Sacha, plein d'admiration pour son ami.

Mais Névérov réfléchissait et il ne prêta pas attention à cette question. Sacha s'assoupit. Névérov se mit à chanter.

Ils approchaient de Krasnoperkopsk. Soudain, un coup de feu retentit. Le pare-brise se fendit, Névérov gémit. Il s'agrippa au volant, traversa un village à toute vitesse, puis pénétra dans un champ. Sacha remarqua que son ami était blessé à l'épaule et qu'il saignait. Que faire? Névérov perdit connaissance. Sacha saisit le volant et arrêta le moteur.

— Oh, comme ils t'ont maltraité! murmura-t-il. Il coucha son ami sur le siège du fond, lui enleva sa chemise et lui fit un pansement provisoire.

Heureusement la plaie n'était pas profonde. Sacha se mit au volant. Arrivé à Krasnoperkopsk, il demanda à un passant où se trouvait l'hôpital. Il y conduisit Névéro. Le chirurgien ne posa pratiquement pas de questions.

Ensuite Sacha téléphona à l'entreprise de transports à Cherson. Il raconta au directeur ce qui s'était passé. Celui-ci se contenta de dire: «Laissez le car à la gare routière.»

Sacha obéit, boucha encore le trou du pare-brise. Ensuite, il se rendit à l'hôpital. On lui dit que Névéro était encore sous narcose et qu'il dormirait jusqu'au soir. Sacha partit. Il se mit à chercher l'église baptiste.

Rue Lénine, un milicien lui demanda: «Vous vous appelez Nikitine?»

— Oui, répondit Sacha tout ébahi.

— Veuillez me suivre au poste.»

On l'attendait. Un agent en civil le fit asseoir et lui dit: «Vous avez raconté partout ce qui s'était passé dans le car. Pourquoi n'avez-vous pas alerté la milice?» Sans attendre la réponse de Sacha, il ajouta: «Voici du papier et un stylo. Ecrivez, s'il vous plaît, tous les détails de cet incident.»

Sacha obéit. Quand l'agent eut parcouru le texte, il lui fit remarquer: «Vous n'avez pas indiqué à qui les livres ont été remis!»

Evidemment, Sacha ne l'avait pas fait. Il savait qu'on lui tendait un piège.

Les deux hommes se regardaient sans rien dire. Finalement, Sacha objecta: «Je trouve pour le moins bizarre que vous ne cherchiez pas à savoir qui a tiré sur Névéro! C'est peut-être vous qui en avez donné l'ordre!»

L'homme bondit et se mit à crier: «Vous dépassez les bornes. Vous méritez une bonne correction!»

A ce moment, le lieutenant-colonel du KGB entra et ordonna à son subalterne de quitter la pièce. Il se tourna vers Sacha: «Veuillez l'excuser, Nikitine. Vous êtes l'homme dont nous avons besoin, jeune et déjà une belle carrière derrière vous. A trente ans, vous êtes un pasteur renommé. Nos camarades de Moscou ont l'intention de vous recommander au comité central du Conseil National. Vous pourriez nous rendre d'énormes services. On fait passer illégalement dans notre pays de nombreux livres à caractère religieux. Il s'agit d'une véritable contrebande. Nous ne pouvons pas tolérer que les ouvrages de Soljenitsyne édités à l'étranger, et d'autres publications anti-soviétiques par exemple, soient distribués en URSS. Le but de toute cette propagande est de soulever notre peuple contre le parti. Nous savons depuis longtemps que Névéro a des contacts à l'étranger.

— Je suis désolé, intervint Sacha, mais je ne peux pas vous aider. Je serais très content si chaque famille possédait une Bible. Si l'Etat ne veut pas que

l'on fasse de la contrebande, il faut nous donner l'autorisation d'imprimer les Bibles nécessaires, et de les vendre dans chaque librairie.

— Mais songez donc à ce que vous venez d'affirmer! s'emporta l'officier. Nous combattons énergiquement la religion! Et nous devrions vous autoriser à imprimer encore plus de Bibles? Cela suffit déjà que tous les cinq ou six ans, vous en publiez quelques milliers! Ah, vous voulez que nous soutenions la religion!

— Si je peux me permettre une remarque, dit Sacha. Plus de la moitié de ces Bibles sont distribuées aux responsables de la propagande, ou à l'étranger; et pour les millions de croyants, il n'en reste que quelques centaines. Et ça vous étonne si nous acceptons des Bibles introduites illégalement?

— Ah, je vois, vous faites aussi partie de cette bande. Tout devient clair! Votre père a réussi à vous convaincre, et vous ne respectez plus les autorités.

— Vous vous trompez. Mon père n'a rien entrepris dans ce sens,» répliqua Sacha. Il fut triste en pensant à son père. Pourquoi avait-il toujours de mauvais pressentiments quand l'on parlait de son père?

— Si vous n'avez plus d'autres questions concernant cette tentative de meurtre, j'aimerais me retirer, dit Sacha. Le lieutenant-colonel le laissa partir après lui avoir fait promettre de se présenter au KGB sitôt de retour à la maison.

Sacha se rendit chez des chrétiens. Il leur expliqua ce qui était arrivé à Névéro. On lui promit de s'occuper de lui. Ensuite, après le déjeuner, il retourna encore une fois à l'hôpital. Névéro ne dormait plus. Il était pâle, et il donnait l'impression d'avoir mené un dur combat. Mais quand il aperçut Sacha, son visage se détendit.

— Comment te sens-tu? lui demanda Sacha en lui prenant la main. Névéro sourit et murmura: «Songe à la joie qui remplirait le ciel si l'assassin se convertissait!» Puis, il se rendormit. Sacha sortit. Dans la rue, il rencontra un groupe de jeunes chrétiens qui voulaient rendre visite au blessé. Il leur conseilla de revenir une autre fois. Il resta encore une nuit à Krasnoperkopsk, attendant l'arrivée de Valentina Névéro. Ensuite, il continua son voyage.

A Sudak, il trouva sans peine la maison du grand-père Sokolov. Il était très fatigué et se réjouissait de se reposer un peu. Quand les Sokolov le virent, ils comprirent qu'il avait besoin de dormir. Ils le conduisirent dans sa

chambre, lui offrirent une tasse de thé avant de se retirer. Sacha se coucha et s'endormit tout de suite.

On tapa à sa porte. Sacha se réveilla. Avant d'aller ouvrir, il s'assit sur son lit, et se frotta les yeux. C'était le grand-père: il lui tendit un télégramme. Sacha déchira l'enveloppe et lut: «Père décédé. Reviens tout de suite. Maman.» Il devint blanc.

Le vieux Sokolov lui dit doucement: «Je vais appeler un taxi. Si vous montrez ce télégramme, on vous donnera certainement tout de suite un billet d'avion.» Sacha acquiesça d'un signe de tête. Ses yeux se remplirent de larmes. Il était profondément attristé et se faisait du souci pour sa mère, mais il ressentait aussi une sorte de soulagement.

Trois heures plus tard, il était à la maison et embrassait sa mère: «Ne pleure pas», lui dit-il pour la consoler. «Tu vois, Père ne cours plus aucun danger. Il est auprès du Seigneur. Mais nous, nous devons encore beaucoup lutter.»

Natacha, les yeux pleins de larmes, le regardait: «J'ai encore beaucoup de choses à te raconter, mon fils.» Sacha acquiesça de la tête. Ils s'approchèrent de la table où l'on avait couché le mort. Tenant sa mère par l'épaule, Sacha fixa longuement son père.

La mort avait donné à André Nikitine un air de vainqueur. Sacha pensa qu'il avait dû encore remporter une victoire juste avant sa mort. Il ne pouvait pas détourner son regard de cet homme qui avait tellement marqué son enfance et même toute sa vie. Soudain, il fondit en larmes, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère. Celle-ci lui caressa les cheveux.

— Ah Père, murmura Sacha, comme je t'ai mal compris!

La maison se remplit de visiteurs. Sacha fit les préparatifs de l'enterrement. En Russie, on peut garder les morts à la maison jusqu'à l'ensevelissement. Beaucoup d'amis et de connaissances viennent donner un coup de main.

Le jour de l'enterrement, mille personnes environ se rassemblèrent devant la maison des Nikitine pour accompagner André à sa dernière demeure. Il y avait des croyants de l'église enregistrée et de l'église non-enregistrée. Tous pleuraient un homme qu'ils avaient admiré et aimé. Le décès d'André semblait soudain les réconcilier.

— O Seigneur, pourquoi Satan a-t-il réussi à semer de telles dissensions? pensa Sacha.

9. La signature

Que s'était-il passé avec André Nikitine? Pourquoi le KGB l'avait-il gardé si longtemps en prison?

Toutes ces questions n'auraient pas trouvé de réponses si André n'avait pas tenu secrètement un journal. Sacha et Wassily eurent de la peine à cacher leur émotion quand Natacha leur lut ce que son mari avait écrit juste avant sa mort. Il ne s'agissait pas d'un texte continu, mais de notes disparates.

«Ils m'ont arrêté, mais je n'ai pas été pris de panique parce que je m'y attendais. Quand j'ai appris que l'on avait assommé mon cher Sacha, j'ai senti que quelque chose en moi se brisait.»

Ici Nikitine entrecoupait son récit pour esquisser un sermon sur le fils prodigue (Luc 15). Ces quelques lignes impressionnèrent les deux amis. On aurait dit qu'André envisageait son propre retour. Natacha avait de la peine à poursuivre sa lecture. Elle se leva et alla faire du thé.

— Ça prendra beaucoup de temps. Nous devrions tout lire en une fois.

Elle se remit à lire: «On me garda une heure au poste. A minuit, on me transféra dans la prison préventive du KGB. Là, j'eus un entretien avec le colonel Samouarov. Il se montra très poli. On a même bu une tasse de thé ensemble. Il me dit qu'il se faisait du souci à cause de Sacha. D'après lui, Zarapkin avait exagéré en m'accusant d'avoir frappé mon propre fils. «Mais vous devez aussi nous comprendre, Nikitine. Nous avons peur que vous portiez plainte contre nous. Et c'est pourquoi, nous devons vous retenir ici, jusqu'à ce que tout soit en ordre. Nous vous avons préparé un lit, et vous pouvez très bien passer quelques nuits ici.»

«Je me suis contenté de hausser les épaules. On aurait dit un conte de fées: cette manière de parler si polie, presque amicale, et puis cette ambiance si agréable. Je savais qu'il ne servait à rien de protester, et je suivis le colonel. Nous sommes sortis. Samouarov me fit attendre dans le corridor et alla chercher une clé dans la pièce numéro 87. Ensuite, nous sommes montés au quatrième étage. Les couloirs et les escaliers étaient recouverts de tapis tendus si bien que personne ne pouvait entendre nos pas. Le colonel ouvrit une porte qui n'avait pas de numéro et me pria d'entrer. «Ici, vous pourrez vous sentir à la maison, Nikitine. Nous avons fait installer deux pièces: une chambre à coucher et un bureau,» me dit-il en souriant. Puis, il me montra la douche et les toilettes. Je n'avais jamais rêvé d'une chose pareille. Dans un coin de la chambre à coucher, il y avait une immense radio, sur la table un

magnétophone. A droite de la fenêtre, je vis un beau lit en bois. J'entendis de la musique sacrée; un orchestre jouait «Voici Noël». Je fus très étonné. Apparemment, on voulait me prendre par les sentiments.

«Avant de me quitter, Samovarov me dit, un sourire aux lèvres: «Dormez bien, Nikitine. Nous allons tout expliquer à votre femme, et ainsi elle sera tranquillisée. Nous avons enregistré cette conversation, vous pourrez l'écouter. Comme ça, vous ne vous ferez pas de souci. Je vous souhaite une bonne nuit, André.»

«Je me sentais apathique, mais ce n'était pas désagréable. Je n'arrivais pas à analyser les événements; la musique et l'ambiance dans cette chambre me détournaient de la réalité. Je m'endormis tout habillé. Mais quand je me réveillai, j'étais en pyjama. Une voix douce m'appela: «André, le petit déjeuner est prêt.» Puis, j'entendis des pas, une porte se fermer. Je n'y comprenais rien. Je m'habillai. J'eus de la peine à reconnaître mon complet. Il avait été nettoyé et soigneusement repassé.

«J'ouvris la fenêtre. Des hirondelles tournoyaient autour de l'immeuble, des étourneaux chantaient. Après le petit déjeuner, Samovarov vint me trouver: «Alors, Nikitine, vous avez bien dormi?» me demanda-t-il. Je n'arrivais pas à me concentrer. Je me plaisais ici, et ça me rendait honteux.

«J'entendais de la musique sacrée et je me sentais au septième ciel, comme si rien de spécial n'était arrivé. Je fus incapable de répondre à la question de Samovarov.

«Celui-ci semblait comprendre ce qui se passait en moi. Il s'assit sur le divan et me dit: «Zarapkin m'a raconté que votre église allait être enregistrée officiellement, mais qu'elle ne ferait pas partie du Conseil National. Quant à vous, vous êtes tout à fait libre. Vous pouvez même faire des voyages à l'étranger.» Il se leva en ajoutant: «J'aimerais vous inviter au restaurant. Entendu?»

«Je me contentai de hausser les épaules. Je me laissais complètement aller, mais malgré tout je me sentais bien. Samovarov me sourit avant de me quitter.

«Une heure plus tard, un homme en civil entra. Il me tendit la main et se présenta: «Sinizyne. Je viens de Moscou. Comme je suis ici, j'ai décidé de te rendre visite.»

— Qui êtes-vous? demandai-je.

— Je m'occupe du secteur religion; je travaille au ministère. On m'a raconté ce qui s'est passé et j'ai décidé de rester ici jusqu'à ce que toute l'affaire soit réglée.

«Ensuite, Sinizyne me regarda longtemps sans rien dire. J'eus le senti-

ment de devoir faire très attention, mais je n'arrivais pas à penser. Mon cerveau semblait paralysé; je ne voyais que les objets qui m'entouraient. J'étais incapable de penser à ma femme ou à mon fils. Je ne m'étonnai même pas que Sinizyne m'ait tutoyé. On aurait dit que je ne jouissais plus de toutes mes facultés.

«Soudain, Sinizyne me dit: «André, tu ne te souviens vraiment plus de moi? Je suis le frère de Léna.»

— Le frère de Léna? m'écriai-je.

«C'était ma première femme, et la mère de Sacha. Mon cerveau se mit à travailler fébrilement. Des souvenirs me revinrent à l'esprit. Pendant la guerre, on nous avait arrêtés, ma femme et moi, parce que j'étais prédicateur. Nous étions des «ennemis du peuple»! Léna était enceinte. On nous déporta dans deux camps différents, mais heureusement ceux-ci étaient situés au même endroit. Des prisonniers qui pouvaient se déplacer librement dans le village apportaient mes messages à Léna, et vice versa. Ma femme se montrait très courageuse. Elle mourut en mettant au monde un fils qui survécut. Presque en même temps, Natacha accoucha d'une petite fille qui mourut très rapidement. Natacha accepta d'allaiter mon fils. C'est elle qui l'éleva. On ne m'avait même pas autorisé à assister à l'enterrement de ma chère Léna...»

— Maman, demanda soudain Sacha, c'est le secret que tu voulais me dévoiler?

— Oui, Sacha.

Ils étaient seuls. Wassily était sorti en silence.

Wassily avait l'intention de rester chez ses parents jusqu'au dimanche suivant. Sacha l'appela le lendemain et lui demanda de venir écouter la suite du récit d'André. Wassily accepta avec plaisir. Sacha était de très bonne humeur, et Natacha avait l'air détendue. Elle se remit à lire:

«Quelques années plus tard, Sacha fut placé dans un orphelinat. On nous a libérés le même jour, Natacha et moi. Je lui ai demandé de devenir ma femme. Elle consentit. Le mariage fut célébré, et Sacha revint chez nous.

«A présent, je me souviens de Sinizyne. Oui, c'était bel et bien le frère de Léna. Mais, est-ce qu'il n'avait pas été évangéliste? Mais oui! C'était lui qui nous avait dénoncés. En ce temps-là, les services religieux étaient encore interdits. Par la suite, Staline autorisa la réouverture de quelques églises. Nous nous réunissions dans notre appartement pour prier et méditer la

Parole. Et un jour, Micha Sinizyne fit irruption, des miliciens l'accompagnaient. C'était la fin. Tous les chrétiens du village furent arrêtés, sauf Sinizyne, évidemment. Je suis le seul qui ait survécu. Tous les autres sont morts en prison.

«Et à présent, j'avais en face de moi ce terrible Sinizyne qui ricanait.

«Une idée se forma dans mon esprit. Je réfléchis. Il s'agissait d'un souvenir. Sergeï Gratkov, l'évangéliste de Kujbychev, sur le point de mourir. Nous sommes tous rassemblés autour de lui. Il nous regarde l'un après l'autre, et nous demande: «Vous lui avez pardonné?» Silence. «Pardonnez-lui comme Christ vous a pardonné,» murmure Gratchov. Un autre tableau: le prédicateur Golovatsky. Son agonie est terrible. D'habitude la sous-alimentation n'entraîne pas de telles souffrances. Golovatzky exprime son dernier désir: «Mes frères, dites-lui que je lui ai pardonné...»

«J'aperçus sur la table un verre d'eau et un cachet. Il devait s'agir d'aspirine. Comme hier. J'avalai le médicament et je constatai que l'effet était différent: tout à coup, je me sentis très détendu, et de bonne humeur!

— Vous m'avez pardonné? demanda Sinizyne d'un air sérieux.

— Mais bien sûr! Raconte-moi ce qui s'est passé dans ta vie, Micha.

«Sinizyne tambourina sur la table: «A cette époque, j'étais encore très jeune. Je suis allé au front et j'ai obtenu la décoration d'un héros de l'Union Soviétique. Je suis entré dans le parti et à présent je travaille au service idéologie du comité central. Je me fais du souci pour toi. J'aimerais avant tout savoir ce que devient Sacha. Je n'ai pas d'enfants. Ma femme aussi a combattu au front.»

— Elle s'appelle comment?

— Nina Perepelova.

— Nina Perepelova, à l'âge de dix-huit ans dirigeait le chœur d'une église des environs.

«Sinizyne reprit: «Nous nous sommes portés volontaires, et nous avons été envoyés au front. Après la guerre, nous avons étudié ensemble.»

«L'entrée du colonel Samovarov mit fin à la conversation: «Mes amis, c'est l'heure du déjeuner. Venez, nous allons au restaurant!» Il me prit par la main comme si j'étais un enfant. Dans la cour, une voiture nous attendait. Nous traversâmes toute la ville. Je regardais par la fenêtre, espérant apercevoir des visages connus. Sans succès. J'ignorais qu'il existait un aussi beau restaurant au milieu de la forêt, près de la rivière. Une table était réservée pour nous. Le colonel commanda le repas. Ce fut vraiment délicieux. Samovarov nous racontait des anecdotes intéressantes, mais moi, je pensais sans cesse à Sacha et à Sinizyne. Samovarov devina mes pensées:

«Votre fils est hors de danger, Nikitine. Nous avons parlé à votre femme. Elle sait où Sacha se trouve, mais elle ne veut pas nous le dire. Nous avons tout enregistré. Elle vous fait bien saluer. Nous lui avons dit que vous seriez libéré dès que tous les faits concomitants seraient éclaircis.»

«Le colonel dirigea la conversation sur des sujets amusants, apparemment pour me faire oublier ma famille.

«Après le repas, Sinizyne disparut. Samovarov me conduisit à la campagne, et nous fîmes une longue promenade. Ça et là, il tenait des propos assez étonnants: «Je n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi certains membres de votre Eglise, comme Moisseïev ou Kmara ont été torturés. A mon avis, l'Etat ne doit pas se mêler des affaires religieuses.» Moi, je croyais que Samovarov était tout à fait sincère. Nous parlions du statut de l'Eglise en URSS. Quelquefois, le colonel discutait du Conseil National: «Il fait du bon travail. C'est remarquable de soutenir pour des raisons humanitaires les mouvements de libération d'Afrique.» Il faisait même leurs éloges! «Nous avons exagéré en obligeant le comité directeur à suivre nos instructions. Mais à présent, la nouvelle constitution nous interdit de nous ingérer dans les affaires intérieures de l'Eglise.» Puis, il abordait un sujet tout différent. Il me raconta, par exemple, que Natacha avait entendu ma voix, et qu'évidemment elle avait dû promettre par écrit de garder le secret sur ce qui s'était passé.

«Samovarov devint mon ami. Pendant des heures, nous discussions de théologie. Il connaissait la Bible mieux que moi. Il en faisait l'exégèse, parlait du retour du Christ, etc. Je commençais à me demander pourquoi il était agent de la police secrète. «Nous communistes, nous savons très bien que Christ existe et qu'il est ressuscité. Ce sont vos théologiens de tendance libérale qui nient la divinité du Christ. Nous, nous savons qu'un homme ne peut pas ressusciter sans l'intervention d'une force surnaturelle. Vous appelez cette force Dieu, et nous, nous ne savons pas encore comment la désigner. Nos scientifiques qui étudient les textes historiques se rapportant à l'époque du Christ, ne doutent pas qu'il s'agisse d'une vraie résurrection. Les athées évidemment doivent le nier. Ils s'appuyent sur les analyses des théologiens occidentaux.»

«Je n'arrivais pas à comprendre sa tactique. Une fois, il se précipita dans ma chambre pour m'annoncer: «Zarapkin a mis à ma disposition tous les documents ayant trait à votre fils. Nous avons la preuve qu'il a organisé une école du dimanche ainsi que des études bibliques pour des femmes et des jeunes!» Il me montra les procès-verbaux. J'avais déjà passé quinze jours en prison. Je me mis à lire. Tout correspondait exactement aux faits. Il y avait

même une expertise médicale déconseillant l'emprisonnement de Sacha dont l'état semblait très critique...»

Wassily, furieux, remarqua: «Apparemment, il ne s'est pas rendu compte que tous ces documents étaient des faux.»

Natacha continua de lire: «Samovarov me dit à voix basse: «Nous devons tout mettre en œuvre pour que Sacha ne soit pas arrêté. Sinizyne m'a prié instamment de le faire. Il y tient beaucoup. Finalement Sacha est son neveu. Si Sinizyne n'était pas mon ami, on aurait porté plainte contre vous et vous auriez été certainement condamné à cinq ans de prison! Je l'écoutais bouche bée, tellement j'étais surpris.

— Bon, Nikitine, il est temps que vous rentriez chez vous. Veuillez nous excuser si nous justifions votre séjour ici en prétendant que vous avez résisté aux autorités. En ce qui concerne votre fils, tout est en ordre. Et il disparut.

«On m'emmena dans un bureau où je dus signer un certificat de libération. J'étais tellement content d'être à nouveau libre que je n'ai même pas lu le certificat. Samovarov me serra chaleureusement la main avant de me laisser partir.»

Ici suit le début d'un sermon sur «La joie qui se manifeste dans les cieux quand un pécheur se repent».

Toutes ces remarques d'André rendaient son décès encore plus douloureux. Natacha avait de la peine à relire ce journal.

Sacha, sa mère et Wassily essayèrent de trouver d'autres documents. Ils désiraient avoir une idée claire des relations existant entre André et Samovarov: quelles pressions avait-il exercé sur Nikitine? Avait-il porté atteinte à sa personnalité?

A la page 96 du journal, André écrivait: «Celui qui ne comprend pas l'âme russe, ignore tout de ce peuple. Il n'existe probablement pas d'autre peuple qui se laisse opprimer comme nous. La passivité du peuple russe lui permet de trouver des éléments positifs chez les aventuriers que sont nos politiciens. Il peut s'identifier aux dirigeants sans avoir l'impression d'être trompé (peut-être ne veut-il pas s'en rendre compte). Si ce peuple était encore en mesure de faire une révolution, il échangerait un dictateur contre un autre encore beaucoup plus cruel.»

Que voulait dire André? Natacha tendit un autre cahier à Sacha: «Je l'ai ouvert, mais je n'ai rien compris. Il a utilisé des caractères romains. Ça doit être de l'allemand.»

Les deux hommes se mirent à lire. André, comme tu as bien fait de recourir aux caractères romains! Il avait rédigé une demi-page en allemand,

le reste en russe, mais il n'avait pas utilisé les caractères cyrilliques.

«... J'ai donc été libéré. Sacha se remet lentement, mais il a encore besoin de beaucoup de repos. Mon église a été enregistrée. Nous essayons de garder de bonnes relations avec l'église de Sacha. Zarapkin nous a promis de ne pas s'ingérer dans nos affaires intérieures.

«Sacha est parti chez des amis en Crimée. Je peux très bien m'imaginer qu'il renonce prochainement à son ministère. Ces derniers temps, il est très soucieux. Une fois, il m'a dit qu'il jugeait indispensable de créer des études bibliques dans chaque église. Les croyants devraient acquérir suffisamment de connaissances pour être à même de résister à l'athéisme, et de supporter une éventuelle isolation.

«Samouarov vient souvent me voir. Il est toujours très gentil et plein d'égards. Aujourd'hui, nous sommes allés à la campagne, Natacha, Samouarov, sa famille et moi. Je crois que le Seigneur opère dans son cœur. Nous avons passé un très beau moment ensemble. Samouarov et moi, nous avons beaucoup parlé de la Bible. Sa femme nous écoutait avec attention. Ses deux fils, Chenia et Lonja m'ont demandé de jouer de la guitare. Ils voulaient aussi que Natacha leur chante un psaume.» Ici, André avait recopié le psaume 121. Il avait souligné deux versets: «Le secours me vient de l'Éternel, qui a fait les cieux et la terre. Il ne permettra point que ton pied chancelle. Celui qui te garde ne sommeillera point.» Ensuite, il reprenait son récit. «Samouarov est venu dans notre maison de prière. Il m'a apporté des médicaments pour le cœur, et cela m'a bien soulagé.» Nouvelle date: «Il était de nouveau ici. Il fait toujours en sorte que personne ne le remarque. Aujourd'hui, il m'a raconté que le Conseil des Églises avait démasqué le dénonciateur M. Cet individu avait réussi à s'y infiltrer. Une chose vraiment inimaginable! C'était Sinizyne qui l'avait engagé. Et à présent, il était furieux que M. ait été découvert. La police secrète devait absolument trouver la maison d'édition qui travaillait dans la clandestinité! On pourrait se demander dans quel but? Nos frères se contentent d'imprimer des Bibles, il faut les laisser faire! Mais non, les agents de la police secrète doivent absolument tout détruire.»

Deux jours plus tard: «Samouarov m'apprit que le gouvernement tenait beaucoup à ce que je parte en voyage au Canada. Il était très important que les chrétiens russes établissent des relations avec les mennonites américains. «Et si je leur raconte que j'ai passé dix ans en prison parce que j'étais prédicateur?» Il me répondit: «Bien des gens ont été emprisonnés sous Staline et Khrouchtchev. Vous êtes tout à fait libre de dire ce qui vous plaira.» Tout cela me sembla très mystérieux.»

Le jour suivant: «Zarapkin me convoqua. «Vous avez l'autorisation de vous rendre au Canada.» Je fis oui de la tête. «A l'étranger, on pense souvent qu'en URSS les croyants sont encore persécutés. Mais vous pouvez le constater vous-même, nous ne poursuivons en justice que les chrétiens qui attentent à l'honneur des citoyens soviétiques. En Amérique, vous devrez organiser des réunions, expliquer qu'il s'agit de diffamations et qu'aujourd'hui plus personne ne va en prison à cause de sa foi.» Je l'interrompis: «Ah, ce que vous dites là m'étonne fortement. Il y a dans nos prisons des centaines de chrétiens de toutes confessions. Aujourd'hui encore. Et l'un des buts de votre parti est de lutter contre les soi-disant anachronismes religieux. A l'étranger, je ne peux qu'affirmer qu'en URSS la religion est tolérée, mais seulement sur le papier.»

«Zarapkin eut un rire sardonique. «Arrêtez donc, Nikitine. Vous avez signé un papier promettant de travailler pour nous. Votre pseudonyme est «le saint»! Pourquoi faites-vous tant d'histoires à présent!

— J'ai écrit que j'allais vous rendre des services, propager votre idéologie? Jamais. C'est un mensonge!»

«Je compris enfin qu'on s'était joué de moi.

«Zarapkin me regarda cruellement: «Samouarov ne vous a encore rien dit. Quand vous avez été libéré, vous avez signé un document; vous vous êtes engagé à travailler pour le KGB!»

«Je me sentis mal, mais, malgré tout, j'étais sûr de n'avoir signé que mon certificat de libération. Zarapkin sortit du bureau, et revint dix minutes plus tard. Il me présenta un document portant un sceau officiel. Je m'engageais bel et bien à soutenir l'idéologie du parti et à devenir un agent du KGB! Oui, ils m'avaient surnommé «le saint». Tout à coup, je retrouvai mon calme: «Vous m'avez bien trompé. J'ai vraiment été trop bête. Au lieu du certificat de sortie, vous m'avez présenté un autre document. Tout simplement! Une bonne leçon pour tous les croyants. Je n'hésiterai pas à relater cet incident aux membres de mon Eglise.»

«Zarapkin se contenta de grimacer: «Je vois que nous n'avons pas encore réussi à vous convaincre. Mais, ça ne sert à rien de résister, Nikitine. Si vous persistez à dire non, nous mettrons votre fils en prison!» Il venait de toucher un point sensible. Je me levai sans dire un mot, et je partis.»

Natacha interrompit notre lecture: «Quand il rentra à la maison, il m'embrassa et murmura: «Ah, ma chère, ma chère Natacha! Les fils des ténèbres sont vraiment plus malins que les fils de la lumière!»

«Ensuite, il alla dans sa chambre pour rédiger ces notes. Il me demanda de lui donner l'adresse de Golev, car il avait l'intention de lui écrire. Mais à

ce moment, Samouarov pénétra dans la cour. André, en le voyant, porta la main à son cœur. Je le fis asseoir sur une chaise. Il mourut avant que Samouarov ne sonne.»

10. Soutenu par la Parole

La mort de son père avait profondément affecté Sacha, plus qu'il ne se l'avouait. A la maison, il apprit que Golev, le vieux prédicateur, était de nouveau en prison. Il n'avait donc plus pu entrer en contact avec André.

Après l'ensevelissement, Sacha invita chez lui les pasteurs et les anciens des deux églises. Il désirait s'entretenir ouvertement avec les amis de son père, qui avaient mené une tâche commune. En plus, Sacha voulait régler un problème. Pendant des années, il s'était consacré entièrement à son ministère. Et les fidèles le considéraient encore comme leur chef spirituel, ce qui agaçait le nouveau pasteur. Sacha était flatté: il l'admit tout de suite quand un jeune frère y fit allusion. Il se rendit compte combien il était difficile de se décharger de ses responsabilités si l'on ne s'engageait pas ailleurs. A présent, il fallait aider le nouveau pasteur à gagner la confiance des fidèles, condition indispensable pour son travail.

C'était un homme d'un certain âge et de santé fragile. Il aurait certainement de la peine à ne pas se plier aux exigences du responsable des cultes. Quelques semaines plus tôt, il avait interdit aux jeunes de participer aux études bibliques du samedi soir, ce qui avait suscité un mécontentement général. Plusieurs jeunes étaient partis et avaient rejoint l'église d'André Nikitine. Sacha voulait discuter de ce problème avec son successeur.

— Sacha, regarde ça! lui dit Natacha en lui donnant un ancien journal du père. La pauvre n'arrivait pas à classer tous les documents et toutes les notes de son mari.

La lecture du journal bouleversa Sacha. Il ne comprenait pas pourquoi ses parents ne lui avait jamais dévoilé leur secret.

En regardant sa mère, il se rendit compte qu'il éprouvait une grande affection pour elle.

— Je suis désolée, mon fils, dit-elle, de ne pas t'en avoir parlé. Je ne m'en sentais pas le courage. J'aimais ton père, tu peux me croire, mais l'ancienne

plaie n'arrivait pas à se cicatriser. Et je me demandais comment tu aurais réagi si tu avais appris que ta mère avait eu un enfant illégitime avant d'épouser un prédicateur.

Sacha prit sa mère dans ses bras: «Je te comprends, mais c'est tellement inhabituel qu'il faut s'y faire. Ces derniers temps, je ne me suis pas assez occupé de toi. Mais ça va changer. Tout d'abord, je t'emmène à Sudak. On m'a proposé une place là-bas, et si ça joue, il faudra déménager.» Après un silence assez court, il ajouta: «Tu as été merveilleuse pour moi, je ne t'abandonnerai pas.» Il passa sa main dans les cheveux grisonnants de Natacha.

Quand les amis de Sacha arrivèrent, ils le trouvèrent en pleine discussion avec elle. Ils préparaient déjà leur déménagement dans les moindres détails.

Sacha fit entrer ses amis dans le bureau de son père. «Il y a une question qui me préoccupe,» commença-t-il, «et j'aimerais en parler avec vous. Vous savez que les lois sur les cultes ne visent pas seulement à restreindre les activités des chrétiens, mais à supprimer peu à peu tout ce qui se rapporte au christianisme. En d'autres termes: notre vie spirituelle, nos convictions, nos espoirs, sont officiellement condamnés à mort. Alors que Jésus-Christ nous commande d'évangéliser les nations, nous n'avons qu'une seule préoccupation: comment pouvons-nous survivre? Staline savait très bien de quelle manière il devait combattre la religion. Il avait lui-même suivi des cours de théologie. Nous nous trouvons dans un engrenage, et d'année en année notre liberté d'action diminue. Grâce au Conseil des Eglises, nous ne sommes pas encore réduits au silence. Mais le gouvernement ne va pas tarder à nous utiliser pour lutter contre le Conseil. Evidemment, il craint que nous nous mettions du côté du Conseil, et qu'ainsi nous échappions au contrôle du KGB. Mais je sais que la police secrète met tout en œuvre pour désagréger de l'intérieur le Conseil des Eglises. Les fidèles de l'Eglise martyre font aussi des erreurs, et si le KGB parvient à susciter des dissensions entre eux, il a gagné la partie. Nous ne pouvons pas nous permettre de rester passifs. Notre mission doit porter plus de fruits. Je vous ai invités pour discuter de ces problèmes. Il ne s'agit pas d'entrer en conflit avec la loi, mais de se pencher sur la Parole de Dieu. Chers frères, voici ma proposition: invitons tous les chrétiens de notre ville à des études bibliques. Ainsi, nous serions mieux préparés pour les temps d'isolation et de persécution.»

Les vingt personnes présentes regardaient Sacha avec étonnement. Le vieux Loupa demanda: «Penses-tu à une forme de réunion semblable à celle

que préconise le Conseil Oecuménique des Eglises?» Sacha était content que son vieil ami soit venu. On avait vraiment besoin d'hommes aussi courageux. Loupa était irremplaçable.

— Je me suis attendu à cette question, répondit Sacha, mais j'envisage tout autre chose. Nous devrions prendre contact avec les responsables des différentes communautés chrétiennes. S'ils acceptent notre proposition d'organiser des études bibliques, disons une fois par mois, nous pouvons nous réunir chez des particuliers. Si chacune des douze églises de notre ville et des environs envoyaient deux délégués, nous serions vingt-quatre. Nous pourrions lire ensemble la Bible, échanger des idées; cela amènerait une meilleure compréhension entre les communautés, et permettrait de connaître quels sont les besoins et les problèmes des autres chrétiens.

Sacha laissa la parole au nouveau pasteur. L'expression de son visage dévoilait qu'il ne partageait pas les vues de son prédécesseur. «Mais ce serait enfreindre la loi. Et nous aurions des ennuis avec le responsable des cultes!»

Sacha lui donna raison: «Evidemment! Et non seulement avec lui. La police secrète s'en mêlera aussi. Mais ce n'est pas terrible. Il est absolument indispensable de renoncer à nos idées trop étroites et de parer au danger d'être un jour tout à fait isolés. Ce ne sera pas facile de mettre d'accord tous les croyants. Et certains essayeront d'imposer leurs doctrines religieuses aux autres chrétiens. Nous aurons de la peine à les en empêcher. Nous lirons la Bible et ensuite chacun aura la possibilité d'exprimer quelques idées.

— Et tout cela mène à quoi? demanda l'un des anciens. Sacha venait de l'expliquer en long et en large! Il recommença: «Nous devons nous pencher sur la Parole et nous demander quels sont les enseignements que nous pouvons en tirer pour notre vie ici, pour la lutte contre Satan. Jusqu'à présent, les rencontres avec d'autres chrétiens ne consistaient qu'en des disputes sur des notions théologiques. Cela doit changer.»

Le nouveau pasteur déclara d'un ton ferme: «Non, mes frères, la loi n'autorise pas de telles réunions. Je ne peux donc pas approuver ce projet.»

Le vieux Loupa se fâcha: «Tu as tort. Ce n'est pas contre la loi, mais contre la corde qu'ils nous ont passé autour du cou, autour de ton cou...» Il s'approcha du pasteur qui tressaillit.

— Mes amis, je ne suis pas d'accord avec Nikitine. Vous transgressez la loi,» ajouta le pasteur avant de quitter la pièce.

Tous se taisaient.

— Ah Sacha, pourquoi nous as-tu quittés? soupira Loupa.

— Après cette terrible nuit, je n'avais plus la force de poursuivre mon ministère...

— As-tu peur que l'on te... Loupa ne finit pas sa phrase. Il fixa Sacha.

— Non. Ce n'est pas ça, répondit celui-ci. Vous savez que j'ai travaillé comme comptable à la faculté. Sans cesse, le doyen recourt à des procédés malhonnêtes. Je ne peux pas les approuver. Jusqu'à présent, j'ai pu éviter de fausser les bilans. J'ai essayé en vain de trouver un autre emploi. Et je ne veux pas vivre aux dépens de l'Eglise. On me propose une place en Crimée et je crois que je vais accepter. Ma mère est du même avis, et elle m'accompagnera. Vous devez aider le nouveau pasteur. C'est indispensable.

Le Dr. Fédine donna son avis: «Le travailleur a droit à un salaire. Sacha, tu ne serais pas une charge.

— Entendu, Fédine. Mais tu ignores combien de temps tu pourras encore travailler à l'hôpital. Le KGB sait que tu as des relations avec le Conseil des Eglises. Tôt ou tard, on va te licencier.

— Et puis, je deviendrai balayeur, répondit Fédine avec calme.

Ma famille est d'accord, ma femme me l'a dit il y a déjà quelques mois. De toute façon, nous faisons des économies, nous avons besoin d'argent pour une affaire importante.

— Ne le cache pas. C'est pour les éditions, grommela l'un des frères.

— Et puis, ça te gêne? répliqua Fédine.

— Comme c'est beau...» dit soudain Loupa qui était assis dans un coin. Fédine éclata de rire: «Tu es fantastique, Loupa. Dommage que tu sois en bonne santé. Sinon, j'irais souvent te voir!

— Ça viendra, mon fils,» rétorqua le vieil homme.

La discussion se poursuivit jusqu'à minuit. On arriva à la conclusion que le projet de Sacha était réalisable, mais qu'il s'agissait de faire très attention. Tous se rendirent compte que ce ne serait pas chose facile.

Les chrétiens qui se trouvaient en prison ne se contentaient pas d'aborder des problèmes théologiques. Ils n'avaient qu'un seul désir: posséder une Bible et tous ensemble parler de Jésus-Christ, méditer ses paroles, prier. Et une telle forme de communion ne serait pas possible en dehors des prisons?

Il fallait lutter. Les pasteurs surtout s'opposaient à cette entreprise. Certains voulaient s'en tenir aux lois. D'autres craignaient les débats théologiques, la confrontation. D'autres encore avaient peur de perdre leurs fidèles.

Des millions de chrétiens orthodoxes, catholiques, réformés ne pouvaient pas lire la Bible pour la simple raison qu'ils n'en possédaient pas.

Mais cela les pasteurs ne voulaient pas le comprendre. Ils ignoraient donc quels étaient les préceptes du Christ. Sacha était persuadé que Dieu bénirait son projet. Il se sentait appelé à cette tâche, mais il savait aussi que cela signifiait la prison ou le camp de travail.

Quand il parla de ses plans au vieux Sokolov, celui-ci grommela: «Je vois, tu veux que je devienne baptiste!» Des centaines de croyants réagirent de la même manière en apprenant ce projet. Sacha donnait toujours la même réponse: «Non, j'aimerais seulement que vous soyez des chrétiens vivants qui connaissent la Parole et la volonté de Dieu, qui lisent la Bible chaque jour s'ils en possèdent une.»

Avec les intellectuels, Sacha avait moins de problèmes. Il fit la même expérience en Crimée. Il réussit à convaincre Vladimir Sokolov de devenir responsable d'un groupe. Le vieil homme commença à étudier la Bible et à mettre en pratique les enseignements du Christ. Il parla de Dieu à un ancien officier et celui-ci se convertit. Peu à peu, le groupe s'agrandit. Finalement, il fut composé de trente personnes, pour la plupart des intellectuels. Sokolov était un animateur très engagé et très doué.

Malgré ses nombreuses occupations religieuses et littéraires, il avait encore le temps de réfléchir à sa vie écoulée. Avant de mourir, il désirait éclaircir la situation engendrée par la naissance d'Irina.

Pendant toutes ces années, Natacha n'avait rien appris au sujet de Youri Sokolov, son fiancé. On lui avait dit que sa petite fille était morte, et elle avait essayé d'oublier cet événement.

Quand elle fut libérée de prison, on lui avait tout simplement dit que Youri était décédé «en accomplissant son devoir». Par la suite, quelqu'un avait démenti cette information. De toute façon, Natacha, en tant que chrétienne, n'aurait jamais voulu épouser un fonctionnaire de la police secrète. Dieu lui avait donné André Nikitine et son fils Sacha, et c'était très bien. Les croyants s'appelaient toujours par leur prénom. Ainsi, quand le KGB les questionnait, ils ne pouvaient pas indiquer de noms. Natacha n'avait jamais songé à demander à Sacha quel était le nom de famille d'Irina. De plus, il y avait autant de Sokolov que de Nikitine.

Natacha suivit Sacha en Crimée. Ils habitaient près des Sokolov. Pélaga venait souvent discuter avec elle. C'était bizarre, mais en voyant le vieux Sokolov, Natacha pensait toujours à Youri. Pélaga lui parlait d'Irina et de son père, un agnostique et un psychiatre célèbre.

Natacha se plaisait en Crimée. Sacha travaillait comme comptable dans un village situé près de Sudak. Il était content. Le week-end, il s'absentait

souvent pour s'occuper des groupes bibliques qu'il avait organisés. Il réussit à créer de bonnes relations entre des croyants de différents mouvements religieux. Il gagna même la confiance d'un mollah qui assista régulièrement à des études bibliques.

Malgré tous ses succès, Sacha n'oubliait jamais que la loi soviétique interdisait la création de tels groupes. Tôt ou tard, on allait le citer en justice. Il enfreignait consciemment la loi, ce qui étonnait fortement les autorités. Elles essayaient de le comprendre, analysant sa façon de penser. Finalement, elles arrivèrent à la conclusion qu'elles avaient commis une grave erreur. Le colonel Sossine écrivit au chef de la préventive du KGB en Crimée: «Alexandre Nikitine a créé de nombreux groupes bibliques. Il exerce une grande influence sur la jeunesse et certains milieux intellectuels. Nous ne pourrions jamais nous servir de cet homme. A mon avis, il se consacre à une telle activité parce que nous avons fait trop pression sur lui. On n'aurait dû ni l'exclure de la faculté ni l'agresser.»

Sacha, par la suite, trouva cette expertise dans ses documents, et il ne put s'empêcher de sourire. Non, ce juriste n'avait pas découvert la vraie raison de son comportement.

Le chrétien russe n'avait pas de sens critique. Dans sa soif spirituelle, il acceptait tout ce que les touristes du «paradis occidental» lui offrait, entre autres un poison: la théologie moderne. Il n'y avait jamais assez de Bibles. Les chrétiens croyaient aveuglement tout ce qu'il lisait. Et ainsi, ils commençaient à douter de certains passages de la Bible.

Certains prédicateurs faisaient leurs études en Angleterre, en RDA, en RFA ou en Suède. Ils revenaient avec de nouvelles conceptions de Jésus-Christ et des Ecritures. Sacha s'en était rendu compte. Ces jeunes gens niaient la divinité de Jésus; pour eux, il s'agissait seulement d'un réformateur. De plus, ses paroles n'étaient pas toutes de lui, et il ne fallait pas prendre la Bible à la lettre. Sacha comprit que cela pouvait engendrer une situation catastrophique: les croyants qui ne connaissaient pas la Bible, pouvaient penser, en entendant ces prédicateurs, que leur foi ne servait à rien, et se distancer du christianisme.

Sacha se préoccupait surtout des jeunes qui lui présentaient des arguments logiques: pourquoi souffrir à cause de notre foi si Jésus n'est pas le fils de Dieu comme le prétendent les théologiens occidentaux et les propagandistes communistes. N'est-ce pas plus judicieux de songer uniquement à un bonheur terrestre? Le frère M. n'avait-il pas raison de conseiller à Marie Rempel de se détacher de Dieu pour obtenir son diplôme, comme l'exigeait d'ailleurs son directeur? Cette femme avait dû renoncer à

sa formation d'assistante de laboratoire médical parce qu'elle était membre de l'Eglise. Pourquoi tous ces renoncements, ces critiques, ces souffrances si Jésus n'était qu'un bon démocrate? Les jeunes désiraient savoir si la Bible apportait une réponse à ces problèmes.

Sacha avait créé ces groupes bibliques pour une autre raison encore. Beaucoup de croyants ignoraient au fond pourquoi ils faisaient partie de telle ou telle communauté. Les adventistes se réunissaient le samedi, les pentecôtistes parlaient en langues, les orthodoxes priaient devant une icône. On baptisait les enfants ou les adultes, on célébrait des mariages. Mais ce n'était que par habitude. Les croyants ne savaient pas ce que la Bible enseigne là-dessus.

«Retour aux sources de la foi! Retour aux Saintes Ecritures!» Telle était la devise du jeune serviteur de Dieu. Mais le commencement fut pénible. Les dirigeants s'agitèrent. Les meilleurs amis de Sacha montrèrent peu d'enthousiasme pour ses projets. Pourquoi prendre contact avec les chrétiens des autres confessions? Quand Wassily invita Sacha en Ukraine et le pria de prêcher dans son église orthodoxe, les baptistes furent stupéfaits. Sacha parla de son but «Retour aux Ecritures» et fonda deux groupes bibliques.

Mais pourquoi s'attirer la colère des dirigeants? Les chrétiens ne possédaient pas de Bibles et malgré tout l'Eglise avait subsisté et même survécu aux persécutions! Sacha prenait ces objections très au sérieux. «Celui qui lit les épîtres de Paul aux Thessaloniens,» expliquait-il, «sait que l'apôtre a chargé son ami et collaborateur Timothée d'apporter ces lettres à Thessalonique. Timothée est parti au risque de sa vie. Paul pensait qu'il était indispensable d'annoncer à ces chrétiens le retour du Seigneur. Il ne craignait pas les persécutions. Partout, il parlait de Christ et essayait de résoudre les problèmes qui se posaient aux différentes églises. Nous devons suivre son exemple.»

Sacha n'était plus le jeune pasteur prudent, un peu timide, complaisant parfois. Il était devenu un défenseur de la Bible, plein de zèle. Il ne pouvait pas travailler longtemps impunément.

11. Les préparatifs du dialogue

Minsk, le 17 août

«Ah Sacha, si tu savais comme j'ai besoin de tes conseils. Mais tu es trop loin, et pour l'instant je ne peux pas te rendre visite. Nous avons énormément de travail. C'est dommage, j'aurais tellement voulu aller embrasser mon grand-père et ta pauvre mère qui est malade. Tu m'écris qu'elle me ressemble beaucoup. Peut-être est-ce simplement dû au fait que nous sommes deux femmes? (Pardonne-moi cette plaisanterie!) Je me réjouis de faire sa connaissance. Tu me demandes comment s'est déroulée la mise en liberté de Georges Vins. C'était fantastique. Je n'arrive pas à le décrire avec des mots. Je me sens si proche de Georges et de sa famille. Il ne doit pas être impliqué dans notre projet. Ni aucun autre membre de l'Eglise martyre. Car si notre tentative échoue, ils ne doivent pas être incriminés. Même toi, tu ne veux pas te joindre à nous. Mais je te comprends, il est préférable pour ton ministère que tu te tiennes à l'écart.

A Leningrad, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un délégué de l'Alliance Baptiste Mondiale. Il a qualifié la position du Conseil des Eglises d'obstination fanatique! Ça m'a fait beaucoup de peine. Je suis membre d'une église enregistrée et je sais comme notre pasteur doit être prudent. Ces messieurs de l'Ouest n'ont pas la moindre idée de la tactique du KGB. Voici un exemple: devant des hôtes occidentaux, notre pasteur a prié tous les parents d'amener leurs enfants le dimanche suivant. Tu te rends compte! Mais ce jour-là, des professeurs et des miliciens empêchèrent les enfants d'assister au culte. J'ai demandé au pasteur de m'expliquer ce brusque revirement: «C'est le responsable des cultes qui l'a ordonné. Les communistes font de la propagande: les occidentaux doivent être convaincus qu'en URSS la liberté religieuse existe!» Oh Sacha, je n'arrive plus à supporter tous ces mensonges. Personne n'arrive à résister au KGB, et un beau jour cet appareil policier, avec ses deux millions et demi de fonctionnaires, contrôlera toute la terre. Que Dieu nous aide à rester fidèles à Jésus-Christ. L'injustice devient de plus en plus grande, et la situation va se détériorer jusqu'au retour du Seigneur. Excuse ma mélancolie! Ecris-moi, s'il te plaît. J'attends ta réponse.

Irina.»

Les Sokolov déménagèrent une nouvelle fois. Le père d'Irina avait acquis la conviction qu'ils ne pouvaient plus rester chez les Sérov dont la maison était

continuellement surveillée par le KGB. Sérov travaillait au service technique du KGB. Il était très rarement chez lui; sa femme et ses enfants n'avaient pratiquement plus de relations avec lui. Sokolov avait toujours l'impression que la police secrète l'épiait.

Il trouva une petite maison dans un village situé à cinq kilomètres de Minsk. Il s'y installa avec sa fille. Ses travaux et ses services rendus à la patrie l'autorisaient à prendre sa retraite plus tôt que d'habitude. Il en fit donc la demande. Evidemment, il ne pensait pas rester inactif. Il voulait entreprendre tout ce qui était en son pouvoir pour éviter à Irina des difficultés trop nombreuses.

Sokolov apprit la mort d'André Nikitine. Il avait remarqué qu'Irina s'était pris d'amitié pour Sacha, et que de jour en jour cette relation devenait plus profonde.

Entre temps, il avait aussi entendu que Natacha n'était pas la vraie mère de Sacha. Il ne cherchait plus à empêcher Irina d'aimer le jeune pasteur. Mais il se faisait du souci. Si Irina épousait Nikitine, sa vie ne serait que lutte et insécurité. Sokolov s'ennuyait toujours de Natacha.

Le jour de l'enterrement d'André Nikitine, il s'était rendu au cimetière, et avait observé de loin la cérémonie. Il y avait aussi deux de ses amis qui reposaient à cet endroit. Sokolov resta longtemps assis sur un banc, en face de leurs tombes. Il pensait à sa jeunesse et se souvenait du serment qu'il avait prononcé avec ses deux camarades: «Quoi qu'il arrive, nous resterons toujours amis et nous lutterons si c'est nécessaire pour sauver cette relation.» Ils avaient tenu parole. Ses deux amis étaient morts pendant la guerre.

Ici, devant ces tombes, Sokolov ressentit très fort le désir de retrouver Natacha.

Irina ne se rendit pas du tout compte que son père souffrait. Elle consacrait tout son temps aux préparatifs du dialogue entre le parti et les Eglises. Elle ne s'intéressait à rien d'autre. Est-ce que le gouvernement les écouterait? Allaient-ils obtenir des résultats? Ces questions la préoccupaient jour et nuit. Il y avait déjà longtemps qu'elle avait mis au net sa thèse de doctorat.

Finalement, après avoir écrit très souvent au comité central du PC, Irina et ses amis obtinrent une réponse favorable: le comité acceptait le projet d'une discussion, il fallait encore en fixer la date. Les jeunes chrétiens écidèrent d'aller chez Loupa; ils voulaient réfléchir une dernière fois aux questions qu'ils se proposaient de poser au comité central.

Loupa se réjouissait d'accueillir les jeunes gens. Il habitait toujours dans le bâtiment administratif de la milice. Le bricolage était son passe-temps préféré.

Il fabriquait des jouets pour les enfants du voisinage. Dès qu'il sortait dehors, les enfants des miliciens le suivaient. Parfois, il les invitait et leur offrait du thé et des petits pains. Il avait toujours une petite surprise pour ses «pupilles». Ces rencontres avaient lieu seulement une fois par semaine, car Loupa travaillait beaucoup pour l'Eglise, et évidemment ses jeunes amis ne devaient pas le découvrir.

Irina l'avait prié de photocopier quelques documents importants. Loupa avait l'habitude d'acheter tout d'abord le matériel nécessaire à la fabrication des jouets, puis du papier. Il transportait le tout dans une valise. Il avait de la peine à la traîner, et arrivé à la maison, il était exténué. Il demandait alors tout simplement à un milicien de lui monter sa valise. Tous étaient prêts à l'aider, même s'ils gémissaient un peu sous la charge. Mais ils pensaient: «Le vieux fait de si beaux jouets pour nos gosses, nous pouvons lui porter sa valise».

Une fois, le chef de la police l'avait prié de relier les dossiers des prisonniers. Loupa accepta avec grand plaisir. Il fit en sorte de ne pas décevoir le chef de la police qui avait une si grande confiance en lui. Il se donnait beaucoup de peine, travaillant très soigneusement. Evidemment, de temps à autre, il feuilletait les dossiers avant de les envoyer au juge d'instruction ou à l'archiviste.

Ce n'était pas sa faute si des documents secrets tombaient entre ses mains. Il ne laissait pas échapper de telles occasions et recopiait les dépositions les plus importantes des «témoins» qui en réalité dénonçaient des ecclésiastiques. Ensuite, il avertissait le pasteur ou le prêtre en question.

Un jour, il trouva le rapport des deux agresseurs de Sacha. Il fut effaré: l'un des deux était membre de l'église et depuis un certain temps il travaillait pour la milice. Loupa avait peur d'en parler au pasteur, car celui-ci pouvait très bien informer ensuite le responsable des cultes. «Non,» pensa Loupa, «je vais passer moi-même un savon à ce gars.»

Après un culte, il adressa la parole à cet homme: «Bonjour, mon cher frère, il y a longtemps que je ne t'ai plus vu. Comment vas-tu? Que deviennent tes enfants?

— Tout va bien, répondit son interlocuteur en souriant.

— Mon petit-fils ne cesse pas de faire ton éloge. Tu travailles très bien et comme indicateur, tu mériterais quelques jours de vacances supplémentaires. Ça me fait vraiment plaisir, frère Star! cria Loupa afin que

tout le monde l'entendît. Tu vas de nouveau en Pologne avec tes enfants?»

Frère Star se sentait très mal dans sa peau, et il essayait de se défaire de Loupa. «Je ne le sais pas encore,» murmura-t-il. «Je dois rentrer à la maison maintenant. Au revoir.

— Au revoir, mon cher, s'écria Loupa. Avant que tu partes, je voudrais encore te dire ceci: si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à m'en parler. Il se peut que mon petit-fils te charge d'une mission inconciliable avec ta conscience. Je te promets de te protéger!»

Frère Star rougit, bégaya «merci beaucoup» et disparut. Depuis ce jour-là, il évitait de parler à Loupa et il le regardait avec méfiance. Loupa décida de prier pour lui, et il mit Fédine au courant. Dans des cas semblables, les croyants dévoilaient toujours leur secret à un ou plusieurs amis. Ainsi ils étaient mieux protégés et les frères ou sœurs en danger pouvaient être avertis à temps.

Avant l'arrivée des jeunes chrétiens, Loupa fit les courses, puis il transporta chez Fédine les photocopies ainsi que mille brochures du Dr. Béletzky sur la résurrection de Christ. Comme d'habitude, au moyen d'une voiture officielle! Le chauffeur allait par hasard dans la même direction et il prit Loupa. Tout se déroula très bien jusqu'au moment où Loupa voulut descendre: le chauffeur tenait absolument à l'accompagner et à porter sa valise. Loupa eut bien du mal à le convaincre de continuer sa route! Ensuite, il téléphona à Fédine qui habitait à deux pas, et lui demanda de venir le chercher. Quelques minutes plus tard, Fédine était déjà là accompagné par son fils.

Le soir, Loupa, exténué, mais satisfait et heureux, buvait une tasse de thé en attendant ses amis. Il avait déjà dit à son petit-fils de ne pas le déranger: des visites allaient venir pour se recueillir et prier.

— Prie seulement, Grand-papa, avait répondu le major, mais ne te blesse pas. Nous avons encore besoin de toi! Il pensait à la façon de prier des orthodoxes qui, à genoux, baisse plusieurs fois la tête pour toucher le sol.

Wassily arriva le premier. Loupa le fit entrer. «Est-ce que tu t'es déjà repenti d'avoir adoré des icônes, jeune homme? lui demanda-t-il en l'étreignant.

— Ecoute, Grand-père, si tu parles comme ça, je vais te donner une gifle!

— Oh, tu es devenu tellement maigre que tu n'en as plus la force! Tu as trop jeûné ou bien tu es amoureux? ajouta Loupa en riant. Il offrit une tasse de thé bouillant à son hôte. On sonna de nouveau. C'était Sémione Anakine, un prédicateur pentecôtiste du Kazakhstan. Tout de suite, Loupa

fit une plaisanterie: «Il y a longtemps que je n'ai plus entendu parler un étranger. Mon cher, sois gentil et traduis-moi tes prières en langue!» Anakine éclata de rire: «Frère Loupa, tu n'as pas changé. Tu restes un bavard! Viens, je vais t'embrasser à la façon russe!» Il embrassa le vieil homme sur les deux joues, le saisit sous les bras pour le soulever.

Loupa se débattit: «Lache-moi tout de suite, sinon j'appelle la milice.»

— Ne le fais pas, Anakine, dit Wassily. Il doit d'abord nous donner sa parole d'honneur...

Au même instant, on sonna. Anakine fut bien obligé de déposer Loupa à terre. «Pourquoi ai-je dû attendre?» grommela celui-ci en se dirigeant vers la porte. Il s'agissait du luthérien Yvan Krebs et du catholique Sudakovitch.

— Le Seigneur soit loué! s'écria Loupa, et comme ses deux hôtes le regardaient avec étonnement, il ajouta: les catholiques supportent les luthériens. Enfin!

Ils s'installèrent dans la cuisine, sur des chaises ou simplement par terre. Ils attendirent Irina.

Celle-ci arriva en retard. Un homme l'avait suivie, mais finalement il avait perdu sa trace, car elle s'était faufilée par les ruelles de Minsk. Ensuite, elle avait pris un taxi pour arriver à temps à la gare.

Elle avait ouvert doucement la porte sans sonner. «Je t'ai fait peur, oui ou non?» demanda-t-elle à Loupa qui se montrait très surpris.

— Comment as-tu pu entrer? demanda-t-il.

— Tu as donné une clé à Sacha. Tu ne t'en souviens plus. Et il me l'a confiée en disant: Fais peur au vieux et transmets-lui mes salutations.

Loupa eut les larmes aux yeux: «Ah Sacha, tu nous as abandonné!»

— Je vais bientôt pleurer avec toi, intervint Wassily. Sacha est très actif. Il m'a pris mes derniers fidèles. Il a parlé une seule fois dans mon église et les gens étaient tellement contents qu'à présent, ils préfèrent aller chez les baptistes.

— Bravo! s'écria Irina en applaudissant.

— Qu'est-ce que tu dis? Tu crois que j'aime prêcher dans une église vide? Attends un peu...

— Pourquoi ne fais-tu pas de l'évangélisation? Invite les gens que tu rencontres dans les rues! N'oublie pas que dans ton village, il y a beaucoup de communistes qui ne connaissent pas Jésus!

— T'es pas un peu malade des fois! Tais-toi, sinon je te dévore! Wassily montra les dents, et c'était tellement amusant que tous éclatèrent de rire.

Polévoï, un pasteur baptiste de Sibérie, désirait aborder les questions importantes: «Voilà, mes chers, nous allons remercier Dieu de nous avoir gardé en chemin. Wassily, veux-tu prier?»

— Comment pourrait-il le faire? Je n'ai pas d'icônes! intervint Loupa.

Wassily se leva. «Tais-toi, mon cher. Ça ira bien sans icônes. Levons-nous!» Il pria: «Père céleste, nous te remercions, toujours tu nous protèges et tu nous aides. Sois parmi nous au moyen du Saint-Esprit. Donne-nous ta paix, ton amour. Fais qu'il n'y ait pas de dissension entre nous. Amen.»

Ce soir-là, la discussion alla de bon train. Le but principal de cette rencontre était de préparer le dialogue avec le gouvernement, mais Loupa et ses amis ressentaient aussi le besoin de parler ouvertement de leurs problèmes, de leur vie si mouvementée. Des centaines de prêtres et de pasteurs organisaient des réunions pour les enfants et les jeunes, malgré l'interdiction formelle des autorités. Les prêtres catholiques également risquaient de perdre leur liberté. Les pasteurs baptistes devaient s'attendre à être démis tôt ou tard de leurs fonctions. Ou bien le responsable des cultes leur ferait tellement d'ennuis qu'ils partiraient volontairement.

Après avoir parlé de tout ce qui leur tenait à cœur, ils prièrent pendant une heure. Ensuite, ils abordèrent tous les détails touchant au dialogue. Ils fixèrent aussi la tâche de chacun. Vers minuit finalement, ils se séparèrent.

Avec quelques amis, Wassily voulait passer une nuit chez ses parents. Ceux-ci se réjouissaient tellement de le revoir qu'ils n'allèrent pas se coucher. Tamara l'avait averti: «Fais attention, le KGB ne va pas te ménager!

— N'aie pas peur! Si cela arrivait, notre patriarche tirerait les oreilles d'Andropov.»

Quand il rentra à la maison avec ses amis, toutes les fenêtres étaient éclairées. A la cuisine, la table était mise. Professeur Kusnezov accueillit chaleureusement son fils et ses amis. Wassily l'embrassa: «Merci Papa de nous avoir attendu.

— Il y a si longtemps que nous ne t'avons pas revu. Pendant toute la soirée, nous avons pensé à toi. Maman, elle non plus, ne dort pas.»

Wassily lui présenta Irina ainsi que les deux prédicateurs Klim et Polévoï. Le père les étreignit. Puis il appela: «Nora! Tamara! Où êtes-vous?

— Nous arrivons,» répondit sa femme.

Tamara salua Irina. «Ah, c'est vous la fille dont Sacha parlait dans son

coma. A présent, je comprends pourquoi il ne pouvait pas m'aimer!» Irina rougit. Tamara salua les deux hommes et s'assit en face d'Irina. «Wassily, je ne te comprends pas. A ta place, j'aurais chipé une telle beauté à Sacha. Ainsi, j'aurais pu l'avoir!» Elle parlait avec un semblant de sérieux. Tous se mirent à rire.

Au même moment, la mère de Wassily arriva. «Maman, vraiment, tu ne vieilliss pas!» s'exclama Wassily avant de l'embrasser.

— Tu n'es pas venu ici pour me faire des reproches, ou bien? répliqua-t-elle. Elle retrouva son sourire en saluant ses hôtes. Wassily se tut. Son père lui fit signe de tenir sa langue.

Avant de se mettre à table, Wassily lui demanda: «Père, est-ce que tu pourrais être licencié si nous priions en ta présence?

— Mais non. Fais comme tu l'entends! répondit le communiste, gêné malgré tout.

Wassily demanda à Klim de prier. Celui-ci se leva: «Nous te remercions, Créateur de toutes choses, d'avoir béni cette maison. Sois avec nous pendant cette nuit!»

Tamara regarda ses parents d'un air amusé.

— Vous priez toujours avant les repas? demanda le professeur Kusnezov.

— Mais naturellement, Papa!

— Pétià Soubov m'a dit, intervint la mère, que le comité central avait élaboré une nouvelle méthode pour combattre la religion. On va bientôt tous vous éliminer.

— Arrête de parler de ton Pétià! lui dit Kusnezov fâché.

— Qui est-ce? voulut savoir Irina.

— Oh, c'est un des amis de Maman. Elle est comédienne, et elle connaît des membres du comité central, expliqua Wassily.

Irina regarda cette femme avec curiosité. Quand on lui posait des questions au sujet de sa mère, Wassily ne donnait jamais de réponses satisfaisantes.

Kusnezov se tourna vers son fils: «Tu viens rarement à la maison, tu es vraiment enterré dans ton église.

— Pardonne-moi, Père. Ma vie est tellement remplie. De plus, je ne veux pas mettre en cause votre renommée. Vous êtes des intellectuels communistes, alors un prêtre dans la famille ne vous sert à rien. Est-ce que tu as rencontré des difficultés à cause de moi?

— Mes collègues se moquent de moi: «Vous n'avez pas besoin d'aller à l'église puisque vous avez un prêtre privé à disposition!» C'est tout.»

Tamara offrit aux invités un gâteau fait maison. Tous ne manquèrent pas de la féliciter, puis ils prêtèrent attention à la conversation qui se déroulait entre Wassily et ses parents.

— Une de nos femmes de ménage est adventiste, raconta le professeur. Elle a cinq enfants. Un tribunal a décidé de lui enlever les enfants parce qu'elle leur donnait une éducation religieuse. Quand les huissiers sont arrivés, les gosses se sont cachés, un sous le lit, un autre à la cave, un autre encore dans le poêle. Ils ont poursuivi les petits comme des lapins, et finalement ils les ont tous trouvés. Celui qui s'était réfugié dans le poêle en ressortit couvert de suie. Les huissiers l'ont emmené comme ça, et ils ont expliqué aux voisins qui s'étaient rassemblés dans la rue: «Regardez comme ces gens s'occupent de leurs enfants! Ils sont sales jusqu'aux oreilles. Mais quand on leur retire l'autorité paternelle, ces chrétiens font des histoires épouvantables, et diffament la société soviétique.» Le mari de cette adventiste était incroyant. Le KGB a fait pression sur lui pour qu'il demande le divorce. Ainsi, il aurait eu la garde des enfants. Il a refusé. Finalement, il s'est pendu. Après, on a accusé la pauvre femme d'avoir poussé son mari au suicide. Elle a subi un tel choc que, pendant quelques jours, elle n'a pas pu travailler. On m'a ordonné de la licencier, mais je ne l'ai pas encore fait...

Irina l'écoutait les larmes aux yeux.

— Est-ce que tu ne rencontreras pas de difficultés à cause de ton obstination? demanda Tamara à son père.

— Je ne crois pas. Je détiens encore quelques secrets, des découvertes importantes qui me donnent ainsi une certaine liberté. Regarde Sacharov, il n'a pas peur de défendre les droits de l'homme. Pourquoi licencier cette femme? Elle a repris son travail. Hier, elle est entrée dans mon bureau. «Merci beaucoup, Ivan Nikolayevitch, de m'avoir gardée. Dieu vous le rendra.»

— Mais, peut-on agir autrement quand ces croyants veulent à tout prix donner à leurs enfants une éducation religieuse? intervint la mère de Wassily. Ils doivent se soumettre aux décisions du parti. Un point, c'est tout.

Wassily fit une grimace. «Qu'est-ce que tu ferais si tu vivais dans un Etat où une éducation communiste est interdite? Si on t'enlevait tes enfants? Tu ne protesterais pas?

— Eh bien, je ne les élèverais pas dans un sens communiste. Tout simplement! Pourquoi perdre ses enfants à cause d'une doctrine illusoire? Sa franchise fit rire tout le monde.

— A l'institut, nous avons deux baptistes, raconta Tamara, un frère et une sœur; ils refusent de devenir membres du Komsomol.»

Professeur Kusnezov se tourna vers le pasteur Klim. «Vous les baptistes, vous êtes très bien organisés. Et le parti a vraiment peur parce que vos communautés s'agrandissent malgré l'interdiction de faire de l'évangélisation. J'ai appris qu'on vous accordait une plus grande liberté. Il paraît qu'il y a des dissensions chez vous? Certains baptistes se sont séparés et refusent de se soumettre au comité directeur. Pour quelles raisons? Pourquoi sont-ils persécutés?» Klim lui expliqua la situation des baptistes: «Les responsables des cultes s'ingèrent dans les affaires de l'Eglise, et le KGB exerce plus ou moins ouvertement une pression sur les pasteurs...»

Nora, la femme du professeur suivait la conversation avec attention. Finalement, elle demanda: «Pourquoi vous tous, baptistes, orthodoxes, catholiques, etc., ne diriez-vous pas clairement votre point de vue au gouvernement. «Nous refusons de nous plier à vos exigences; à l'avenir, nous obéirons à Dieu et non plus aux hommes.» C'est dans la Bible, n'est-ce pas, Wassily?

— Oui, Maman, ce sont les paroles de l'apôtre Pierre,» répondit Wassily avant de faire signe à Klim de répondre à ces questions. Celui-ci prit la parole: «Ce serait possible, chère Madame, si les croyants partageaient tous la même opinion. Or, ils ne sont pas d'accord en ce qui concerne la relation entre l'Etat et l'Eglise, et de plus, ils ont très peur d'aller en prison. Evidemment, si tous les croyants s'unissaient, ils jouiraient d'un immense pouvoir, et le gouvernement ne pourrait pas les emprisonner. Ils exposeraient clairement leur position: «Pour toutes les questions touchant à l'Etat, nous nous soumettons aux autorités, mais dans le domaine spirituel, nous obéissons uniquement à la Parole de Dieu. Ce serait l'apogée de l'Eglise. Mais jamais nous n'y arriverons. Il y a trop de dissensions parmi nous, et il ne faut oublier que nous ne sommes pas courageux. Et le KGB attise les conflits en intimidant les pasteurs ou en les corrompant.

— Le KGB emploie la même tactique avec nous, dit le professeur. J'ai pris la défense de notre ingénieur Silitch et ça m'a valu un interrogatoire de huit heures. Je crois que nous nous allons au devant d'une nouvelle époque stalinienne.»

Le jour se levait. Il était vraiment temps de se coucher. Malgré tout, ils avaient de la peine à arrêter leur conversation.

Nora posa une dernière question: «Est-ce que les baptistes perdent leurs enfants?» Visiblement elle était un peu désespérée.

Klim lui expliqua: «J'ai appris que de plus en plus, on retirait l'autorité paternelle aux baptistes. Une centaine de parents de différentes confessions ont dû se séparer de leurs enfants.»

Nora se tut. Son mari demanda: «Et pour terminer cette soirée, qui veut prier?»

Les jeunes gens le regardèrent avec étonnement. Finalement, Wassily se leva. Il pria pour Silitch, les parents angoissés, les pasteurs, les scientifiques, et il remercia Dieu pour son soutien. Ensuite, ils se séparèrent.

Cette nuit-là, Nora se blottit contre son mari. Il lui passa la main dans les cheveux. Elle le regarda, les larmes aux yeux: «Pardonne-moi, chéri,» dit-elle. «Tu peux me pardonner?... C'est vraiment terrible de perdre ses enfants...» Ils parlèrent doucement ensemble jusqu'au matin.

12. Visite chez le Grand-père Sokolov

Le Conseil des Eglises fonda une société d'édition clandestine. Le gouvernement se demanda comment il fallait réagir. Le KGB se montrait optimiste, il ne tarderait pas à découvrir le siège de ces éditions. Il était impossible d'imprimer des ouvrages pendant plusieurs mois sans éveiller l'attention des autorités. Et si l'on se procurait une grande quantité de papier, on s'exposait à de nombreux dangers. L'achat de cinquante kilos de papier pouvait susciter des questions du genre: «Pourquoi achetez-vous autant de papier? Vous ne nous donnez pas le nom de l'entreprise qui vous envoie?» Et puis, il s'agissait de transporter ce matériel. Si on utilisait des valises, elles seraient trop lourdes; les voyageurs et la milice se méfieraient. Le train ne constituait donc pas une bonne solution. Quelques croyants possédaient une voiture, mais ils étaient en général suivis par la milice.

Ainsi, les spécialistes du KGB étaient persuadés que la société d'édition n'existerait pas longtemps. La police secrète donna l'ordre à toutes les papeteries d'indiquer à la milice le nom des acheteurs importants. Ensuite, elle établit la liste des personnes venant d'un milieu chrétien et travaillent dans l'imprimerie. Elle surveilla les serruriers, les tourneurs et les techniciens qui étaient croyants. Andropov promit au comité central d'arrêter en peu de temps tous les collaborateurs des éditions «Le Chrétien».

Ces chrétiens envoyèrent une lettre ouverte au gouvernement pour justifier la fondation d'une société d'édition. Ils se référèrent à la constitution qui garantit la liberté de la presse.

Comme seule réponse, le gouvernement prit de nouvelles mesures de répression. Mais deux ans s'écoulèrent sans que le KGB n'ait trouvé la moindre trace des éditions. Dans les églises, on distribuait des Nouveaux Testaments. Les fonctionnaires du KGB étaient furieux. Ils essayèrent en vain de faire entrer un dénonciateur dans le comité directeur du Conseil des Églises. Ils se tournèrent alors vers différents pasteurs leur promettant une somme rondelette s'ils leur fournissaient des informations. Mais toutes ces tentatives de corruption échouèrent. Le KGB adopta une tactique de plus en plus cruelle. Ainsi, on n'hésita pas à tirer sur Névérov. Apparemment, le KGB savait qu'il s'occupait de la diffusion de Nouveaux Testaments. La femme de Névérov avait été intimidée et avait finalement dévoilé les activités de son mari. Et lui, qui était si fier de son épouse! Le KGB avait ainsi appris que le bus de Névérov n'était pas du tout vide. Mais Névérov ne travaillait pas pour les éditions «Le Chrétien». Il transportait simplement des Bibles et des cassettes qui provenaient de l'Ouest. Sa femme et les fonctionnaires du KGB se trompaient. Valentina Névérov avait reçu deux cents roubles — la paye de six semaines de travail environ. Elle allait en obtenir encore cinq cents si son mari était démasqué. De plus, on lui promit qu'il n'irait pas en prison. Et à présent, Névérov venait de leur jouer un bon tour.

Sacha avait laissé le bus à Krasnoperkopsk. Les spécialistes du KGB fouillèrent le véhicule de fond en comble, mais ils n'arrivèrent pas à trouver les casiers secrets. Ensuite, ils suivirent le bus jour et nuit. Finalement, ils firent une découverte étonnante: le directeur de la maison de transports de Cherson cachait dans ce bus des céréales qu'il avait volées! Une fois, accompagné d'un mécanicien, il se rendit dans un kolkhoze. Il obtint l'autorisation d'emporter plusieurs sacs de céréales. Les agents du KGB qui suivaient le bus ordonnèrent à la milice d'arrêter ces voleurs. Mais les miliciens ne parvinrent pas à découvrir les sacs qui y étaient cachés. L'émoi fut grand au sein du KGB. On commença à démonter entièrement le bus. Soudain, un des mécaniciens sanglota comme un enfant: «Arrêtez. J'ai mis des années à fabriquer ce car. J'ai construit des casiers secrets et à présent vous voulez détruire tout ce travail!» Il appuya une manette, mit le moteur en marche: quelques sièges bougèrent et les agents du KGB découvrirent les casiers et les céréales. Ils se montrèrent fort étonnés.

Le mécanicien fut arrêté. D'après lui, il était impossible que Névérov

connaisse l'existence de ces compartiments secrets. Quand on le questionna sur ce point, Névérov se contenta d'affirmer en souriant: «Camarade, juge d'instruction, pourquoi serais-je concerné par cette affaire? Quelqu'un construit des casiers secrets dans un car, vole le bien de l'Etat, et vous me demandez si je suis au courant. «Celui qui n'est pas attrapé, n'est pas un voleur» dit un proverbe russe. Je n'ai rien à ajouter.»

On pouvait lui poser mille questions, il cachait toujours la vérité. Quelques années plus tard, il informa sa femme qui n'hésita pas à le dénoncer. Névérov avait observé comment le directeur — en ce temps-là encore mécanicien — et un chauffeur construisaient ces casiers pendant leurs jours de congé.

Les éditions «Le Chrétien» rencontrèrent encore d'autres difficultés. Le KGB fit comprendre aux pasteurs qu'il était interdit d'imprimer illégalement des livres, et qu'il s'agissait là d'un acte criminel. Or, le Christ et les apôtres enseignaient le respect de la loi! Le KGB menaça les pasteurs des églises enregistrées: «Si vous distribuez des Nouveaux Testaments et des recueils de cantiques imprimés illégalement, vous aurez affaire à nous!» Certains pasteurs prirent peur et expliquèrent à leurs fidèles: «Ne prenez jamais en main les livres publiés par «Le Chrétien»!» Un pasteur d'Ukraine alla encore plus loin: «Imprimer illégalement le mot «Dieu» constitue déjà un acte de propagande antisoviétique!» Et les fidèles le crurent sincèrement.

Mais dans l'ensemble, les pasteurs des églises enregistrées et les prêtres orthodoxes étaient très favorables à l'impression et à la diffusion des Bibles en URSS. Le philosophe Mitrochine était optimiste: si les éditions «Le Chrétien» poursuivaient leurs activités, si les pays de l'Ouest continuaient à envoyer des Bibles, il serait même possible d'offrir des Bibles aux incroyants.

La situation était très délicate pour le gouvernement. Il fallait entreprendre quelque chose. Le KGB réussit à découvrir une des imprimeries, et il annonça au comité central que le problème était définitivement réglé: il n'y aurait plus de Bibles imprimées illégalement. Quelques personnes furent arrêtées. Peu après, les éditions «Le Chrétien» envoyaient une lettre au KGB: elles continueraient à publier des ouvrages jusqu'à ce que le gouvernement autorise dans tout le pays l'impression de Bibles et leur diffusion. De plus, elles demandaient expressément de mettre fin aux représailles. Après la destruction d'une seconde imprimerie, les éditions se firent entendre de la même manière.

Au sein du KGB, l'atmosphère était explosive. Des croyants furent tués par des fonctionnaires du KGB; par exemple, Ivan Moïsséïev, un jeune soldat que Sacha connaissait personnellement.

C'était vraiment miraculeux que ces éditions puissent survivre dans un pays où la police secrète était si puissante. Les responsables du «Chrétien» refusèrent de dévoiler leur secret aux dissidents politiques. Ceux-ci avaient demandé au Conseil des Eglises de les aider à créer une société d'édition. Mais le Conseil craignait que le KGB l'accuse de mener des activités politiques. Et si un agent réussissait à passer pour un dissident, il serait très facile de détruire les éditions.

La société «Le Chrétien» était prête à distribuer des Bibles à tous ceux qui en avaient besoin, mais elle ne voulait pas participer à l'impression d'ouvrages politiques.

Malgré tous ces problèmes, les éditions continuaient à travailler d'une manière remarquable. Des milliers de chrétiens les soutenaient par la prière: et c'était là le secret de leur réussite. De plus, elles recevaient des dons des églises enregistrées et clandestines. Les jeunes baptistes se rencontraient et priaient ensemble pour «Le Chrétien». Ils apprenaient ainsi à se respecter mutuellement. Le KGB essaya de séparer les deux groupes, mais sans succès. La nouvelle génération n'acceptait pas la séparation survenue au sein des baptistes. Le gouvernement laissait aux églises enregistrées une liberté assez grande; les jeunes n'étaient pas obligés de vivre dans la clandestinité. Et ils profitaient le plus possible de cette situation: ils organisaient des rencontres, des excursions, des cérémonies de baptême, des études bibliques. Les pasteurs étaient bien à plaindre: sans cesse le responsable des cultes ou le KGB leur faisaient des difficultés, les menaçant, entre autres, de les licencier.

Mais beaucoup de pasteurs tenaient bon.

A Moscou, par exemple, un chrétien avait créé trois groupes de jeunes. Il raconta à un hôte de l'Ouest que le gouvernement exigeait son exclusion de l'Eglise. Mais le pasteur était courageux, et il refusait de le faire.

Les attaques du gouvernement étaient dirigées avant tout contre l'Eglise clandestine. Elles tendaient à irriter les responsables et à créer des dissensions au sein du Conseil des Eglises. Les pasteurs qui, comme André Nikitine par exemple, avaient purgé une peine en prison étaient intimidés. On les obligeait à devenir membres d'une église enregistrée ou bien on légalisait tout d'un coup leur communauté. La campagne contre le renouveau spirituel en URSS prenait des dimensions nouvelles.

Les jeunes se disaient: «Laissons les vieux se disputer; étudions les

enseignements du Christ!» Les touristes occidentaux n'y comprenaient rien: ils trouvaient en URSS des communautés vivantes, où les jeunes et les enfants occupaient une place importante. Mais ils apprenaient aussi l'existence d'une Eglise martyre qui se réunissait secrètement dans les forêts, et dont les pasteurs passaient de nombreuses années dans des camps de travail.

Le Conseil des Eglises avait-il raison de vouloir rester à tout prix dans l'illégalité? Est-ce qu'on ne confondait pas obstination et fidélité? Les touristes occidentaux ne connaissaient pas les méthodes du KGB. Les prédicateurs de l'Eglise primitive ne furent pas tous emprisonnés, car Paul, Jacques, Pierre et d'autres conducteurs se sont sacrifiés pour eux. Par là, ils ont encouragés les chrétiens à tenir ferme. En Russie, on avait aussi besoin d'hommes et de femmes qui renoncent à tout compromis, et donnent l'exemple. Sacha s'en était rendu compte alors qu'il était encore pasteur du Conseil National. A présent, il jouait le rôle d'observateur et étudiait les différends et les contradictions qui existaient entre les deux Eglises. Il ne regretta pas sa décision de participer au renouveau spirituel des différentes communautés. De plus en plus, il concentrait tous ses efforts sur un seul but: se préparer à affronter les idéologies par l'étude intensive de la parole de Dieu.

Des croyants de différentes dénominations se penchèrent sur les textes bibliques et comprirent que dans bien des domaines ils ne suivaient pas l'enseignement de Dieu. Et un changement se dessina chez eux.

Certains se demandèrent aussi s'il n'était pas temps de supprimer les confessions et de vivre tout simplement d'après la Bible.

Sacha était au chômage après avoir travaillé comme comptable dans un kolkhoze. Le comité régional du PC avait pratiquement obligé le directeur à le licencier. Sacha avait essayé de trouver du travail, mais en Crimée c'était difficile. Son seul espoir, c'était le vieux Mulla: il entretenait des relations avec un tartare qui était chef d'une grande entreprise. Mulla avait promis à Sacha de l'aider et celui-ci ne pouvait qu'attendre. Entre temps, il rendit visite aux Névérov et les invita à passer leurs vacances chez lui.

Névérov avait besoin de se reposer. Il ne parlait pas beaucoup des incidents survenus au cours du voyage avec Sacha. C'était préférable. Sinon, il aurait plus de difficultés à remplir ses obligations en face de l'Eglise. Le climat maritime faisait du bien à toute la famille. Les enfants devenaient de plus en plus vifs. Natacha s'occupait d'eux avec amour.

Un jour, Irina se rendit chez son grand-père. Natacha l'invita. «Comme c'est chic que tu sois là, Irina. Entre donc!» lui dit-elle en l'embrassant. Elle

trouva, qu'Irina lui ressemblait beaucoup: les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux ondulés, la même bouche.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, répondit Irina.

— Entre. Sacha sera là tout de suite. Il est allé au bord de la mer avec nos visites, les Névérov.

— Les Névérov?

— Oui. Prends place! Je vais les appeler.

Natacha sortit. Irina était soucieuse. Elle avait l'impression que quelque chose de grave allait arriver aux Névérov. Elle connaissait les rumeurs qui couraient sur Valentina Névérov, mais elle ne savait que faire. Il pouvait s'agir d'une manœuvre du KGB pour diviser les Névérov. Elle pensa aux paroles de son grand-père: «On ne peut pas décolorer des cheveux roux.»

Sacha rentra le premier. Il avait un air rayonnant.

— Ah, te voici enfin! Ton grand-père et moi, nous pensions que tu nous avais complètement oubliés. Tu avais toujours des excuses, pas de temps, etc.

Irina le regarda fixement sans rien dire. Sacha se tut. Il garda les mains de son amie dans les siennes. L'arrivée des autres invités les tira de leur enchantement.

Névérov salua Irina: «Tu mériterais une gifle! Faire attendre son grand-père si longtemps...»

Irina lui sourit: «Tais-toi, mon cher héros! Nous espérions que tu participerais à notre importante réunion. Mais toi, tu es allé à l'hôpital pour te faire soigner.

— Oh, Irina, ce n'étaient que des égratignures. Ne t'en fais pas. La prochaine fois, je serai là!»

La femme de Névérov semblait triste, et dans ses yeux, on pouvait lire une peur profonde. Malgré tout, elle était plus belle que jamais.

Irina remarqua que Natacha mettait la table, et elle lui dit: «Excusez-moi, mais mes grands-parents aimeraient tous vous inviter pour manger. Pélaga a déjà tout préparé. Elle m'a recommandé de ne pas la faire attendre trop longtemps!»

Natacha fut ravie. Elle se réjouit de retrouver le vieux Sokolov et sa femme. Tout le monde se mit en marche. Natacha prit les deux petits par la main, et discuta avec leur mère. Sacha, Névérov et Irina suivaient derrière. Comme ils avaient quelques points à régler, ils n'essayaient pas de rattraper les autres.

Irina demanda à Névérov: «Qui savait ce que tu transportais dans le car?»

Il répondit d'un air songeur: «Personne à part ma femme. Evidemment,

elle a pu en parler à certains parents. Depuis cet incident, elle me paraît triste. On dirait qu'elle a des sentiments de culpabilité. Je ne lui pose pas de questions.»

Irina parla de Chalaskov, un membre du comité directeur du Conseil des Eglises. Celui-ci avait mis en garde certains pasteurs: «Ménagez vos femmes et, si c'est possible, ne leur racontez pas ce que vous entreprenez pour l'Eglise.»

Névérof approuva cette opinion. Sacha se montra très étonné: «Comment peux-tu le savoir, Irina? Tu es membre d'une église enregistrée.»

Elle mit un doigt sur sa bouche: «Chut! Tu ne dois pas me poser de telles questions. C'est encore trop tôt.» Puis, elle se tourna vers Névérof: «Tu ne te ménages pas assez; tu n'as que la peau et les os.»

Il sourit et ajouta: «Je vais rejoindre les deux femmes. Mitia a l'air fatigué; je vais le porter.»

Sacha demanda à Irina: «Tu peux me consacrer un peu de temps aujourd'hui? J'aimerais discuter avec toi d'une question très personnelle...»

Irina rit, elle trouvait que Sacha s'exprimait d'une façon amusante. Elle lui prit la main et dit avec douceur: «Viens, nous rattrapons les autres. Nous parlerons de nos problèmes plus tard!» Elle se mit à courir, rejoignit ses amis et prit la petite Ania dans les bras.

Le grand-père Sokolov accueillit ses visites chaleureusement, il les embrassa tous sur les deux joues, puis les fit entrer dans la salle à manger. L'odeur d'un rôti éveilla l'appétit de chacun.

— Asseyez-vous, mes chers, dit Sokolov, sinon les vol-au-vent de Pélaga vont refroidir! Natacha s'assit à sa droite, Irina à sa gauche.

Sokolov ne put s'empêcher de raconter différentes anecdotes. C'était un joyeux luron! Mais si l'on parlait d'études bibliques, il devenait tout d'un coup très sérieux. Sacha l'avait gagné pour ce travail. Sokolov s'y consacrait de tout son cœur, et ne craignait pas les autorités. Il avait suivi un cours biblique organisé par l'Eglise clandestine. «Est-ce que je ne peux pas devenir missionnaire?» avait-il demandé. Il en était tout à fait capable, malgré — ou plutôt — à cause de son humour. Ses études bibliques attiraient surtout les jeunes et les intellectuels.

Les rencontres avaient lieu une fois par mois. Au début, on discuta surtout de littérature. Le vieux Sokolov amenait la conversation sur des problèmes religieux après avoir parlé de la littérature contemporaine, ou plus ancienne. Il se montrait très habile. Par la suite, on n'aborda que des questions religieuses. Le cercle s'agrandissait de plus en plus, mais Sokolov

ne s'en vantait pas, car il ne voulait pas attirer l'attention des autorités sur son travail. Il faisait preuve d'une grande maturité spirituelle; depuis sa conversion il avait étudié intensivement la Bible.

A présent, Sacha et sa mère participaient à des réunions, et celui-ci était devenu plus prudent encore. «Je préfère qu'on m'arrête plutôt que Sacha,» avait-il expliqué un jour à sa femme.

Il raconta à ses invités une nouvelle anecdote: «Un étudiant vient vers moi: «Tu sais, Sokolov, notre patriarche est athée!»

— Qu'en sais-tu?

— Après son vol spatial, Gagarine a été reçu par Khrouchtchev. Celui-ci lui a demandé: «Youri Alexeïevitch, est-ce que tu as vu Dieu?» «Oui, Nikita Sevghéïevitch,» répondit Gagarine. Khrouchtchev pâlit et murmura à son interlocuteur: «Je l'ai bien pensé!» Ensuite, Gagarine se rendit chez le patriarche Alexis qui lui posa la même question. «Non,» répliqua Gagarine. Le patriarche devint pensif et finit par dire: «Je savais bien que Dieu n'existait pas.»

Sokolov regarda Irina à plusieurs reprises. Celle-ci fronçait les sourcils. Soudain, elle s'écria: «On voit vraiment que tu n'aimes pas Alexis!»

Sokolov ne réagit pas, et se concentra sur son repas. A quatre-vingt-dix ans, il ne mettait presque jamais ses lunettes, et avait encore toutes ses dents! Ces derniers temps, il s'était plaint d'un mal d'estomac. Le chirurgien Fédine, qui avait passé une fois ses vacances chez les Sokolov, avait conseillé au vieillard de bien mâcher ses aliments. C'est ce qu'il faisait à présent.

Irina rompit le silence une nouvelle fois: «Grand-père, tu lis toutes les publications du Samisdat. Que penses-tu de Roy Médvediev?»

Sokolov ne répondit pas tout de suite: «Parlons d'abord du patriarche Alexis. Quand nous étions petits, nous jouions ensemble. J'ai observé comme il a gravi les échelons de la hiérarchie de l'Eglise. Le parti l'appréciait beaucoup, il l'a même décoré. On sait très bien pour qui il prend position.

— Ecoute Grand-père, tu dis des bêtises! Tu oublies que...

— Excuse-moi, ma petite; je n'y ai plus pensé.

Ils avaient convenu d'être très prudents à cause de Valentina. «En ce qui concerne Roy Medvédiev,» poursuivit Sokolov, «je vais te donner mon avis: Quiconque a lu les ouvrages de Marx et d'Engels, se prend pour un marxiste. Récemment un étudiant m'a dit: «Tu sais, Sokolov, celui qui a étudié le marxisme, devient communiste, et celui qui l'a compris, devient

anticommuniste! Roy Medvédiév pense avoir compris le sens du marxisme, mais il ne va pas plus loin. Il ne se rend probablement pas compte que son attitude est contradictoire. D'un côté, il est contre la violence, et de l'autre, il pense que la science a le droit de faire des expériences sur l'homme, ce qui en vient à recourir à la violence. Il devrait nous expliquer pourquoi nous condamnons Hiroshima et Nagasaki, car les américains eux aussi pourraient se contenter d'affirmer: «Il ne s'agissait que d'une expérience scientifique». Je ne comprends pas que le gouvernement prenne Roy Medvédiév pour un dissident. Les dirigeants le connaissent mal. Ils devraient le faire entrer à l'Académie des Sciences, et les gens du Samisdad devraient l'exclure! Toute expérience scientifique menée sur l'homme n'est que sadisme et barbarie. Mais Medvédiév est d'un autre avis. Ceux qui ne partagent pas sa conception du marxisme sont à ses yeux des psychopathes. Son attitude ne diffère pas de celle du comité central qui considère les dissidents comme des schizophrènes. Irina, je crois que l'on va interner tous les participants du dialogue.»

Sokolov avait prononcé la dernière phrase à voix basse. De toute façon, il était sûr que Valentina n'avait rien compris, car elle s'occupait de ses enfants.

— Ne pourrions-nous pas parler d'autre chose, intervint Pélaga. Et si vous avez assez mangé, nous pouvons rendre grâces et passer au salon.

Irina aimait beaucoup cette pièce qui servait aussi de bureau. On y trouvait ce que Sokolov collectionnait depuis des années: des ouvrages de tous genres, philosophie, marxiste et grecque, littérature contemporaine, doctrine du parti, biographies, Bibles, commentaires bibliques, livres chrétiens. Les étudiants venaient souvent chez Sokolov. Ils aimaient lui poser des questions. Pour eux, il était une sorte d'encyclopédie vivante. Un jour, il avait ouvert sa Bible et depuis il l'avait étudiée de façon très intensive. C'était vraiment un miracle. Avant sa conversion, il considérait la Bible comme une éthique. A présent, il était persuadé que par elle chaque homme pouvait être sauvé. Il parlait des sujets bibliques d'une façon passionnante, et il ne lassait jamais son auditoire.

Sacha, Névérov et Irina suivirent Sokolov au salon. Les autres décidèrent de faire la vaisselle.

— Je n'arrive pas à comprendre Medvédiév, poursuivit Sokolov. Il lutte pour la démocratie, il aimerait fonder de nouveaux partis, créer des groupes oppositionnels au sein du PC. Mais, c'est incompatible avec le marxisme. La violence est, aux yeux des marxistes, un moyen légitime d'accéder au pouvoir, d'influencer et de changer les hommes. Voici la position de

Medvédiev: «L'expérience du marxisme a coûté la vie à des millions de personnes. Entre 1937 et 1939, un demi-million de citoyens ont été condamnés à mort; 120,000 ont ensuite été réhabilités. Le parti garde le silence là-dessus; c'est un signe de faiblesse. Le marxisme punit les gens de s'être montrés indifférents à la démocratie et à la liberté.» On ne peut pas qualifier d'expérience ce qui ressemble à une exécution!

— Pourquoi l'Occident est-il si ouvert au marxisme? demanda Irina, qui entretenait des relations avec des étudiants occidentaux.

Sokolov réfléchit: «Tu sais, on a importé le marxisme en Russie. Même Herzl et Bakounine se sont rendus à l'Ouest pour étudier cette doctrine philosophique. L'Occident a déposé cet œuf de coucou dans notre nid. La Russie était le terrain idéal pour de telles expériences. Nous sommes les cobayes du marxisme. Mais c'est une arme à double tranchant. Pour la Russie, le marxisme, c'est à la fois le passé et l'avenir. Pour l'Occident, c'est seulement l'avenir. Là-bas, ils n'ont encore jamais vécu la réalité marxiste. Mais crois-moi, chez eux cette nouvelle expérience sera encore plus dangereuse qu'ici. A présent, ils accueillent nos dissidents; mais par la suite, la Russie deviendra le refuge des oppositionnels occidentaux. Je me demande même s'ils auront la possibilité de s'enfuir.

— Tu vois tout en noir, Grand-père.

— Mon enfant, n'oublie pas ce que la Bible nous enseigne: «Redressez-vous et levez vos têtes, parce que votre délivrance approche.» Les jeunes comme les vieux croyants ont l'assurance que Jésus est au milieu d'eux et qu'il va revenir. Depuis que j'ai vraiment compris la portée de ces versets, je suis presque impassible devant les atrocités qui nous entourent. Chère Irina, votre tentative de dialogue n'est qu'une utopie. Peut-être aura-t-elle des conséquences tragiques. Enfin, vous devez faire vos expériences. Si je suis encore en vie, j'essayerai de vous aider le plus possible.»

Irina étreignit son grand-père et lui dit en l'embrassant: «Merci. Je te remercie pour tout!» Le vieil homme avait les larmes aux yeux.

— Avez-vous abandonné les deux femmes à la cuisine? Allez donc les chercher? ajouta-t-il.

Névérov, qui avait écouté Sokolov avec une grande attention, sursauta. On aurait dit qu'il sortait d'un rêve! Il se dirigea vers la cuisine.

Sokolov regarda fixement Sacha et Irina. Celle-ci se sentit mal à l'aise. Son grand-père devait certainement machiner quelque chose.

— Qu'est-ce que tu as, Grand-père? demanda-t-elle. Mais Sokolov garda le silence. Irina réfléchissait: comment pourrait-on distraire le vieil homme.

Soudain, celui-ci s'exclama : «Alors, c'est pour quand ces fiançailles?

— Mais, comment peux-tu dire une chose pareille, Grand-père!» Irina se leva de son fauteuil, toute énervée.

— Pourquoi pas aujourd'hui, dit Sacha avant de se tourner vers Irina. Je t'aime, et je te prie de devenir ma femme.

La pauvre Irina qui avait réussi à se défendre contre Koslov devint toute pâle.

— Sacha, tu ne fais pas les choses comme il faut. Tu dois d'abord me demander la main de ma petite-fille! ajouta Sokolov, tout en souriant à Irina. Celle-ci paniqua et sortit de la maison en courant. Sacha ne savait que faire. Natacha avait aperçu Irina : «Que s'est-il passé?»

Au lieu de répondre, Sokolov fit des reproches à Sacha : «Ne reste pas comme ça. Va la rejoindre.»

Irina regardait la mer. Sacha lui prit la main et lui dit tout doucement : «Viens!» Irina lui obéit comme un enfant. Ils se promenèrent au bord de l'eau, main dans la main.

Irina s'était ressaisie : «Viens, nous allons nous baigner!

— Tu as ton maillot de bain?»

Irina alla vite le chercher, et quelques instants plus tard elle était de retour. Il y avait beaucoup de monde sur la plage. Sacha ne voulait pas rester là. Il désirait connaître la décision d'Irina. Ils marchèrent encore une demi-heure au bord de l'eau. Finalement, Sacha demanda : «Veux-tu devenir ma femme? Tu ne m'as pas encore donné de réponse.»

Irina le regarda fixement et lui dit à voix basse : «Tu as des yeux? N'as-tu pas remarqué que je t'aime? Ah, cher Sacha, nous en reparlerons en temps opportun. D'ici là, tu me promets de ne plus revenir sur ce sujet. D'accord?»

Sacha n'y comprenait rien : «Ce sera quand?

— Ecoute. J'ai beaucoup travaillé en vue de ce dialogue. J'ai attendu très longtemps. A présent, je ne peux pas penser à mon bonheur privé, mais je sais que le Seigneur a des projets pour nous deux. Tu comprends?

— Pense donc un peu à moi, à mon bonheur!

— Oh, que les hommes sont donc égoïstes! Et moi qui croyais que tu étais une exception. Allez, dans l'eau!» Elle se jeta dans les vagues.

Vers le soir, ils rentrèrent à la maison. Les visites étaient parties. Le vieux Sokolov se tenait sur la terrasse et lisait. Il sourit à Irina et à Sacha, sans rien dire.

Sacha était un peu déprimé. Irina lui avait expliqué : «Dieu nous conduira. Prions l'un pour l'autre.» Il allait le faire. Il ne voulait pas

contrecarrer les plans du Seigneur, mais il se demandait si le «dialogue» correspondait vraiment à une intention divine. Il avait l'impression que tout finirait mal pour Irina.

13. La rencontre des jeunes dans la forêt

Irina s'était rendue chez les parents de Wania Moisseïv qui avait été assassiné par un fonctionnaire du KGB. Elle avait parlé longtemps avec eux, essayant de leur faire comprendre la position de leur fils. De retour à la maison, elle fit écouter une cassette à son père. Il s'agissait du témoignage de Wania. Ensuite, ils discutèrent des miracles que le jeune homme prétendait avoir vécu.

Sokolov se contenta de hausser les épaules. «Je ne crois pas aux miracles,» expliqua-t-il à sa fille. «Cet homme a dû tomber en extase, mais il n'était pas malade pour autant. La police secrète craignait certainement que des jeunes incroyants soient attirés par ces visions. C'est pour cette raison qu'on a décidé de l'expédier dans l'autre monde.»

Voilà comment s'exprimait un ancien fonctionnaire du KGB! «Récemment, Sérov m'a passé un journal de l'Ouest,» continua Sokolov. «Dans une interview, quelques diplomates soviétiques faisaient l'éloge de notre démocratie: c'était la meilleure du monde. Chaque citoyen avait droit à un travail, à un logement, à une formation. Même la liberté religieuse était garantie. Mais ces reporters occidentaux étaient trop naïfs pour leur demander: «Et qu'en est-il de votre liberté d'opinion?» Le *droit* au travail, à un logement, à une formation, c'est tout ce qui nous reste de la liberté. Même moi, en tant que médecin, j'ai dû m'inscrire sur une liste d'attente pour obtenir un appartement. Et la liberté religieuse est accordée aux vieilles personnes seulement; de plus, elle ne doit pas sortir des quatre murs d'une église. Des gens comme toi n'ont pas le droit de discuter avec leurs collègues de sujets religieux. On ne peut pas appeler cela liberté religieuse!»

Irina avait une confiance totale en son père. Elle pouvait vraiment compter sur lui. Comme elle avait une formation universitaire aussi bonne que la sienne, Sokolov la laissait agir selon ses convictions personnelles. Un jour, les organes du KGB lui expliquèrent qu'en tant que communiste, il devait faire pression sur sa fille. Il fallait l'empêcher de «se précipiter dans

une église baptiste». Sokolov se contenta de répondre: «Elle est plus capable que moi et sait très bien ce qu'elle fait.»

Il demanda à ses anciens amis du KGB de ne pas importuner Irina. Mais ceux-ci ne l'écoutèrent pas. Sokolov comprit que sa fille était en danger. Il l'avait déjà avertie lorsqu'ils habitaient chez les Sérov. Irina avait harcelé son oncle de questions.

Des procès contre des dissidents avaient justement lieu à ce moment-là.

— Pourquoi l'Etat se montre-t-il aussi cruel envers les dissidents? demanda Irina. Sérov répliqua: «Ils devraient être reconnaissants. On ne les tue plus comme à l'époque de Staline!»

Irina n'accepta pas cette réponse: «Tu penses alors que c'est un acte humanitaire que d'enfermer des gens en bonne santé dans un établissement psychiatrique, ou de les condamner à dix ans de prison, ou plus. Je t'ai bien compris?»

Une fois, Sérov l'avait mise en garde: «Tu sais, Irina, tu poses trop de questions. Si tu continues comme ça, tu vas te retrouver très vite sur la liste noire.»

C'est ce qui était arrivé. A Minsk, Sokolov remarqua qu'Irina était suivie. Il lui en parla ouvertement, et lui offrit son aide.

Irina accepta, reconnaissante. Sokolov se mit à étudier les méthodes raffinées du KGB. Il expliqua à sa fille qu'elle devait connaître exactement la tactique de ses adversaires si elle entendait poursuivre ses activités.

Sokolov se montra un professeur exigeant. Un exemple: il prenait Irina en filature, et celle-ci essayait de lui échapper. Mais c'était très difficile. Ils s'exercèrent longtemps. Finalement, Irina fut capable de reconnaître rapidement un poursuivant et de se débarrasser de lui.

Apprendre à démasquer les indicateurs et les provocateurs, c'était déjà plus compliqué. Quand les Eglises baptistes décidèrent d'organiser dans la forêt une rencontre de jeunes, Youri Sokolov offrit son aide.

Les jeunes de moins de dix-huit ans n'étaient pas autorisés à assister aux cultes. Une réunion de jeunes posaient donc d'énormes problèmes, et il s'agissait de se montrer très prudent. Sokolov n'avait plus rien à objecter contre l'Eglise, mais il critiquait le comportement opportuniste de certains pasteurs. Plein d'ardeur, il élaborait un plan en vue de cette rencontre. Irina le présenta au comité de la jeunesse, en expliquant qu'il s'agissait de ses propres idées. Personne ne devait apprendre qu'elles venaient de son père. Le comité les approuva tout de suite.

Il était évident que la milice aurait vent de cette rencontre et qu'elle prendrait des mesures.

Sokolov savait aussi que dans chaque comité il y avait un indicateur. Il pria expressément sa fille de bien surveiller ses amis.

Elle les invita tous séparément, et — entre quatre yeux — elle révéla à chacun d'eux un secret différent. Elle parla entre autres de la bibliothèque de l'Eglise.

La milice brûlait d'apprendre où les baptistes cachaient leurs livres. Jusqu'à présent tous les efforts avaient été vains. On avait vendu la maison où se trouvaient auparavant les livres, et on les avait déposés à un endroit plus sûr. Irina donna à l'un de ses amis l'adresse de cette maison. Le jour suivant, la milice arrivait avec un mandat de perquisition.

Le nouveau propriétaire, un ancien colonel de l'armée de l'air, fut très étonné en voyant les miliciens. Il était à peine installé et il recevait déjà une visite de ce genre.

Il lut le mandat que lui présenta le major de la milice et il éclata de rire. Il dut même s'asseoir, tellement il riait. Soudain, il se tut. Cela ne présageait rien de bon. Il se leva et se mit à injurier le major.

Celui-ci était dans une situation plutôt désagréable. Mais il ne pouvait pas se laisser insulter de cette façon. Il pria le colonel de le suivre au poste. Celui-ci refusa.

Quatre miliciens essayèrent de l'emmener de force. Mais le colonel se défendit, il réussit même à les désarmer. Ensuite, il bouscula le major dans sa voiture et ordonna au chauffeur de démarrer. Les miliciens, qui étaient tombés par terre, se relevèrent avec peine. Ils marchèrent l'un derrière l'autre vers la seconde voiture, et disparurent.

Le colonel se montrait très fier, racontait l'incident à ses voisins qui jugèrent sa réaction excellente. Il ne tolérait pas des «gens de cette sorte» dans sa cour!

Mais sa joie fut de courte durée. Une heure plus tard, la maison était cernée par la milice. Le colonel de la milice arriva en compagnie du procureur. Heureusement, le propriétaire connaissait ce dernier, et il l'accueillit assez poliment: «Ecoute, Ivan Ivanitch,» grommela-t-il, «est-ce que je suis un baptiste? Pourquoi cherches-tu des livres chrétiens dans ma maison?»

Le procureur lui tendit la main en expliquant: «C'est ta faute. Cette maison a bel et bien été vendue, mais tu n'as pas encore changé de domicile! Alors, nous avons pensé que les anciens propriétaires n'étaient pas encore partis. Rends aux miliciens leurs pistolets et suis-moi dans mon bureau.»

Le colonel se soumit, et s'assit dans la voiture officielle, en laissant échapper des soupirs.

Le pauvre homme fut condamné à deux semaines de prison. Il se démena, déposa un recours, mais sans succès. Il dut balayer les rues de Minsk parce qu'il n'avait pas reçu la milice de façon convenable!

Quelques semaines plus tard, Sokolov lui rendit visite pour clarifier la situation, et excuser sa fille. Le colonel fut très impressionné et il décida d'assister à un culte. Il voulait avoir une idée plus claire des baptistes. Par la suite, il se lia d'amitié avec Sokolov. De temps à autre, il disait d'un ton amusé à Irina que c'était elle qui l'avait envoyé en prison.

Irina lui faisait remarquer en souriant: «Arrêtez donc, Dimitri Illitch, je vous ai déjà demandé pardon si souvent, et vous ne pouvez pas oublier cette histoire!

— Entendu, grommelait le colonel, mais attention, quand mon fils reviendra de vacances, il te rendra la pareille!»

Irina avait donc réussi à démasquer un indicateur. Mais elle ne jugea pas opportun de l'exclure du comité de la jeunesse. Elle en parla à quelques amis. On chargea le mouchard de chercher un endroit pour la rencontre des jeunes. Il se mit au travail. En son absence, le comité décida d'un lieu de réunion.

On indiqua à tous les responsables un point de rencontre situé à environ quinze kilomètres de la clairière où se déroulerait la rencontre. Le dernier bout se ferait à pied.

L'indicateur était, lui aussi, responsable d'un groupe. Il informa les jeunes et leur donna rendez-vous. Il partit de bonne heure, mais il ne trouva pas son groupe. Le directeur du chœur avait averti secrètement les jeunes et les avait amenés au bon endroit.

Le mouchard pensa qu'il était en retard et que le groupe était parti sans l'attendre. Il prit l'autobus. Puis il dut encore marcher dix kilomètres. Il atteignit la clairière qu'il avait choisie, mais à sa grande surprise, il n'y avait personne. Il comprit ce qui se passait. Il prit peur et commença à avoir honte. Comme un enfant, il se jeta sur l'herbe et éclata en sanglots.

Quelques instants plus tard, il entendit des bruits. C'était la milice qui venait disperser le rassemblement et arrêter les responsables. Mais elle dut admettre qu'on s'était joué d'elle. De nouveau, le même indicateur l'avait mise sur une fausse piste.

Le major qui s'était fait injurier lors de la perquisition, se plaignit auprès de Loupa. Ensuite, il passa lui-même un savon à ce «drôle de type»: «Mais qu'est-ce que tu as pensé? Tu veux jouer avec nous au chat et à la souris? Tu

te moques de nous?» Sans même écouter les excuses de l'indicateur, il ordonna de l'emmener au poste.

Dans la forêt, on avait réparti deux cents soldats en petits groupes. Certains fumaient et discutaient. D'autres qui auraient dû être de congé, juraient à voix basse, et regardaient d'un œil mauvais le mouchard. Celui-ci savait très bien ce qui l'attendait: les miliciens le tortureraient pendant l'interrogatoire. Il décida alors de se suicider. Mais il ignorait que le major Loupa le ferait surveiller jour et nuit, sur la recommandation de son grand-père.

Irina s'était fait du souci, et elle avait mis le vieux monsieur au courant. Elle lui avait demandé de se renseigner, car elle désirait connaître les plans de la milice.

Le vieux Loupa s'était rendu sans tarder chez son petit-fils. Celui-ci l'avait reçu aimablement, comme d'habitude, mais il avait eu l'air crispé.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon cher, lui avait demandé le vieux Loupa. Tu as du travail? On dirait que tu prépares une espèce de bataille? Tu crois qu'une bande de voyous va bientôt cambrioler des magasins?

— Une bande? Ce sont vos baptistes! Ils organisent une nouvelle réunion dans la forêt. Alors, nous devons intervenir! Et moi qui voulais aller à la pêche avec ma femme! Mais non, tes baptistes ne nous laissent pas tranquilles.

— Mon petit-fils, il ne faut pas t'énerver. C'est peut-être une fausse alerte.

— Nous avons reçu des informations de source sûre. Bon, je dois m'en aller. Reste ici et console ma femme. Veux-tu?

— Mais prends garde que votre indicateur n'attende pas à sa vie s'il s'avérait que les baptistes vous mettent sur une fausse piste. A propos, vous serez combien?

Major Loupa avait regardé fixement son grand-père. «Tu ne me caches vraiment rien? On sera deux cents. Et si ce gars nous trompe, on l'étranglera!

— Ah, on va l'étrangler! Je peux m'imaginer qu'il se suicide, accablé de honte. Le major, surpris, avait dévisagé une nouvelle fois son grand-père avant de le quitter.

Dans la forêt, il comprit tout de suite que son grand-père avait raison, et il ordonna à son lieutenant de surveiller le jeune homme.

Les quatre enfants Sérov remontaient la rivière Ptitch dans une vedette. Ils voulaient rendre visite à leur grand-mère et lui apporter de la confiture, du

lard et du pain fait maison. La vieille femme était de santé fragile, et elle marchait avec peine. Mais elle avait encore toute sa tête. Les enfants se réjouissaient de la revoir. Elle leur raconterait des histoires du bon vieux temps, du grand-père qui avait servi dans la cavalerie pendant la guerre civile. La grand-mère parlait toujours d'une façon passionnante. Malgré son âge avancé, elle désirait garder son indépendance, et refusait d'aller vivre chez sa fille. Son mari était mort pendant la guerre civile. Tout ce qui lui rappelait son bien-aimé, la vieille le gardait comme un trésor.

A la fin de l'après-midi, les enfants se dirent qu'il était grand temps de rentrer à la maison. Ils avaient promis à leur mère de ne pas rester plus de deux heures. Et à présent, il y avait déjà quatre heures qu'ils étaient là. La grand-mère les accompagna jusqu'à la rivière. Les enfants montèrent sur leur vedette et firent des signes d'adieu à leur chère grand-mère.

Aliocha, l'aîné, mit le moteur en marche. Nina et Svetlana prirent un bain de soleil. Igor, le cadet, plongea la main dans l'eau, et les filles furent toutes mouillées.

Ils avaient fait quelques kilomètres quand soudain le moteur cala. Aliocha essaya de le remettre en marche, mais sans succès. Finalement, il se rendit compte que le réservoir était vide: «On n'a plus d'essence.

— Ça ne fait rien. Igor et toi, vous allez ramer tout simplement. Et nous, les filles, nous sommes vos passagères,» proposa Nina. Aliocha rit de bon cœur puis il se mit à ramer. Soudain, Igor s'écria: «Vous entendez? On chante.»

Svetlana lui jeta un regard méprisant: «Tu crois de nouveau à des fantômes!»

Igor répliqua: «Tu dis des bêtises. Vous n'entendez plus les chants?»

Aliocha écoute. Ensuite, il affirma: «Ce sont des croyants qui chantent. Irina a sûrement organisé une rencontre.

— Je n'aime pas ces gens. Ce sont des ignorants, dit Svetlana en faisant une grimace.

— Tu ne peux pas prétendre qu'Irina soit bête, intervint Aliocha. Elle a terminé sa thèse. Les chrétiens n'en peuvent rien si le gouvernement les empêche de faire des études. Tu n'es vraiment pas gentille avec ceux qui n'ont pas la même opinion que toi!

— Papa trouve qu'Irina a une trop grande influence sur toi...!» répliqua Svetlana, pimbèche. Nina lui coupa la parole: «Arrête! A quoi servent ces remarques? Aliocha, on s'arrête. J'aimerais voir ce que ces gens font dans la forêt. Tu as pris un appareil de photo?»

Aliocha fit oui de la tête et dirigea l'embarcation vers la rive. Svetlana se

montra d'abord mécontente, mais ensuite elle se révéla aussi curieuse que sa sœur.

Les enfants amarrèrent la vedette à un arbre, et avancèrent prudemment dans la forêt, de peur d'être aperçus. Finalement, ils découvrirent une clairière. Partout, il y avait des jeunes assis sur l'herbe.

Un jeune prédicateur prit la parole. Il aborda le thème de la puissance de Dieu qui se manifeste dans la création. Il s'exprimait simplement. Plus Svetlana l'écoutait, plus elle eut l'impression qu'on pouvait lui faire entièrement confiance. Après quelques instants, les enfants furent fascinés. «Si l'homme nie l'existence de Dieu,» affirmait le prédicateur, «il est incapable de se justifier. La création toute entière témoigne de la puissance de Dieu. Il a créé toutes choses pour l'homme. Et notre devoir consiste à prendre soin de ces merveilles.»

Les enfants étaient étonnés: le prédicateur connaissait bien son sujet, et il s'exprimait d'une manière convaincante. Il ne s'agissait vraiment pas d'un ignorant!

Il avait déjà parlé une demi-heure, mais les enfants ne s'ennuyaient pas.

Soudain, le jeune serviteur de Dieu s'adressa personnellement à ses auditeurs: «Si tu n'as pas encore engagé ta vie pour Jésus-Christ, tu peux le faire maintenant, en cet instant. Demande-lui pardon, et remets-lui ton cœur! Ceux qui désirent faire ce pas sont priés de s'avancer.»

Aliocha tourna la tête, et il crut rêver: Svetlana et Igor avaient répondu à l'appel. Ils marchaient main dans la main, et Nina les suivait. Aliocha savait ce que signifiait une telle décision. Son cœur se mit à battre très vite. Il hésita une fraction de seconde, puis il rejoignit les trois enfants.

Le prédicateur répéta son invitation. Une centaine de jeunes se réunirent autour de lui. Des discussions s'engagèrent avec les aides. Sacha s'occupa des Sérov. Ils les emmena à l'écart pour prier avec eux. Quand il apprit leur nom, il tressaillit. Irina lui avait parlé de cette famille. A son grand soulagement, elle se dirigeait vers eux. Elle embrassa ses cousins et leur demanda comment ils avaient trouvé la clairière. Aliocha lui raconta ce qui était arrivé, et il ajouta: «Nous sommes tellement contents de vous avoir rencontrés. Tant pis si Maman nous gronde!»

Irina reprit son air sérieux: «Je vais chercher de l'essence, car vous devez rentrer à la maison. Votre mère vous a accordé deux heures de libre, et il y a déjà cinq heures que vous êtes partis! Sacha, tu leur dis comment les jeunes chrétiens doivent se comporter.»

Irina disparut. Sacha leur expliqua les difficultés qu'ils pourraient rencontrer à l'école, à la maison. Les enfants l'écoutèrent avec attention.

Pour le moment, ils ne semblaient pas craindre les conséquences de leur décision. Sacha les encouragea à lire régulièrement la Bible. Svetlana demanda à Aliocha: «On la lira ensemble. D'accord? Si je n'ai pas tout compris, vous m'aidez, n'est-ce pas?» Aliocha fit oui de la tête. Chaque matin, il prendrait le temps d'étudier la Parole, mais pour Svetlana ce serait peut-être difficile, car elle avait de la peine à se réveiller.

Irina revenait déjà. Un jeune homme portant un bidon d'essence l'accompagnait. «Allez, en route les enfants. Vous rentrez à la maison!» dit-elle.

— Mais Irina, nous aimerions rester encore ici! supplia Nina. Elle n'avait pas envie de partir, car quelques jeunes s'étaient mis à jouer de différents instruments.

Irina refusa: «Aliocha, tu as seize ans, tu vois dans quelle situation nous nous trouvons! Si la milice intervient et vous découvre ici, elle va nous arrêter, moi et mes amis. Et en plus, votre mère vous attend!»

Aliocha se leva et dit aux autres de le suivre. Sacha et Irina les accompagnèrent et les aidèrent à démarrer. Ensuite, ils prirent congé et leur firent signe jusqu'à ce que la vedette disparaisse à l'horizon.

Irina était désespérée. Elle mesurait les conséquences que pouvaient entraîner la conversion de ces enfants. Quand le prédicateur lui demanda qui étaient ces enfants, elle lui répondit: «Mes cousins. Mais il vaut mieux pour toi que tu ne les connaisses pas. Nous devons prier pour eux.»

Qu'allait-il se passer? Est-ce que les enfants parleraient de cette rencontre? Si oui, ce serait terrible. Que fallait-il entreprendre?

Irina semblait perdue dans ses pensées, ce qui étonnait ses amis. Seuls Sacha et Wassily comprenaient pourquoi.

Madame Sérov attendait ses enfants avec impatience. Elle se faisait du souci. Enfin, ils arrivèrent. Ils étaient fatigués, mais très contents de leur journée. Ils eurent tous quelque chose à raconter, mais ils ne parlèrent pas tout de suite de la rencontre des jeunes.

A table, ils mangèrent avec bon appétit. «Vous savez, Papa a téléphoné. Il rentre dans quelques jours,» leur dit Madame Sérov. Aliocha devint pensif, puis il expliqua: «Tu sais, nous ne t'avons pas tout raconté!»

Les autres enfants se turent. La mère regarda son fils aîné, et prit peur, pressentant un malheur. Après quelques instants de silence, Aliocha reprit: «Nous n'avions plus d'essence, alors nous avons ramé jusqu'à la rive. Là, nous avons entendu des chants. Nous nous demandions ce qui se passait. Nous nous sommes enfoncés dans la forêt. Environ mille jeunes s'étaient

réunis dans une clairière. Un prédicateur prit la parole. Nous l'avons écouté avec grand intérêt, puis nous avons décidé de nous tourner vers Jésus-Christ. Je t'en prie, Maman, essaie de nous comprendre, et aide-nous à expliquer ce changement à Papa.»

La mère avait pâli. Désespérée, elle se taisait. Après un long moment, elle demanda : «Vous avez rencontré Irina là-bas ?

— Seulement à la fin. Mais elle n'y est pour rien,» s'empressa d'affirmer Nina. On prétendait souvent qu'Irina exerçait une mauvaise influence sur les enfants. Les petits Sérov s'efforçaient de minimiser le rôle de leur cousine bien-aimée.

— Bien, mes enfants. Finissez de manger. Moi, je vais dans ma chambre pour réfléchir à toutes ces questions. Pour l'instant, je n'arrive pas à me faire une idée claire de cette nouvelle situation, dit la mère.

Les enfants savaient qu'elle n'essayerait pas de les faire revenir sur leur décision.

Madame Sérov pensait que les enfants avaient agi dans un moment d'exaltation, mais que tout finirait par s'arranger. Quant à son mari, il serait furieux et prendrait certainement des mesures contre Irina.

Elle s'enferma dans le bureau de son mari, et réfléchit un long moment avant de téléphoner au KGB. Elle demanda Semionov, mais on lui répondit qu'il était à la maison. Elle composa son numéro privé. Semionov l'écouta avec attention, puis il lui répondit : «Merci. Ne vous faites pas de souci. Je parlerai moi-même avec votre mari. Et nous allons chasser ces baptistes!»

Ainsi la police secrète apprit où se déroulait la rencontre. Semionov avertit la milice et donna l'ordre de disperser les jeunes. Tout fut préparé.

Irina prévoyait une intervention de la milice. Après le départ de ses cousins, elle partit en moto. Elle voulait rejoindre son père qui passait quelques jours de vacances non loin de là. Sokolov avait pêché à la ligne et attrapé un grand nombre de poissons. Il préparait une soupe au poisson lorsqu'Irina arriva. Elle était pâle, l'air hagard. Sokolov pensa tout de suite que quelque chose avait mal marché.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il anxieux. Sa fille lui raconta tout. Il fut désespéré et secoua la tête. Aujourd'hui, la milice ne viendra pas, expliqua-t-il. Il fait nuit et ils n'essayeront pas de vous disperser avant demain matin. Est-ce que ce n'est pas terrible ? Elle d'abord, puis toi et à présent les enfants de mon cousin qui deviennent chrétiens. Sérov ne pourra pas le supporter. Il se vengera. Sokolov se tut, accablé.

— Papa, le temps presse. Que devons-nous entreprendre ? demanda Irina

avec impatience. Sokolov fronça les sourcils et dit: «Dans la Bible, il est question d'anges qui se réjouissent en voyant un pêcheur se tourner vers Jésus, n'est-ce pas? Les anges se réjouissent, mais toi et moi, nous sommes tristes, et nous ne savons pas comment sortir de cette impasse...»

Irina lui coupa la parole: «Ce n'est pas vrai, Papa, je suis très heureuse, mais nous devons trouver une solution. Ce serait dommage de terminer plus tôt cette rencontre. Mes amis prient en ce moment pour nous.

— Tu leur as dit que tu venais ici? s'écria Sokolov effrayé.

— Mais non. Je leur ai seulement expliqué que j'allais demander conseil à une personne de confiance. Tu sais, ils ne me posent jamais de questions si ce n'est pas nécessaire.»

Sokolov se ressaisit et dit: «Prends un peu de soupe pendant que j'étudie la carte de cette région.» Affamée, Irina engloutit son repas. Son père disparut dans la petite cabane recouverte de foin qu'il avait construite lui-même.

Il revint un peu plus tard, le visage rayonnant. Il demanda à sa fille: «Et si vous changiez d'endroit? Qu'en penses-tu?»

— Est-ce faisable?

— Tout à fait. Ce soir, vous formerez des groupes de deux à trois personnes, et vous irez là où la milice vous a cherché la première fois. Tu comprends? Vous devez retrouver l'endroit que votre indicateur avait choisi. Personne ne s'étonnera de rencontrer des «promeneurs». Le week-end, c'est normal. Pendant la guerre, les partisans se sont cachés dans la forêt et ça marchait très bien. Alors, ne te fais plus de souci.

— Mais, c'est à cinquante kilomètres! s'écria Irina.

— Tu as raison, lui répondit son père, mais la nuit est longue. Vous retournez en ville. Là, vous prenez le bus. Il y en a jusqu'à minuit. Ensuite, vous marchez. En tout, vous devez peut-être faire vingt kilomètres à pied. Ou vous changez l'endroit ou vous mettez fin à la rencontre. Je ne vois pas d'autre solution. Demain matin, la milice sera là! Sokolov n'avait pas d'autre conseil à donner à sa fille. Elle l'embrassa.

— Je reste encore un jour ici pour observer ce qui se passe, ajouta Sokolov.»

Irina partit. Elle expliqua ce plan aux prédicateurs et à ses amis. Ils furent tous d'accord. On informa les jeunes et ensuite il y eut un moment de prière. On se sépara pour former des petits groupes. Irina emmena Wassily sur sa moto. Ils avaient encore quelques questions à régler. Beaucoup de jeunes étaient venus en vélo, et ils emmenèrent leurs camarades sur le porte-bagages.

Le lendemain, la milice ne trouva rien, malgré tous ses efforts. Major Loupa demanda ironiquement à son supérieur: «Qui sera arrêté cette fois-ci?» Mais il ne reçut pas de réponse. L'herbe avait été piétinée. Les jeunes s'étaient bel et bien réunis à cet endroit. Ils étaient rentrés à la maison ou bien ils avaient changé d'endroit. Le colonel ordonna à ses miliciens de retourner en ville. A l'aide d'un hélicoptère, on apprit où se trouvaient les jeunes. Quand la milice arriva, la réunion se terminait. Les soldats ne songèrent pas à respecter la loi. Ils avaient pris ces jeunes en haine et ils n'hésitèrent pas à les rouer de coups. Deux garçons durent même être transportés à l'hôpital.

Bien des jeunes restèrent quinze jours en prison. Mais la milice ne réussit pas à identifier les prédicateurs.

14. Une attaque par surprise

Pendant tout l'après-midi, le ciel était couvert; de temps à autre, il y avait des averses. Le soir, un vent du nord souffla très fort.

Une jeune fille se promenait dans un jardin public, perdue dans ses pensées. Elle était habillée légèrement, mais ne semblait pas souffrir du froid.

A plusieurs reprises, elle se heurta à des passants. Des problèmes devaient l'absorber. Elle avait l'air triste et préoccupée.

Finalement, elle se rendit compte qu'on la regardait avec curiosité. Elle s'assit sur un banc; elle sentit alors le froid. Elle regarda sa montre: il était déjà six heures. Elle s'était donc promenée quatre heures. Comme elle avait faim, elle décida d'aller manger. Dans une rue, tout près du jardin, elle aperçut un petit restaurant: «Aux Lilas». Elle entra et choisit une place près de la fenêtre. Elle commanda le plat du jour. La serveuse la dévisagea de haut en bas avant de lui demander: «Vous ne gelez pas dans votre petite robe?» La jeune fille se contenta de hausser les épaules.

Elle mangea très vite, déposa l'argent sur la table et se leva.

— Attendez, camarade, lui cria la serveuse. Vous n'avez pas payé! La jeune fille montra l'argent et sortit sans rien dire.

Il faisait nuit. La rue était avant tout éclairée par les vitrines du grand magasin «Universel»: le jour de l'inauguration, le premier-secrétaire du PC

de la République avait parlé «d'une grande acquisition et d'un cadeau offert par le parti aux habitants de cette ville!»

«Un beau cadeau!» murmura la jeune fille en empruntant la rue Lomonosov. Soudain, elle eut le sentiment d'un danger imminent. Elle se mit à courir et se précipita dans un immeuble. Elle entendit des roues crisser, des vitres se briser et des gens crier. Elle se retourna. Le conducteur ensanglanté était coincé. Son passager devait lui aussi être blessé, car il hurlait.

La jeune fille essaya de tirer le conducteur hors de la voiture, mais sans succès. L'homme saignait toujours, son bras droit ayant été arraché. Des curieux s'étaient approchés, mais ils ne songeaient pas à aider les blessés. La jeune fille leur cria: «Mais faites donc quelque chose, ne restez pas comme ça. Donnez-moi un coup de main.»

Deux hommes et une femme tentèrent de dégager le passager qui ne donnait plus signe de vie. Leurs efforts furent vains.

— Où sont donc la police et l'ambulance? demanda la jeune fille. Elle frissonna à l'idée qu'elle aurait pu mourir si elle n'avait pas réagi aussi vite.

Une voix la sortit de ses pensées: «Montez donc et vous pourrez vous laver.» C'était une femme de ménage qui nettoyait des bureaux. La jeune fille la suivit dans «le service des bâtiments de la république». Un médecin et des infirmiers s'occupaient à présent des blessés. La femme raconta: «Je regardais par la fenêtre, et je vous ai vu courir. Je pensais que vous étiez Sima, ma petite-fille. J'ai ouvert la porte d'entrée et puis j'ai recommencé à nettoyer les fenêtres. Soudain, une voiture arriva à toute vitesse. Un homme tendit sa main dans votre direction. Vous étiez tout près de l'entrée et j'ai remarqué alors que vous n'étiez pas ma petite-fille. Vous savez, je crois qu'ils voulaient vous écraser.»

La jeune fille sourit: «Mais pourquoi me tueraient-ils...?» Dans la rue, quelqu'un cria: «Irina Sokolov, présentez-vous tout de suite!» La jeune fille tressaillit. Un milicien se tourna vers la foule: «Il doit y avoir ici une certaine Irina Sokolov. Présentez-vous!»

Les gens se regardaient très étonnés.

Irina saisit les mains de la vieille femme, la suppliant: «Grand-mère, je suis chrétienne, je prierai pour vous, mais aidez-moi! Laissez-moi sortir par une autre porte. Ils ne doivent pas me trouver!»

La femme conduisit Irina vers une autre sortie. Elle l'embrassa en murmurant: «Dépêche-toi, mon enfant, mais sois prudente. Derrière la maison commence l'Avenue Gogol. Mais tu devrais tout de suite prendre la petite rue Sverdlov. Elle est mal éclairée. Personne ne remarquera ta robe

tachée. Tiens, voilà la clé de la porte du jardin. Tu n'as qu'à la jeter par-dessus la barrière. Ma petite-fille la trouvera. Tu sais, mon mari était pope. Il est mort en prison!» Irina la serra dans ses bras avant de disparaître dans l'obscurité.

Entre temps, des badauds expliquèrent à la milice que la personne recherchée avait suivi la femme de ménage. Deux soldats pénétrèrent dans l'immeuble. La vieille femme s'entretenait justement avec sa petite-fille qui était arrivée en retard.

— On vous a vu entrer avec une jeune fille! hurla l'un des deux hommes. Où est-elle?

La femme de ménage le regarda d'un air ahuri avant de répliquer: «Mais, elle est devant vous, Monsieur! C'est ma petite-fille, mon soleil! Elle est étudiante en médecine.»

L'autre soldat se tourna vers la jeune fille: «Qu'est-ce que vous faites ici?

— Oh, j'aide ma grand-mère. Aujourd'hui, je suis venue un peu plus tard, parce que nous avons un cours au Komsomol. Je suis arrivée quand cet accident s'est produit. J'ai voulu aider...» dit-elle. Il y avait des tâches de sang sur ses vêtements.

Le soldat compara la jeune fille avec une photo, puis il partit, suivi de son camarade.

Les curieux se dispersèrent. On transporta les blessés à l'hôpital. Ils n'avaient pas encore repris connaissance. On enleva la voiture, et la rue retrouva son calme. Mais le trou dans la façade ne fut pas réparé. Chaque fois que la femme de ménage passait à cet endroit, elle se signait et murmurait: «Dieu soit loué, elle vit encore!»

Irina ne revit jamais la vieille femme. Le journal ne consacra que trois lignes à «un accident qui s'est produit dans la rue Lomonosov. Le conducteur et son passager ont succombé à leurs blessures.»

Irina réussit à rentrer incognito à la maison. Et pourtant, la milice la cherchait dans toute la ville. Irina ne comprenait pas pourquoi on la poursuivait justement ce jour-là. Dans deux jours, elle partirait pour Moscou. Ses amis et elle avaient enfin obtenu l'autorisation de rencontrer des délégués du gouvernement et de discuter avec eux des problèmes de l'Eglise.

Quelques semaines plus tôt, Irina était parvenue à convaincre un vieux prédicateur de Sibérie. Il allait, lui aussi, participer au «dialogue». Irina l'avait attendu toute la journée, mais il n'était pas venu. Elle lui avait donné rendez-vous en ville. C'était plus facile. Son père et elle vivaient dans un

faubourg; il y avait bien un tram, mais en dehors des heures de pointe, il ne circulait que toutes les trois heures.

Irina se faisait du souci. Riabouchine avait plus de quatre-vingts ans et ces derniers temps, il ne se sentait pas bien, se plaignant de douleurs dans la région du cœur. Pourrait-il supporter un si long voyage? Irina regrettait de l'avoir impliqué dans toute cette affaire.

Elle ouvrit tout doucement la porte d'entrée pour ne pas éveiller l'attention de son père qui travaillait dans le bureau. Elle se déshabilla et prit un bain.

Quand il entendit l'eau couler, son père lui cria: «Irina, j'ai un télégramme pour toi.» Irina ferma le robinet avant de demander: «C'est de qui?»

— De Riabouchine. Il s'arrête en route et arrivera demain en avion.

— Merci Papa,» dit Irina. Puis elle éclata en sanglots. Son père l'entendit pleurer: «Qu'est-ce que tu as, mon enfant?»

— Je te raconterai tout après.»

Elle resta encore un bon moment dans la baignoire. Elle s'était fait trop de souci et à présent, elle avait de la peine à contrôler ses nerfs.

Malgré tout, elle se calma peu à peu. Elle pria, remerciant Dieu de l'avoir sauvegardée. Elle lui remit Riabouchine et toutes les personnes qu'elle avait rencontrées ce jour-là. Elle pria aussi pour les blessés et leurs familles, pour la femme de ménage et sa petite-fille, pour les miliciens.

Ensuite, elle revit son retour: elle avait couru, car elle ne voulait pas s'attarder dans l'Avenue Gogol. Puis elle s'était faufilée dans la rue Sverdlov, qui était très étroite et mal éclairée. Elle ne savait pas quelle direction prendre. Comment pourrait-elle sortir de la ville sans éveiller l'attention?

Fatalement, elle allait rencontrer des gens. A cause des tâches de sang sur sa robe, on avertirait la milice.

Elle se cacha derrière un petit stand. Soudain, elle aperçut une cabine téléphonique. Elle s'y précipita, composa le numéro de son collègue Boiko. Il était ingénieur et depuis des années, il faisait partie du «comité pour les droits de l'homme». Irina savait qu'il avait hérité de la voiture de son père.

— Micha, murmura-t-elle, c'est Irina. Je suis dans la rue Sverdlov et j'ai besoin de ton aide!

— Ouf, Irina! répondit Boiko. Je t'ai cherchée toute la journée. Ecoute, je te rejoins au stand, cache-toi quelque part. Tu verras, le veilleur de nuit arrive à dix heures. Mais n'aie pas peur, c'est mon grand-père. Je vais t'expliquer tout ça plus tard. Salut! Boiko raccrocha.

Quelques instants plus tard, Irina entendit des pas. Elle se glissa dans la maisonnette du veilleur. Elle resta assise par terre sans bouger. Elle saisit ce brin de conversation: «Je ne comprends pas. On devrait l'arrêter ici, dans cette rue. C'est vraiment idiot. Si elle a commis un délit, on peut aller chez elle. Tu y vois clair, toi?

— Non, répondit une autre voix, que veux-tu, c'est le colonel qui en a donné l'ordre...» Les deux hommes s'éloignèrent.

Après un certain temps, Irina entendit le bruit d'une voiture. C'était Micha. Irina se précipita à l'arrière.

Micha lui raconta ce qu'il avait appris d'une «source sûre», c'est-à-dire d'un ami qu'il ne voulait pas nommer. Les autorités de la ville avaient décidé d'empêcher à tout prix le dialogue de Moscou. Elles craignaient que les jeunes chrétiens ne parlent des irrégularités commises envers eux. L'ami de Micha travaillait dans le service idéologie du PC. Il avait entendu qu'on essaierait de tuer Irina ou de l'arrêter, et il avait tout de suite averti Micha. Celui-ci avait cherché Irina toute la journée.

Irina n'en revenait pas. Les responsables de la ville avaient dû perdre la tête. Jamais elle n'aurait osé critiquer les autorités locales. Chacun savait qu'une loi de 1929 permettait de légaliser les délits commis envers les chrétiens. Le Conseil des Eglises avait demandé expressément au gouvernement de modifier cette loi, et d'accorder aux croyants les mêmes droits qu'aux athées. Toutes les difficultés que rencontrait l'Eglise devaient être imputées aux dirigeants de Moscou.

Irina jouit de son bain et elle finit même par s'assoupir dans la baignoire. Son père attendait patiemment. Plein de mauvais pressentiments, il se faisait du souci.

A Perm, Riabouchine avait interrompu son voyage. C'est là qu'habitait sa sœur avec ses enfants. Riabouchine demanda à l'un de ses neveux qui était chauffeur de taxi de le conduire dans le quartier Symianski.

Pendant le trajet, il pensa à sa vie. De plus en plus, il parlait à haute voix ce qui pouvait être dangereux.

Dans sa jeunesse, il s'était battu pour la révolution. Le tribunal impérial l'avait déporté à plusieurs reprises. Il avait dû fêter la révolution d'octobre 1917 en Sibérie! Quand il fut rentré à Saint Petersburg, on le chargea de la mission de liquider «le rebut religieux». Ensuite, il retourna comme partisan en Sibérie.

Riabouchine avait toujours eu de la chance. Il s'était montré si soumis au

parti qu'il n'avait rencontré aucune difficulté pendant les purges des années 1937 à 1939.

En 1940, il écrivait à sa femme que son «activité» lui donnait beaucoup de joie. Il ne lui disait évidemment pas que sa tâche consistait à exterminer dix mille officiers polonais!

Il avait fait un rapport minutieux sur cette action secrète: «C'étaient tous des ennemis du socialisme, donc aussi mes ennemis. Un des officiers m'a supplié d'épargner son fils, mais je l'ai tué sous les yeux de sa mère. Si je l'avais laissé en vie, il se serait vengé.»

Riabouchine n'avait jamais de remords. Il avait l'habitude de dire: «Le travail, c'est le travail. Un cordonnier n'a pas honte si les gens sont contents de lui.»

Et puis, c'était un collègue très agréable. Il n'essayait pas d'obtenir des privilèges pour sa famille. Il faisait tout lui-même: il construisit une maison et fabriqua même des meubles.

Sa santé était robuste, il avait survécu à Staline et à Khrouchtchev. De temps à autre, il disait: «Qui sait, je deviendrai peut-être plus âgé que Brejnev!» Si un membre du gouvernement mourait ou était écarté du pouvoir, Riabouchine pleurait. Sa femme lui faisait alors des réprimandes.

Sa façon de voir les choses énervait bien des gens. Mais les camarades du PC se contentaient de sourire, car il était irremplaçable! Une personnalité importante le protégeait. Quand la deuxième guerre mondiale éclata, Riabouchine fut très étonné: «Ils ont perdu la tête, ces Allemands! S'ils ne respectent pas le traité de paix, on va bien les mâter.»

Il se porta volontaire et fut envoyé au front. Quand sa compagnie fut encerclée, il entra dans la clandestinité et devint partisan. Il se remit de toutes ses blessures.

A Gomel vivait Makarov, un invalide. Les Allemands lui demandèrent d'enseigner l'histoire. Makarov accepta. Riabouchine lui «rendit visite» avec deux autres partisans. Makarov fut condamné à mort et exécuté sous les yeux de sa femme. Micha, le fils de Makarov était âgé de trois ans. Il enfonça son canif dans la cuisse de Riabouchine en criant: «Cher Papa, ne meurs pas!»

Riabouchine fut si surpris qu'il laissa le petit Micha en vie. Celui-ci devint pasteur et exerça son ministère en Sibérie.

Après sa conversion, Riabouchine rencontra plusieurs fois le fils de sa victime. Ensemble ils évoquaient le passé et Riabouchine n'arrivait pas à retenir ses larmes. Micha avait donc toujours à le consoler. Ils priaient aussi ensemble.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Riabouchine avait été prisonnier à Auschwitz. Il était arrivé à la conclusion qu'un camp de concentration permettrait de lutter efficacement contre les ennemis du socialisme! Après la guerre, il avait travaillé pour le goulag et pendant quinze ans il avait occupé le poste de directeur d'un camp de travail.

Il avait fait la connaissance de nombreux chrétiens emprisonnés à cause de leur foi. Il se montrait bienveillant envers eux et personne ne pensait qu'il s'agissait d'un meurtrier sans scrupules. Il assistait même aux petits cultes organisés par les chrétiens. Les déportés n'avaient pas peur de lui et le nommaient «le bon maître». Serge Gratkov lui avait dit qu'il deviendrait un jour le disciple d'un autre «maître». Riabouchine s'était contenté de sourire. Il avait ensuite passé un savon à l'un des responsables l'accusant d'être trop compréhensif envers les «ennemis du peuple». Il n'hésitait pas à faire disparaître les détenus qu'il jugeait dangereux.

A présent, il se trouvait dans la voiture de son neveu et il repassait en mémoire tous ces «souvenirs». Il songeait aux nombreux crimes qu'il avait commis au nom du socialisme. Il soupirait. Il savait qu'il allait bientôt quitter ce monde et il voulait retourner à l'endroit où se trouvait autrefois «son» camp de concentration.

Un jour, il avait même fait venir des chars pour mettre fin à une mutinerie. Il avait écrit dans son journal: «Ce fut le plus beau jour de ma vie: mon fils eut des triplés, et les déportés se révoltèrent. Je devins furieux et j'appelai Béria qui me proposa d'utiliser des chars. La plupart des soldats venaient du Turkménistan ou du Kirghizistan. Et ils tirèrent. Les prisonniers firent signe de reddition, ce que les soldats ne comprirent pas. Quelques chrétiens s'agenouillèrent pour prier. Des chars les écrasèrent. Finalement, il ne resta que deux cents musulmans environ. Quand les soldats virent leurs coreligionnaires se jeter à terre pour prier, ils sautèrent des chars et rejoignirent les détenus. Et l'officier, se rendant compte de la nouvelle situation, se suicida. Je n'arrivai pas à l'en empêcher. Nous avons placé les musulmans dans différents camps ordonnant de les faire disparaître au plus vite.»

A la place du camp, il y avait à présent un champ de blé. Riabouchine marcha le long du champ, et revécut son affreux passé. Son neveu n'y comprenait rien et attendait gentiment dans la voiture.

Riabouchine s'assit sur un tronc d'arbre et sortit son bloc-notes: «Je suis ici pour la dernière fois. Mes jours sont comptés et je ne reverrai plus jamais l'endroit où se dressait «mon» camp.

«Je suis responsable de la mort de plusieurs milliers d'innocents, et je n'ai

pas même pu me rendre chez toutes les familles pour leur demander pardon. Nous croyions à une utopie et nous avons sacrifié des millions de vies. Qui se souviendra de toutes ces victimes?»

Riabouchine tressaillit. Il aperçut un jeune lièvre qui le regardait tout éfaré. Cette rencontre réjouit un instant le vieillard... mais celui-ci se souvint ensuite de tous ceux qui l'avaient ainsi regardé avant de mourir. Il soupira et ferma les yeux.

Que de souvenirs terrifiants! Soudain, il sentit de fortes douleurs dans la poitrine et à l'épaule. Il se leva et se dirigea très lentement vers la voiture de son neveu. Mais à mi-chemin, il s'arrêta et s'assit sur un petit monticule: «Si seulement tout cela ne pouvait être qu'un affreux cauchemar!» pensa-t-il. Il se remit à écrire: «Que faisons-nous chrétiens, pour que le passé ne se reproduise plus? Est-ce que nous prions pour la paix? Non! Au contraire. Nous soutenons des mouvements de libération et nous participons ainsi au massacre de millions d'individus. Sur toute la terre. Des bourreaux communistes tuent des milliers de chrétiens de différentes nationalités, et nous, nous les aidons!

«Pauvre Eglise. J'ai honte de toi comme j'ai honte de mon passé. J'ai peur pour toi, pour ton avenir! Tu n'es qu'une marionnette aux mains des marxistes. Ils abusent de toi, ici comme à l'étranger.

«Nous devons dénoncer l'injustice comme Jésus-Christ l'a fait. Mais où étais-tu lorsque je t'uais tant d'innocents? Pourquoi n'as-tu pas réagi, mon Eglise? Pourquoi condamnes-tu les citoyens soviétiques qui exigent la liberté d'opinion ou le droit d'adorer librement leur Dieu?

«Tu es devenue une esclave, mon Eglise. Combien j'ai honte de toi! Tu incites au meurtre, mais tu n'as aucune excuse. Les générations futures te prendront en horreur. Tu es souillée de sang, mais tu refuses toute purification. Si je n'étais pas persuadé de l'existence de Dieu, je te ferai brûler sur un bûcher.»

Riabouchine se leva. Il faisait déjà presque nuit. Soudain, il eut peur et relut ce qu'il avait écrit. Il ne put s'empêcher de pleurer. Si seulement il avait encore la possibilité de réorganiser sa vie autrement. «Oh, Seigneur, aie pitié de nous, pécheurs!» murmura-t-il.

Son neveu était sorti de sa voiture et se dirigeait vers lui. Riabouchine essuya ses larmes. Ensuite il se tourna vers le jeune homme: «Ecoute, je vais te raconter quelque chose et lorsque nous serons rentrés, tu écriras tout ce que je t'ai dit dans les moindres détails.»

Vers minuit, ils arrivèrent à la maison. Deux jours plus tard, le neveu de Riabouchine décida de sortir du PC.

De Moscou, Irina envoya une lettre à son père:

Bien cher Papa,

Je t'écris afin que tu ne te fasses plus de souci. Il y a donc trois jours que nous sommes ici. Nous avons été reçu par le comité central, et l'entretien a duré trois heures. Voici les points importants que nous avons soumis aux délégués du gouvernement:

1. Pourquoi les chrétiens ne sont-ils pas autorisés à propager leur foi en dehors des églises et des maisons de prière? La discussion sur ce sujet précis a pris une heure. Andropov nous a expliqué que l'Eglise n'avait pas le droit de s'occuper des besoins spirituels des citoyens. Le gouvernement entendait protéger les citoyens contre «l'opium du peuple» et c'est pourquoi les croyants devaient se contenter des quatre murs de leurs églises.

Sur ce Riabouchine a riposté: «Dis-moi, mon cher ami, comment est-ce possible? A l'époque, j'ai travaillé main dans la main avec des prêtres et des chrétiens. Nous voulions ensemble ériger le socialisme. Ils croyaient que la révolution était la volonté de Dieu. Sans les croyants, la révolution n'aurait pas triomphé. Les croyants se sont battus pour une société socialiste. Ils ne pensaient pas qu'on leur interdirait ensuite de parler ouvertement de Dieu. Ils envisageaient une forme de société où l'exploitation aurait disparu et où chacun pourrait témoigner librement de sa foi en Dieu.

«Lénine d'ailleurs l'avait promis. Crois-moi, les chrétiens n'auraient jamais soutenu les forces révolutionnaires s'ils avaient su ce qui les attendait. Alors, nous avons trompé les croyants, n'est-ce pas?»

Riabouchine avait dit «nous», car il se considérait comme l'un de ceux qui avaient persuadé les chrétiens à prendre parti pour la révolution. Tu sais, Papa, il a été vraiment formidable!

2. Simine énonça le second point: «La constitution autorise la propagande antireligieuse, mais les chrétiens n'ont pas le droit d'évangéliser. De plus, l'Etat lui-même organise des campagnes contre la religion, dans les lycées et les universités, par exemple. Chaque étudiant chrétien est obligé d'agir contre sa conscience et de nier l'existence de Dieu. Sinon, il n'obtient pas de diplôme. Où est donc la liberté d'opinion? Est-ce que nous faisons du tort au socialisme si nous confessons ouvertement notre foi? Moi-même, j'ai été expulsé de la faculté. A cause de mes convictions religieuses!»

Oustinov fit une grimace et dit: «Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous tenez tant à votre religion. Vous êtes dans le monde et pourtant pas du monde.

— Camarade Oustinov, expliquai-je, nous sommes croyants et nous aspirons à une coexistence pacifique avec l'Etat. Vous savez très bien que

l'Eglise ne cause aucun dommage à la société. L'enseignement du Christ comprend beaucoup de préceptes moraux pour notre vie au sein de la famille et de la société. Nous sommes appelés à nous mettre du côté de la justice et à faire le bien. Vous aussi, vous luttez contre l'alcoolisme, la drogue, le vol, les meurtres. Pourquoi alors, n'avons-nous pas le droit d'exister? Vous parlez toujours de certains ecclésiastiques qui ont soutenu des actions criminelles, mais vous savez pertinemment qu'ils ne suivaient pas les commandements du Christ...

— Nous travaillons très bien avec les ecclésiastiques qui sont reconnus officiellement, intervint Andropov. Ils agissent d'après les lois et sont même membres de différentes organisations internationales.»

Riabouchine riposta en souriant: «Mon cher ami, souviens-toi! Lorsque tu travaillais encore au comité central, tu m'as dit un jour: «Il faut utiliser les gens de l'Eglise pour améliorer nos relations avec l'Occident. Les orthodoxes et les baptistes devraient absolument faire partie du Conseil Oecuménique des Eglises pour y propager nos idées politiques.» A présent, tu es le chef du KGB et tu vois les bons services que nos représentants te rendent en étant membres du Conseil Oecuménique. Puisque tu te sers de l'Eglise, pour atteindre des objectifs politiques, tu pourrais au moins lui accorder les droits qui lui sont dûs. Pourquoi ne sommes-nous pas autorisés à publier des Bibles et des ouvrages religieux lorsque cela s'avère nécessaire? Pourquoi les étudiants chrétiens doivent-ils absolument passer un examen portant sur «l'athéisme scientifique»? Pourquoi n'avons-nous pas le droit de réagir aux diffamations contenues dans les journaux? Quels avantages tirez-vous de cet état de fait? Vous savez pertinemment que les chrétiens ont créé des imprimeries illégales et qu'ils font la contrebande de Bibles. Très rarement vous nous autorisez à imprimer des Bibles, à en importer. Mais cela ne suffit pas. Il y a des millions de chrétiens qui ne possèdent pas de Bible, mais qui sont submergés par la documentation athée. Alors, dis-moi, où se trouve donc la liberté de conscience?» Riabouchine se tut. Nous ne voulions pas qu'un conflit éclate.

Mikoïan se tourna vers moi: «Comment vont Bondarenko et Govoroune? Ils étaient ici en 1965. Si je me souviens bien, j'ai également reçu un certain Batourine.» Je savais que ce dernier se trouvait en prison et le dis à Mikoïan. Il secoua la tête sans rien dire. Tout au long de l'entretien, il n'était presque jamais intervenu. Il avait seulement posé quelques questions. Il avait l'air bien malade et je crois que c'est pour cette raison qu'il va se retirer de la scène politique. A mon avis, il n'est pas tombé en disgrâce.

Après ce long dialogue, nous comprîmes que le gouvernement ne

cesserait pas de considérer la religion comme une drogue. Mais personne ne put nous prouver que l'enseignement du Christ était nuisible à la société soviétique.

A la fin, Andropov nous demanda: «Est-ce que vous avez informé le Patriarche ou le Conseil National?

— Non, répondis-je, nous ne voulons pas qu'ils aient des difficultés à cause de nous. D'ailleurs, ils sont si obéissants... et j'ai bien l'impression qu'ils se trouvent dans une impasse.»

Andropov fronça les sourcils et ajouta: «Personne ne nous est soumis. Les gens dont vous parlez sont d'honnêtes citoyens qui ne veulent pas suivre l'exemple du Conseil des Eglises. A propos, est-ce que le Conseil est au courant de notre entretien?» Il ne cherchait pas à cacher sa curiosité.

— Non, répliquai-je. Ensuite, nous sommes partis. Demain, nous les rencontrons une nouvelle fois. Je ne sais pas ce qui nous attend. Quel dommage, cher Papa, que tu n'aies pas pu m'accompagner. Il faut que je te quitte à présent. Je t'écrirai demain soir.

Affectueusement,

Irina.

Riabouchine se trouvait dans sa chambre d'hôtel et écrivait. Wassily, qui partageait la même chambre, lisait le compte-rendu d'une interview donnée par le patriarche Nikodime à un journaliste étranger. «Ma parole, il ment sans arrêt. C'est incroyable!» s'écria-t-il à plusieurs reprises.

— Tais-toi un peu, tu m'empêches d'écrire, lui dit Riabouchine d'un ton agacé.

— Mais, lis donc cet article. La façon dont il parle de la liberté religieuse en URSS! Que de mensonges! Wassily mit le journal sous le nez de son ami, mais celui-ci l'écarta en disant: «A sa place, j'aurais fait la même chose. Que se passerait-il s'il disait la vérité? On arrangerait un accident comme pour Irina. Il ment parce qu'il est dans une impasse.

— Tu es vraiment un pauvre baptiste, répliqua Wassily. Ne sais-tu pas que le mensonge est un péché?

— Laisse-moi tranquille! riposta le vieillard. Nous sommes tous des héros aussi longtemps qu'on ne nous fait pas de difficultés. Mon cher ami, le vieux Schalaskov avait l'habitude de dire: «Celui qui porte un jugement trop critique sur un autre homme commet finalement les mêmes erreurs.» Essaie plutôt de les aider à ne plus mentir, à respecter la volonté du Seigneur.»

Wassily écrivit une lettre à Nikodime. Pendant ce temps, Riabouchine nota dans son journal les événements de la journée écoulée:

«J'ai toujours pensé qu'il serait impossible d'arriver à une coexistence pacifique entre l'Eglise et l'Etat soviétique. Mais les jeunes gens ne se laissent pas convaincre facilement. Aujourd'hui nous avons rencontré d'autres délégués du gouvernement. A part Morosov, je ne connaissais personne.

«Les représentants du comité central nous ont fait comprendre que nous ne pourrions jamais réaliser nos projets. A tout moment, ils nous citaient des exemples où l'Eglise avait soutenu le pouvoir et s'était ingérée dans les affaires de l'Etat.

«Nous avons essayé de leur expliquer que ce n'était pas là l'enseignement du Christ sur la relation de l'Eglise avec l'Etat: «Nous ne sommes pas ici pour nous venger, nous ne voulons même pas montrer qu'en URSS les droits de l'homme sont violés. Vous savez très bien, comme nous, que l'histoire de notre pays est marquée par des événements regrettables. Ils sont peut-être plus nombreux que les souvenirs réjouissants. Depuis la prise du pouvoir par les soviets, un million de chrétiens sont allés en prison ou dans des camps de concentration.

«Mais vous connaissez tout ça puisque vous avez vous-mêmes, sous Staline et Khrouchtchev, pris des mesures contre les chrétiens. Nous aimerions tirer un trait sur notre sombre passé... Nous souhaitons que les croyants russes aient le droit de s'intéresser à la théologie, d'imprimer autant de Bibles qu'ils le désirent, et de propager l'Evangile sans crainte d'être arrêtés. Nos prêtres et nos pasteurs ont honte de leurs Eglises lorsqu'ils sont à l'étranger. Le KGB ne devrait plus les obliger à mentir. Donnez-nous la possibilité de nous défendre dans la presse officielle ou tout au moins dans la nôtre. Légalisez donc la société d'édition appartenant au Conseil des Eglises. Facilitez la réconciliation entre le Conseil des Eglises et le Conseil National afin qu'ils puissent servir Dieu ensemble. Vous ne faites qu'envenimer la querelle entre les deux groupes. Par tous les moyens, vous essayez de dissoudre les communautés illégales et de contrôler complètement les Eglises orthodoxes et baptistes reconnues officiellement.»

«Seule Irina Sokolov pouvait tenir de tels propos. Cette jeune fille me fait pitié. J'ai vraiment peur pour elle. Ses idées ne sont pas réalisables. Je vais faire tout mon possible pour la protéger.»

Riabouchine eut un malaise. Il déposa son stylo et écarta son cahier. Des douleurs dans la région du cœur l'empêchaient de respirer normalement. Il se leva avec peine et se dirigea vers son lit en vacillant.

Wassily sursauta: «Qu'est-ce qu'il y a? Tu te sens mal?» Riabouchine, très pâle, n'arrivait pas à parler. D'un signe de tête, il montra la table où se trouvait un petit flacon.

Wassily donna le médicament au vieillard. Celui-ci le prit puis il s'étendit sur son lit. Après quelques minutes, il murmura:

«Prends mon cahier, s'il te plaît, et écris ce que je vais te dicter. Je crois que c'est bientôt la fin. Pourquoi n'écris-tu pas?» demanda-t-il étonné quand il remarqua que Wassily le regardait la bouche grande ouverte.

— Tu ne vas pourtant pas mourir, dit le jeune prêtre, les larmes aux yeux.

Riabouchine le fixa droit dans les yeux. «Ecris,» ordonna-t-il, «nous n'avons plus beaucoup de temps. Je dicte: Les autorités ecclésiastiques traversent une crise profonde. Karev a dit très justement que nous avons pieds et poings liés au système communiste. Et le «dialogue» ne parviendra pas à nous libérer de cet esclavage. Notre gouvernement sait parfaitement que si nous pouvions parler librement du Christ, 60% de la population se joindrait à nous. Nous ne souhaitons pas instaurer un système capitaliste. Malgré tout, les communistes voient en nous de puissants rivaux. Ils n'admettront jamais l'idée d'une coexistence pacifique entre l'Eglise et l'Etat. Depuis toujours, ils ont lutté par tous les moyens contre l'Eglise et ils l'ont utilisée à des fins politiques. J'ai peur pour toi, mon Eglise bien-aimée. Mes meilleurs vœux t'accompagnent. Nous nous reverrons dans notre demeure céleste.»

La voix de Riabouchine était très faible. Après ces derniers mots, il ferma les yeux et s'endormit.

Il ne se réveilla plus.

Wassily appela Irina et les autres collaborateurs pour leur annoncer le décès de Riabouchine. Tous se hâtèrent de le rejoindre à l'hôtel. Irina veilla longtemps le mort et pleura en silence. Klim et Polévoï n'arrivaient pas à en détacher leurs regards. Ils pleuraient un homme auquel ils tenaient plus qu'à un maître.

Il y avait aussi Valentin Réline, Krebs et Sudakovitch. Très tristes, ils étaient assis sur le lit de Wassily et réfléchissaient aux mesures à prendre.

Wassily déposa le cahier de Riabouchine dans le tiroir de la table de nuit. Il y découvrit un petit papier plié en quatre: «En cas de décès, veuillez envoyer un télégramme à mon fils, et appeler le numéro suivant...» Il s'agissait de Riabouchine, colonel de l'armée de l'air.

Wassily sortit de la chambre et composa le numéro indiqué. Une voix de

femme retentit à l'autre bout: «Nina Riabouchine.» Wassily lui expliqua ce qui était arrivé.

— Grand-père est mort, répéta Nina Riabouchine. Père et moi venons tout de suite.

Un peu plus tard, la panique régnait à l'hôtel. Les employés couraient ça et là. Quand le colonel arriva, il ne prit pas garde à l'agitation du lieu. Il se dirigea vers la réception et demanda d'une voix brusque: «Où est-il?»

Deux femmes le suivaient. L'une, déjà âgée, devait être sa femme; la plus jeune lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Le colonel entra dans la chambre et s'agenouilla devant la dépouille de son père. Il saisit la main du mort et l'embrassa.

— Pardonne-moi, Père, dit-il doucement, j'ai toujours cru que ton ministère n'était qu'une idée saugrenue servant au socialisme.

Wassily et Irina qui s'étaient retirés au fond de la pièce observaient toute la scène.

Le colonel se releva. Il s'approcha de la table de nuit et ouvrit le tiroir. D'un geste très rapide, il saisit le cahier et les autres documents et les mit dans une serviette. Il la tendit à un officier qui venait d'entrer. Il devait s'agir de son fils, car la ressemblance était évidente.

— Disparais! lui ordonna le colonel, laconique. Le jeune homme s'en alla.

— Pourquoi l'ambulance n'est-elle pas encore là? demanda d'un ton fâché le colonel à une employée.

— Nous avons téléphoné il y a une heure. Mais elle n'est toujours pas arrivée. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Le colonel murmura quelque chose d'incompréhensible. Sa fille regardait le mort et ouvrait de grands yeux étonnés. Des larmes coulaient sur ses joues. «Ça doit être son premier grand chagrin. Elle tenait certainement beaucoup à son grand-père,» pensa Irina. Elle s'approcha d'elle: «Est-ce que je peux vous donner mon adresse? Votre grand-père était l'un de mes meilleurs amis. J'aimerais bien rester en contact avec vous.»

Finalement le médecin arriva. Le colonel lui reprocha son retard. Ce dernier n'eut pas le temps de se justifier, car des agents du KGB se précipitèrent dans la pièce dans le but de faire une perquisition.

Le colonel les observa d'un air moqueur. Après la perquisition, l'un des fonctionnaires montra sa carte de légitimation: «Je vous prie de passer à mon bureau demain matin à dix heures.» Très détendu, le colonel acquiesça d'un mouvement de la tête. Les agents du KGB disparurent aussi vite qu'ils étaient entrés.

Le colonel envoya alors un sourire complice à Irina et cligna des yeux. «Vous n'avez rien vu et vous ne savez rien. On est bien d'accord?» demanda-t-il aux chrétiens.

Tous acquiescèrent de la tête. L'employée de l'hôtel n'y comprenait pas grand-chose. Elle finit par sortir.

Riabouchine fut enseveli en Sibérie selon son dernier souhait. Irina et ses amis ne purent assister à son enterrement, car ils furent arrêtés le jour après sa mort. On leur fit passer un interrogatoire de deux heures, puis on les emmena à la prison de Léfortovo.

Nous avons rendu compte de tous les entretiens de ces chrétiens avec le comité central, et avons parlé longuement du journal de Riabouchine. Nous prions le lecteur de bien vouloir nous en excuser.

Tous les participants du «dialogue» ont pris des notes qu'ils publieront dès qu'ils n'auront plus de risques à courir et qu'ils en verront l'utilité pour les chrétiens d'URSS.

Notre mission consiste à informer le lecteur occidental et russe, à lui montrer les destins et les espoirs de milliers de croyants qui luttent pour la liberté de l'Évangile au prix même de leur vie.

En Russie, on ignore souvent quelle fonction exerce le frère, la sœur ou la mère. Les activités de l'Église du Christ doivent se déployer dans le plus strict secret afin de ne pas être découvertes par le KGB.

Les notes relatives au «dialogue» se trouvent à l'Ouest. Il serait tout à fait erroné de les chercher chez leurs auteurs ou chez l'éditeur de ce livre.

15. La fin justifie les moyens

Irina et ses amis s'étaient demandés à plusieurs reprises en quoi consistait l'activité de Sérov. Ils n'arrivaient pas à le découvrir. Même ses proches n'en savaient pas grand-chose. Sérov voyageait beaucoup; il se rendait même souvent à l'étranger. On supposait que le KGB l'avait chargé d'une mission relative à la question religieuse. Mais personne ne parvenait à en donner des preuves.

Sérov aimait son métier et il se montrait très consciencieux. C'était le sens

de sa vie, mais comme il devait constamment garder le secret, il était isolé des autres hommes.

Les jeunes chrétiens retrouvèrent par hasard la trace de Sérov.

Piotre, un jeune prédicateur, obtint l'autorisation d'aller rejoindre sa famille à l'Ouest. Il suivit les cours d'une école biblique.

Un jour, pendant son stage à Graz, il essaya d'acheter le journal russe *Isvestia*. Il voulait lire une interview de Zhidkov, le chef de l'Eglise baptiste officielle. Zhidkov avait vanté la liberté religieuse en URSS et Piotre brûlait de connaître le contenu de l'article.

A sa grande déception, le numéro de l'*Isvestia* était déjà vendu. Piotre se dirigea alors vers l'arrêt du tram. Soudain, son attention fut attirée par un homme en soutane qui lisait précisément le journal.

Piotre observa l'ecclésiastique avec des sentiments mitigés. D'un côté, il n'avait pas envie de rencontrer un prêtre d'URSS, car il savait que le KGB exigeait toujours un compte-rendu exact des voyages faits à l'étranger. D'un autre côté, il tenait absolument à lire l'interview. Le prêtre avait l'air d'un arabe; il devait s'agir d'un géorgien ou d'un arménien. Piotre décida de le suivre. Soudain, l'étranger se tourna vers lui.

— Excusez-moi, je ne connais pas cette ville. Pourriez-vous me dire où l'on peut manger à des prix abordables? Il parlait russe couramment, avec un léger accent.

Piotre réprima un sourire.

— Vous me mettez dans l'embarras, répondit-il. Avez-vous des prix variables en URSS? Et pourquoi me parlez-vous en russe?

— Je ne viens pas de Russie, mais d'Egypte, répliqua le prêtre en souriant. Et chez nous, les prix sont variables. Je vous ai entendu demander l'*Isvestia*.

Piotre lui posa encore d'autres questions, ce qui finit par l'irriter. Mais lorsqu'il remarqua combien Piotre désirait lire le journal, il rit: «Non, je ne suis vraiment pas d'URSS, mais je sais le russe et j'essaie de lire des journaux russes le plus souvent possible pour ne pas perdre mes connaissances.»

Cela convainquit Piotre qui invita l'étranger à déjeuner. Comme il n'avait pas beaucoup d'argent, il fut décidé qu'ils se montreraient modestes.

Le prêtre accepta l'invitation et dix minutes plus tard, ils étaient assis confortablement et discutaient à voix basse.

Piotre ouvrit sa serviette. Il lui restait encore un exemplaire de son livre qui venait de paraître à l'Ouest. Il l'offrit à Abdulla. Celui-ci se mit aussitôt à le parcourir.

Piotre, quant à lui, se pencha sur l'Isvestia. Finalement, Abdulla dit: «Moi aussi, j'ai étudié à la faculté de théologie de Leningrad.»

Piotre dressa l'oreille. La soupe s'était refroidie. Le garçon voulait servir le plat principal. Les deux hommes se dépêchèrent d'en manger.

— Presque tous les théologiens de l'Ouest qui étudient en URSS sont interrogés par la police secrète.

— Et vous? demanda Piotre en passant.

— Moi aussi, répondit Abdulla en riant, et d'autant plus lorsqu'ils ont appris que j'entretenais des relations avec le monastère Sainte-Catherine. Ils s'intéressaient aux fameux manuscrits.

— Voilà qui est intéressant, pensa Piotre.

— Est-ce que l'archevêque Nikodime a fait pression sur vous?

Abdulla ne répondit pas tout de suite. Il appela le garçon et commanda une bouteille de cognac, ce qui rendit Piotre nerveux, car il n'avait pas assez d'argent pour payer ce cognac.

Abdulla avait encore le sourire: «Ce Nikodime, quel pauvre homme! Tous les prêtres russes dépendent plus ou moins du KGB!»

Le garçon apporta le cognac. Abdulla se versa un petit verre.

— Où avez-vous appris à boire? lui demanda Piotre.

Abdulla fit une grimace: «Mais, tous les prêtres russes boivent! C'est même un ordre. La mauvaise vie des membres du clergé éloigne la population de l'Eglise.»

Piotre, attristé, regarda son compagnon.

— A Leningrad, je me suis lié d'amitié avec le professeur Sérov, continua Abdulla. Il s'intéressait aux vieux manuscrits. Mais je ne pouvais pas l'aider. Mon frère, qui est moine au monastère Sainte-Catherine sur la presqu'île du Sinäi, fut à même de lui donner des informations précieuses.

Abdulla remplit de nouveau son verre, mais Piotre le lui enleva.

— Avant de boire, Abdulla, parlez-moi encore de Sérov. Et donnez-moi le nom de votre hôtel afin que je puisse vous y raccompagner. Sinon, je serais bien désemparé avec un homme soûl!

Abdulla éclata de rire et expliqua à Piotre qu'une bouteille de cognac ne suffisait pas à l'enivrer. Malgré tout, il obéit.

Il raconta toutes ses rencontres avec Sérov et les conséquences qu'elles entraînaient.

Abdulla était issu d'une famille non-chrétienne. Son frère et lui assistèrent une fois à un culte copte. Ensuite, une jeune fille les emmena à une réunion de jeunes. Un prêtre leur parla de la généalogie de Jésus-Christ en se basant sur des sources historiques.

Les deux jeunes gens furent saisis. Ils participèrent régulièrement aux rencontres de jeunes, et ne tardèrent pas à se faire baptiser. Le frère d'Abdulla renonça à son métier d'ingénieur pour devenir moine. Abdulla décida d'étudier l'histoire ancienne. Il suivit des cours à la faculté de théologie de Leningrad.

On ne tarda pas à remarquer son mode de vie très simple: il n'avait pas d'amis, il ne fumait pas, il n'allait pas dans les cafés, il ne dansait jamais. De plus, il consacrait tous ses loisirs à la prière et à la lecture de la Bible.

Un jour, Abdulla fut convoqué chez le doyen. Celui-ci lui présenta un homme de belle allure, et les quitta. Le nouvel interlocuteur d'Abdulla se montra très poli et très ouvert. Il lui posa des questions sur sa famille et lui expliqua qu'il s'intéressait vivement à l'histoire ancienne. Abdulla se sentit flatté. Il pouvait mener des discussions très intéressantes avec cet homme, et il décida de le rencontrer fréquemment. Ce nouvel ami s'appelait Sérov.

Sérov n'était pas importun. Souvent il emmena Abdulla en Crimée, en Ukraine. Bref, il prit une place importante dans la vie d'Abdulla qui lui confiait tout et s'adressait à lui quand il avait besoin d'aide.

Quelques années plus tard, Abdulla rentra en Egypte. Il prépara une thèse de doctorat et il dut se rendre à Rome pour travailler à la bibliothèque vaticane.

C'était en plein été et il faisait très chaud. Abdulla se dirigeait vers Saint-Pierre lorsque quelqu'un l'interpella. Il se retourna et aperçut avec surprise Sérov. Les deux amis décidèrent d'aller manger ensemble le soir même.

A cette époque, Abdulla avait des soucis d'argent. L'une de ses sœurs était atteinte de leucémie, et le traitement coûtait très cher. Toute la famille l'aimait profondément. Personne ne supportait l'idée de la voir mourir prochainement. On décida de la mettre dans une clinique en Californie. Les sommes qu'il fallait déboursier étaient astronomiques.

Abdulla parla de ses difficultés à son «cher ami» Sérov: la famille avait des dettes: 10,000 dollars environ. Abdulla songeait à renoncer à son projet de thèse pour chercher du travail.

Sérov parut scandalisé. «Mais Abdulla, tu ne dois pas dire une chose pareille! Il te faut continuer, tu es un scientifique, tu ne dois pas arrêter tes études de théologie!» Ensuite, Sérov parut réfléchir.

Après un certain temps, il eut un sourire indiquant qu'il avait trouvé une solution. Il disparut pour revenir quelques minutes plus tard, une grande serviette sous le bras.

— J'ai fait un voyage en Afrique, commença-t-il, et j'ai vu le travail merveilleux accompli par les missionnaires. Ils dévoilent la civilisation aux

africains: ils leur donnent une formation, leur permettant d'atteindre un niveau culturel élevé. Et ils apprennent même les langues indigènes pour être en mesure de traduire des ouvrages théologiques. Très souvent, ces serviteurs zélés ont des soucis d'argent! A mon avis, il serait souhaitable que le Conseil Oecuménique des Eglises vienne en aide à ces missionnaires. Ils pourraient ainsi travailler de manière plus efficace. J'en ai déjà parlé à l'archevêque Nikodime. Nous ne pouvons pas propager l'idéologie communiste en Afrique sans l'appui des missionnaires qui apprennent à lire et à écrire aux indigènes!

Abdulla ne voyait là aucune contradiction. Comme Nikodime, il pensait que le christianisme était tout à fait conciliable avec le communisme. D'après lui, le Nouveau Testament ouvrait la voie au communisme, tout en refusant évidemment l'athéisme. Abdulla montrait une grande compréhension envers Lénine, Staline et Mao: ils avaient opté pour un communisme athée parce que l'Eglise officielle les avait profondément déçus. L'Eglise était donc responsable! C'était à Leningrad qu'Abdulla avait appris cette façon de voir. Dans sa famille, il était le seul chrétien. La faculté de théologie de Leningrad avait exercé sur lui une grande influence.

Sérov pouvait donc s'entretenir très ouvertement avec Abdulla. Il lui fit partager son opinion: pour remporter du succès, le communisme devait être transformé en une espèce de religion. Ainsi, les besoins psychiques des citoyens seraient assouvis. Abdulla avait à peu près les mêmes idées. Il écumait de colère lorsqu'il pensait à sa sœur bien-aimée exploitée par «la sangsue capitaliste». Il aurait pu étrangler ces «profiteurs» qui menait sa famille au bord de la ruine. Malheureusement, l'URSS et les autres pays de l'Est ne disposaient pas de médicaments aussi efficaces!

Pour finir, Sérov offrit 10,000 dollars à Abdulla qui ne put résister. Il signa un reçu... puis les deux hommes se séparèrent.

Abdulla fut ainsi chargé d'une «mission» très bien payée d'ailleurs. Il devait établir des contacts avec différents mouvements de libération, surtout en Amérique du Sud. Il «s'occupait» des prêtres catholiques qui prêchaient la théologie de la révolution. Il allait les voir régulièrement et ensuite il faisait parvenir à Sérov toutes les informations qu'il avait recueillies.

Un beau jour, Sérov disparut. Abdulla dut livrer ses informations à un évêque d'Alexandrie. C'est ce nouvel intermédiaire qui le paya.

Le KGB s'intéressait fortement aux différentes tendances théologiques. Le PC ne voulait pas perdre son rôle prépondérant dans l'édification du marxisme. Il voulait façonner lui-même «un avenir merveilleux». La

théologie de la révolution devait servir d'instrument au communisme et lui permettre d'étendre son hégémonie.

Piotre écoutait Abdulla avec grand intérêt. Il se posait des questions: «A-t-il été influencé par mon livre? Poursuit-il une intention bien précise?»

Il regarda Abdulla droit dans les yeux: «Pourquoi me racontez-vous cela?» Il essayait de cacher sa curiosité en gardant une voix calme.

Abdulla se taisait.

Piotre se souvint qu'il avait déjà entendu parler de lui. Wassily Kusnezov avait étudié un certain temps avec Abdulla qui lui avait suggéré d'entrer en dialogue avec le PC. En pensant à cet ancien «ami», Wassily devenait toujours triste. Abdulla avait proposé d'emmener la jeune femme de Wassily chez ses parents, puis il avait arrangé l'accident. La jeune femme avait succombé à ses blessures. Abdulla s'en était tiré indemne.

Assis en face d'Abdulla, Piotre repensait à tous ces événements. Il se rappela que Wassily refusait dorénavant de rencontrer Abdulla. C'était mieux ainsi.

Piotre fut tiré de ses pensées par Abdulla qui se mit à parler: «Mon frère apprit que j'étais en relation avec Sérov. Mon malheur commença...»

— Des idées communistes, des pensées chrétiennes et un peu de superstition. Quel drôle de mélange! pensa Piotre.

Abdulla avait essayé de persuader son frère de travailler avec lui, mais celui-ci avait refusé, scandalisé. Il raconta à toute la famille en quoi consistait l'activité d'Abdulla et d'où il prenait l'argent pour payer l'hospitalisation de sa sœur. Personne n'aurait pu apporter la preuve qu'il était un espion au service de l'URSS. Il était théologien et historien, menant une vie respectable qui correspondait à ses convictions... mis à part son engagement dans les services secrets soviétiques. Son frère, sa sœur et le reste de sa parenté le méprisèrent. Sa sœur refusa son aide et rentra en Egypte. Sur son lit de mort, elle demanda néanmoins à revoir son frère. Le théologien raté, prisonnier de sa propre philosophie et de sa démagogie se rendit au chevet de sa sœur, et pleura amèrement.

— Elle était couchée, pâle et fragile, raconta-t-il, et elle me regardait d'un air soucieux. En Amérique, elle avait reçu la visite de l'évêque Ramadi qui lui avait tout révélé sur mon compte. «Tu es vraiment dérouté, Abdulla. Tu sais pourtant qu'aucune forme de société ne peut libérer les hommes de l'envie, de la méchanceté, de la haine. Les hommes continueront à se détruire. Les communistes eux-mêmes, qui prétendent avoir une morale excellente, s'entretuent, s'envient, se haïssent. Ils persécutent leurs propres camarades si ceux-ci s'éloignent de la doctrine. Tu le sais très bien. Et si le

communisme atteint son but, ce mal subsistera: les hommes vivront dans de meilleures conditions matérielles, mais ils n'auront pas droit à la liberté de pensée. Les communistes tomberont dans le chaos s'ils rompent toute relation avec Dieu. Tu suis un chemin dangereux, mon frère. Que Dieu te pardonne!» Accablée, elle retomba sur ses coussins et ferma les yeux. Elle mourut peu après. Je tombai à genoux pour prier...

— Et vous n'avez plus de contact avec Sérov?

— Non, répondit-il. Après l'ensevelissement de sa sœur, il s'était rendu chez Ramadi, à la demande de ce dernier. L'évêque lui expliqua que son activité prosoviétique éveillait des soupçons. On était prêt à l'aider et à lui montrer dans quelle situation contradictoire il se trouvait. A cette occasion, Abdulla apprit que Sérov était rentré à Moscou et qu'il avait été scandalisé par la conversion de ses quatre enfants. Sérov pensa que le destin s'était joué de lui. Il fut terriblement accablé et succomba à un infarctus.

— Comment? intervint Piotre. J'ai cru que Sérov s'était suicidé.

— Ce ne sont que des rumeurs, riposta Abdulla. Le décès de Sérov néanmoins provoqua l'arrestation d'Irina Sokolov, de Wassily Kusnezov et des autres participants au dialogue.

— Et que faites-vous à présent à Graz? demanda finalement Piotre.

Après son entretien avec Ramadi, Abdulla changea l'orientation de sa vie. Il regretta vivement d'avoir collaboré avec le KGB et fixa ses expériences par écrit dans le but d'avertir les gens. Ce soir-là, il avait rendez-vous avec son frère. Ensemble, ils voulaient visiter un ancien couvent. Quand il rencontra Piotre, il lui restait encore deux heures avant de prendre le train pour Vienne.

— J'aimerais bien savoir ce que sont devenus les enfants de Sérov, dit-il, l'air songeur. Piotre put lui répondre: «Ils sont dans un internat réservé aux enfants des hauts fonctionnaires.»

Abdulla fut très étonné: «Vous connaissez cette famille?» s'écria-t-il. Juste à ce moment, le garçon apporta l'addition: 280 shillings et Piotre n'en avait que 210!

— Bonsoir! dit la voix chaleureuse d'un homme. Il s'agissait d'un pasteur dont Piotre avait fait la connaissance lors d'une réunion de l'Alliance Evangélique. Il fut très soulagé. Il expliqua au pasteur sa situation délicate, et celui-ci lui prêta les 70 shillings qui manquaient.

Piotre paya et prit rapidement congé d'Abdulla. Le soir même, il devait prêcher et auparavant il voulait revoir quelques passages de son sermon. Les deux hommes échangèrent encore leurs adresses avant de se séparer. Piotre ne revit jamais Abdulla. Celui-ci lui écrivit qu'il avait passé de bons

moments avec son frère, puis qu'il était rentré en Egypte. Il ignorait encore qu'il était atteint de la même maladie que sa sœur. Quelque temps après, il mourut au Caire. Ses notes disparurent de façon mystérieuse. Son frère a perdu tout espoir de les retrouver un jour.

16. Des impressions

La routine à Léfortovo, l'ambiance du pénitencier, les coutumes, tout cela différait beaucoup de la vie qu'Irina avait menée jusqu'ici. D'un certain côté, elle trouvait cette nouvelle situation intéressante.

Lors de son arrestation, Wassily Kusnezov était encore très marqué par l'entretien qu'il venait de mener avec un délégué du gouvernement, et il avait dit à Irina: «C'est un homme extraordinaire. Je me demande comment il peut supporter de travailler au sein du gouvernement. Et ceci depuis des années.»

Le gardien était alors intervenu d'une voix très aimable: «Veuillez arrêter de parler!» Puis, il les avait enfermés dans des cellules individuelles.

Le vieil homme aux cheveux blancs avait travaillé toute sa vie en prison et il s'y sentait comme chez lui. Depuis cinquante ans, il exerçait le métier de gardien et refusait de prendre sa retraite. Klim, le prédicateur de Sibérie, l'avait surnommé «Grand-père cygne blanc», car il s'appelait Lébédiev (= cygne).

Lébédiev n'avait plus de famille. Sa femme et ses deux enfants avaient disparu au début de la Seconde Guerre mondiale. Une bombe allemande avait touché la maison de son frère chez lequel ils s'étaient réfugiés. C'était la dernière information que Lébédiev avait reçue. Depuis, le silence avait été total. Ce fut pour lui un coup très dur. Il changea complètement, devint tranquille et renfermé. Désormais, il se consacrait uniquement à ses prisonniers. Dans son travail, il ne voyait plus un métier, mais une véritable mission.

Il haïssait les Allemands. Il s'occupa très mal des officiers allemands et en tua quelques-uns en empoisonnant leur nourriture. Les russes d'origine allemande arrivant à Léfortovo ignoraient qu'ils seraient confrontés à un ennemi dangereux et sans merci: le gardien Lébédiev.

Quand Irina et ses amis furent incarcérés, Lébédiev lisait justement la décision du procureur. L'officier de garde entra, sans daigner prêter attention aux nouveaux venus.

— Des théologiens? demanda-t-il à Lébédiev. «Oui,» répondit celui-ci en lui tendant le dossier. Deux autres officiers arrivèrent et prirent place à leur bureau non sans avoir jeté auparavant des regards curieux en direction des prisonniers. L'officier de garde ordonna de les emmener.

— Mais elle est bien mignonne! dit l'un des hommes en montrant Irina.

— C'est le chef de la bande, riposta l'officier de garde. On vient de nous appeler de Lubianka. Nous devons l'isoler des autres. Elle sera dans une cellule individuelle.

Irina n'arriva pas à saisir autre chose. Aucun de ses amis n'avait peur. Tous se montraient fort surpris. Pourquoi cette arrestation? Ils avaient mené un dialogue pacifique avec le gouvernement qu'ils toléraient d'ailleurs et auquel ils se soumettaient.

Leur seul but consistait à obtenir l'égalité pour les croyants au sein de la société communiste. Ils ne comprenaient pas pourquoi on les mettait en prison. Ils ignoraient évidemment que Sérov était mort en même temps que Riabouchine.

Sérov avait écrit une lettre à sa sœur. Il y exprimait sa profonde déception: «Je n'ai pas encore revu ma famille (il se trouvait à Moscou), mais les nouvelles que je viens de recevoir m'ont profondément attristé. Mes enfants sont devenus croyants. Si je m'occupe un peu plus d'eux, ils vont certainement changer d'opinion. Jusqu'à présent, je n'ai pas consacré assez de temps à ma famille. Mais rends-toi compte: toute ma vie durant, j'ai lutté contre la religion et j'ai remporté de nombreuses victoires. Quand les Sokolov sont venus vivre chez nous, j'en ai été très heureux. J'espérais exercer une influence positive sur Irina que nous aimions tous sincèrement. Et à présent, ce terrible malheur arrive... en mon absence. Ce ne sera pas facile de détruire la foi de mes enfants! Nous arrivons sans peine à faire des croyants des marionnettes. Comme ils ne possèdent en général pas de Bible, nous pouvons leur expliquer l'enseignement de l'Évangile à notre façon! Néanmoins, nous ne parvenons que rarement à les convaincre de devenir de vrais athées. Tu dis que l'homme a beaucoup de difficulté à croire qu'il n'existe rien après la mort. Tu as parfaitement raison. L'homme recherche la transcendance, il espère vivre dans l'au-delà. Une telle espérance est réconfortante. Elle donne un but à l'existence. Notre idéologie communiste devrait recevoir un caractère religieux, comme tu le dis très justement. Il nous faut insérer dans nos fêtes tous les éléments du culte qui peuvent nous être utiles. Nous devons persuader la population que travailler pour le bien-être d'une génération future est un devoir sacré, et que la jeunesse se souviendra de leurs efforts. Une nouvelle religion est

absolument nécessaire. Je comprends à présent le bien-fondé de tes idées. Avec mes enfants, le destin s'est joué de moi, de mon travail . . . »

Beaucoup de bruits circulèrent sur la mort de Sérov. Irina en eut vent après sa libération.

Aucune enquête n'avait été faite. Les jeunes chrétiens furent séparés, et ils ne purent établir aucun contact entre eux. Après une semaine, on libéra les pasteurs baptistes. Sans aucune explication, on les renvoya chez eux.

Une nuit, Lébédiev ordonna à Irina: «Habillez-vous, on vous emmène!» Elle n'avait pas dormi, car elle pensait à son père. Dehors, elle respira l'air frais avec grand plaisir. Elle venait de passer deux semaines dans une cellule qui sentait le renfermé.

On la fit monter dans une Volga. Irina ignorait complètement l'heure qu'il était. Des rideaux l'empêchaient de regarder par la fenêtre. Le voyage semblait sans fin . . . Enfin, la voiture s'arrêta devant un immense bâtiment construit en fer à cheval. L'homme en civil, qui l'avait accompagnée, la pria de descendre et de le suivre. Le chauffeur, quant à lui, resta dans la voiture.

Ils montèrent au quatrième étage. Tout était tranquille. Irina essaya de mémoriser tous les détails frappants. Elle suivit un long couloir. Au fond, elle dut s'asseoir et attendre.

Bien qu'elle n'ait aperçu personne, elle avait l'impression d'être surveillée. Elle ne ressentait aucune peur, seulement de la curiosité. Qu'allait-il se passer? Pourquoi cette attente? Elle appuya sa tête dans ses mains pour prier.

Une porte s'ouvra, et Irina se releva. On lui fit signe d'entrer. Irina pénétra dans une grande pièce bien éclairée. Dans un coin, près de la porte, il y avait une petite table avec un immense samovar. A gauche, l'on trouvait un divan et un bureau; contre la paroi, quelques chaises.

L'homme qui avait accompagné Irina sortit en fermant la porte derrière lui. Une jeune femme arriva et tendit la main à Irina. Elle était fort aimable.

— Bonsoir! Je m'appelle Véra. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je suis heureuse de faire votre connaissance, dit-elle d'un air convaincant en emmenant Irina vers le divan. Irina ne s'étonna de rien. Elle se laissa faire.

— Vous êtes vraiment très jolie. Et une beauté pareille reste à Léfortovo. Quel dommage! Elle s'approcha du samovar pour préparer du thé.

Irina remarqua le léger accent de Véra. Quand le thé fut prêt, Véra poussa la petite table vers le divan. Elle versa du thé et offrit à Irina des gâteaux et du chocolat. «Servez-vous, ma chère! Mais avant tout, nous allons rendre grâce.» Elle pria. Irina ne savait plus que penser.

— Ne vous étonnez pas, Irina. Je suis théologienne; j'ai même fait une thèse de doctorat. Je viens de la RDA. Koslov vous a peut-être déjà parlé de moi. J'ai passé des vacances avec lui. C'est un homme très sympathique.

Irina n'en revenait pas.

— Saviez-vous que Koslov était marié? demanda-t-elle.

Véra éclata de rire: «Vous êtes trop naïve, ma chère. Ça ne joue aucun rôle. L'amour ne connaît pas de restrictions juridiques ou idéologiques.» Puis elle aborda un autre sujet: «Vous ne croyez pourtant pas que le PC abandonnera sa lutte contre la religion?»

Irina haussa les épaules: «Ce n'est pas une question d'opinion, mais de logique. Si le parti arrête de combattre la religion, il libérera bien des forces productives. Evidemment, l'idéologie communiste doit renoncer à prendre la place de la religion...»

Véra regardait ses ongles, perdue dans ses pensées. Dans sa robe à la mode et avec sa belle coiffure soignée, elle paraissait vraiment ravissante. Irina l'admirait.

— Pourquoi suis-je ici? En pleine nuit? demanda-t-elle.

Véra se leva pour aller se verser du thé: «J'étudie les relations entre le marxisme et la théologie. Je m'intéresse aussi à votre but utopique. En Occident, nous essayons de concilier la théologie avec le marxisme, et c'est pourquoi nous travaillons avec des mouvements marxistes. Voyez-vous, Irina, dans la Bible vous ne trouvez aucun programme politique permettant d'établir sur la terre une forme de société plus juste. La Bible contient un enseignement moral visant à améliorer la nature humaine. Le marxisme, lui, ouvre la voie au socialisme. La religion et le marxisme peuvent mener une coexistence pacifique, sans aucun doute. Pour être plus précis: ils se complètent. L'un ne réussit pas sans l'autre...»

— Excusez-moi, intervint Irina. Jésus-Christ nous donne un enseignement très précis touchant la famille, la société, la vie en général. La parabole du Bon Samaritain, les sermons sur l'amour du prochain, sur le mariage et d'autres sujets importants, tout cela est expliqué très clairement et si nous y prêtons attention, notre société serait plus juste. Très souvent, les ecclésiastiques ne respectent pas l'enseignement du Christ, mais cela ne signifie pas que l'Evangile en soit pour autant incohérent et qu'il doive être «complété» par le marxisme. Nous souhaitons que les marxistes n'utilisent que des armes idéologiques pour lutter contre nous, et qu'ils cessent de nous maltraiter physiquement. C'est au XX^e siècle que la persécution contre les chrétiens a atteint son point culminant. Sous le régime commu-

niste et au nom du marxisme! Jamais, même sous les empereurs romains, les chrétiens n'ont rencontré autant de haine qu'aujourd'hui...

— Mais, ma chère Irina, nous chrétiens sommes appelés à pardonner à nos bourreaux.»

Irina sourit: «Mais que faisons-nous? Nous leur pardonnons sans cesse. Sinon, nous ne pourrions pas nous asseoir à la même table qu'eux pour discuter! L'amour excuse tout, mais je ne peux pas rester indifférente quand je vois combien de prédicateurs sincères sont arrêtés. Je suis scandalisée que certains hommes d'Eglise, prêts à des compromis, soient utilisés à des fins idéologiques... Un point encore, Véra: nous ne sommes plus dignes de foi si nous pardonnons aux meurtriers sans qu'ils aient fait pénitence. Nous devenons aussi responsables qu'eux et nous ne pouvons plus appeler les hommes à la repentance.»

Véra changea de nouveau de sujet et fit semblant de s'intéresser à l'avenir d'Irina: «Chère amie, vous devez absolument poursuivre vos études. Il vous manque une formation théologique. Lisez donc Bultmann, Barth et d'autres théologiens de renom. Le procureur m'a assurée que vous serez libérée aujourd'hui même si vous acceptez d'étudier la théologie en RDA. La semaine prochaine, vous pourrez partir avec moi.

— Non, s'écria Irina, décontenancée. Je n'ai pas l'intention de faire des études de théologie. Mon devoir consiste à faire de la recherche dans le domaine technique.»

Véra sortit de son sac à main des cigarettes étrangères, en alluma une, et dit d'un ton méprisant: «Mais de quoi vous mêlez-vous alors?» Elle avait perdu toute gentillesse, son sourire avait disparu. Tout en elle avait changé. Irina, fascinée par cette comédie, regardait fixement Véra. Véra s'énerma. Elle ouvrit son sac, et en tira une photographie. Elle la regarda un instant avant de la lancer à Irina. Tout de suite, celle-ci rougit en voyant la photo: il s'agissait de la lutte menée contre Koslov. Irina, couchée sur le tapis, était presque nue. Koslov l'embrassait avec effusion.

Irina sentait sa gorge se serrer. Elle avait l'impression d'être à nouveau la petite fille qui courait se faire consoler par son père. Mais à présent, elle était adulte, et son père ne se trouvait pas à ses côtés. Elle soupira, puis rendit la photographie à Véra.

— Qu'attendez-vous de moi? demanda-t-elle.

— Que vous renonciez à ce dialogue complètement idiot et que vous m'accompagniez en RDA! Véra criait presque. Puis elle se calma et ajouta: «Vous nous rendriez un grand service si vous acceptiez de collaborer avec nous.

— Qu'entendez-vous par «nous»? des théologiens ou le KGB?» demanda Irina d'un ton ironique.

Véra se leva d'un bond pour disparaître dans la pièce d'à côté. Irina resta seule. Elle se mit à prier à voix basse et elle retrouva son calme. Tout à coup, elle aperçut Koslov. Il lui tendait la main en grimaçant et dit: «Alors, tu ne pensais pas me rencontrer ici?

— J'ai été arrêtée par le KGB. Je dois m'attendre à tout.

— La photo est bien réussie, n'est-ce pas? ajouta Koslov en riant.

Irina ne répondit pas.

— Mes amis ont fait cette photo depuis l'immeuble d'en face!» se vanta Koslov. Puis, il sortit d'autres photos de sa poche et les jeta sur la table. «Là, regarde-les!» Les photographies montraient comment Koslov couvrait Irina de baisers, comment il la jetait par terre et lui arrachait ses vêtements. Mais on ne voyait pas Irina chassant Koslov de l'appartement.

Irina ne porta aucune attention aux photographies: «Reprenez cette saleté et faites-en ce que vous voulez. Ça m'est égal! Mais ordonnez à présent qu'on me reconduise en prison. A propos, avez-vous agi de la même manière avec cette jeune Allemande?»

Koslov lui jeta des regards chargés de haine, mais il ne lui répondit pas. Après quelques instants, il lui demanda d'un ton glacé: «Je cherche toujours mon pistolet et mon magnétophone. Où sont-ils?»

Irina savait où se trouvait le magnétophone, mais elle ignorait l'existence d'une arme. Son père l'avait trouvée sur le divan et l'avait ensuite bien cachée. Irina se troubla: «Je vous rendrai votre magnétophone... mais je ne comprends pas pourquoi vous parlez d'un pistolet.» Elle semblait très sincère. Koslov, qui avait l'habitude de poser des questions, la crut.

Le téléphone sonna. Koslov décrocha. Ensuite, il dit à Irina: «Je dois partir, mais nous nous reverrons. Songe à ce que Véra t'a dit et mets-toi bien ceci dans la tête: si le contenu de notre entretien est divulgué à l'Ouest, nous publierons toutes ces photographies dans la presse occidentale! Tu m'as compris? Cela ferait sensation!» Koslov sortit aussi rapidement qu'il était entré.

L'homme en civil qui avait accompagné Irina, lui ordonna de le suivre. Le chauffeur de la Volga lui ouvrit la porte, puis il la ferma à clé. Irina eut l'impression de se trouver dans une prison mobile.

Lébediev l'accueillit avec un sourire et la reconduisit à sa cellule.

Irina s'assit sur son mauvais lit. Elle était à bout de nerfs, et elle éclata en sanglots. Mais ensuite, elle se dit qu'on l'observait peut-être par le judas, et

elle se ressaisit. Elle essuya ses larmes, puis se déshabilla avant de se coucher.

Dans toutes les cellules, une ampoule électrique brûlait jour et nuit. Irina se glissa toute entière sous la couverture, mis sa main sous l'oreiller et y enfonça sa tête. Elle dormait toujours de cette manière. Ce soir-là, elle trouva un bout de papier sous la taie d'oreiller. Quelle surprise! Elle en prit connaissance en tremblant. C'était son père qui lui écrivait: «Ma fille bien-aimée. Prends courage et ne désespère pas. Je fais tout mon possible pour que tu sois bientôt libérée. Sacha Nikitine a été arrêté. Lui aussi! Je t'embrasse. Papa.»

Irina serra ce petit billet contre son cœur en murmurant: «Papa, ne commets pas d'erreur!»

Très reconnaissante, Irina pensa à ses amis, à Sacha tout particulièrement, et elle pria pour eux. Puis, elle s'endormit profondément.

Madame Névérov rangeait l'appartement quand on sonna à la porte. C'était un juge d'instruction. Valentina avait l'habitude de recevoir de telles visites. En général, on venait la voir quand son mari et ses enfants étaient absents.

Le nouveau venu prit tout de suite place sur le divan. Les Névérov venaient d'emménager dans cet appartement et il l'avaient très bien meublé, grâce à l'argent que Valentina recevait. Son mari ne se doutait de rien. Il lui faisait entièrement confiance, et il lui permettait même d'assister à toutes les réunions des responsables de l'Eglise. Elles duraient fort longtemps et Valentina offrait aux frères un repas et des boissons.

Dans les milieux chrétiens, Valentina passait pour une collaboratrice intègre. Elle soutenait d'ailleurs beaucoup son mari dans son engagement envers l'Eglise, mais avec le même élan, elle travaillait pour le KGB qui la payait très bien. Cette femme très pratique avait son propre compte d'épargne et c'est là que le KGB versait l'argent.

Ce juge d'instruction venait pour la première fois chez Valentina et il jugea utile de se présenter: «Je m'appelle Mirochnitchenko. On m'a demandé de vous poser quelques questions au sujet d'Irina Sokolov. Vous l'avez rencontrée récemment?

— Oui, je l'ai vue en Crimée.

— Elle a dû discuter avec Nikitine. Vous a-t-elle raconté qu'on avait tenté de la violer? A-t-elle parlé d'un pistolet?»

Valentina le regarda avec étonnement: «Un pistolet? Non, je ne m'en souviens pas. Mais j'ai écrit un rapport détaillé sur ma rencontre avec Irina, et je l'ai envoyé à Sinizyne, le chef de service.

— Entendu, se dépêcha d'ajouter Mirochnitchenko, mais vous avez peut-être oublié quelque chose...

— C'est tout à fait impossible! riposta Valentina. J'ai très bonne mémoire. Evidemment, je ne peux pas retenir ce qui s'est dit derrière mon dos.»

Mirochnitchenko se leva. Il regarda encore une fois avec curiosité la jolie jeune femme qu'il avait devant lui. L'espace d'un instant, une pensée sembla le préoccuper, mais il secoua la tête comme s'il voulait s'en débarrasser. Il prit congé de Valentina et partit.

Valentina ignorait évidemment que Mirochnitchenko admirait beaucoup Soljenitsyne. En cachette, il lisait ses livres que l'on pouvait obtenir sur le marché noir, à des prix très élevés. On avait chargé Mirochnitchenko d'arrêter un certain nombre de chrétiens, notamment Névérov.

A plusieurs reprises, Mirochnitchenko avait voulu dévoiler à Névérov en quoi consistait l'activité de sa femme. Il y renonça finalement en voyant à quel point Névérov aimait sa femme. Jamais il ne pourrait être confronté à la dure réalité.

Après le départ de Mirochnitchenko, Valentina fit le ménage. Bientôt, on sonna de nouveau. Un homme bien bâti, les cheveux grisonnants, lui demanda s'il pouvait entrer. Valentina pensa qu'il s'agissait d'un agent du KGB.

Le nouveau venu se comportait de façon un peu étrange. Il ne dit même pas bonjour, mais commença tout de suite à inspecter les parois de l'appartement. Valentina essaya de protester, mais l'étranger l'empêcha de parler. Ensuite, il enleva le grand tableau qui était suspendu au salon. Il déchira un bout de papier peint et quelques instants plus tard, il retira un dispositif d'écoutes.

Valentina en connaissait l'existence, mais pas son mari. L'étranger s'essuya le front avant de demander: «Saviez-vous qu'on avait installé des écoutes clandestines?

— Bien sûr! Les responsables de l'Eglise se réunissent toujours chez nous, répondit Valentina ouvertement.

— Quelle vieillerie! Vraiment ils n'arrivent à rien. Ils auraient pu utiliser des écoutes de fabrication américaine... A propos, est-ce que votre mari se doute de quelque chose?

— Non,» répliqua Valentina qui ne se sentait plus très à l'aise. L'inconnu la regarda droit dans les yeux. «Valentina,» dit-il doucement, «j'aimerais vous aider. Je ne suis pas envoyé par le KGB.»

Valentina sursauta: «Pardon, qu'est-ce que vous dites?

— Asseyez-vous et ne vous affolez pas, je vous prie. Je viens vous aider, vous et un homme que j'estime beaucoup.

— Mais qui êtes-vous? s'écria Valentina.

— Ecoutez-moi, Valentina. Il y a très longtemps j'ai travaillé à Kuibychev. Le pays tout entier traversait une période très difficile. Beaucoup de chrétiens, de communistes, de scientifiques étaient emprisonnés. Un jour, je fus chargé ainsi que quelques collègues, d'arrêter Serge Gratchov. Il avait tenu des réunions d'évangélisation, ce qui était interdit par la loi. Un de ses amis chrétiens l'avait dénoncé.

Nous partîmes tôt le matin. La femme de Gratchov nous ouvrit. Quand nous lui demandâmes si son mari était là, elle secoua la tête. Elle n'osait pas dire «non»... Nous allions la quitter quand «l'ami» s'écria: «Elle ment. Je sais pertinemment qu'il est à la maison. Pourquoi ne dis-tu pas la vérité? Tu es pourtant chrétienne.» Il l'écarta, puis fouilla tout l'appartement, y compris la chambre à coucher. Gratchov était introuvable. Je donnai l'ordre de nous retirer. «L'ami» regarda encore sous le lit avant d'ouvrir l'armoire: «Le voilà!» s'écria-t-il. «Il s'est bien caché. Un chrétien qui se cache quand on lui demande de se justifier! Vraiment, c'est du joli!» Et il l'empoigna durement.

Gratchov balbutia des excuses, puis il s'approcha de sa femme pour l'embrasser. Tous deux s'agenouillèrent pour prier. Ils prirent congé l'un de l'autre — pour toujours! Gratchov mourut en prison. «L'ami chrétien» fit carrière: il devint un pasteur très connu, non seulement en URSS, mais aussi à l'étranger. Partout, il exerça une grande influence; tout le monde lui faisait confiance. Vous savez, Valentina, je ne veux condamner personne. Jusqu'à un certain point, je comprends celui qui dénonce ses amis pour sauver sa peau. Si l'on est menacé, on calomnierait facilement d'autres personnes. ... Mais dites-moi, chère amie, qu'est-ce qui vous pousse à être délatrice? Pourquoi agissez-vous ainsi?»

Valentina se sentait sur des charbons ardents. «Mais, cela ne vous regarde pas! Je travaille pour l'Union Soviétique! Je défends ma patrie!» s'écria-t-elle, très fâchée.

L'homme, très calme, la regardait: «Est-ce que vous aimez votre mari,» lui demanda-t-il gentiment.

Valentina lui jeta des regards effarés: «Mais bien sûr!

— Vous croyez en Dieu?

— Oui.

— Comment parvenez-vous à concilier votre activité pour le KGB avec votre foi?

— Je ne suis pas une délatrice. Je sers le peuple russe. C'est Dieu qui a institué le gouvernement soviétique, et le Nouveau Testament nous enseigne de nous soumettre aux autorités. Et si notre Etat qualifie la religion «d'opium du peuple» et la combat, nous devons l'aider dans ses efforts. L'apôtre Paul écrit que le gouvernement est le serviteur de Dieu . . .

— Et que se passe-t-il quand le gouvernement tue des millions d'hommes et de femmes? Je pense par exemple à Hitler ou à Staline. Est-ce que l'Eglise ne doit pas protester au nom du Nouveau Testament?

— Non, pas du tout. Cela ne la regarde pas. C'est Dieu qui détermine l'activité du gouvernement. Valentina ne se montrait pas prête à céder.

— Mais expliquez-moi alors pourquoi les Eglises de l'Ouest se repentent d'avoir soutenu le régime fasciste?

— Mais c'est leur propre gouvernement qui l'exige! Il y a là-bas presque plus de communistes que chez nous,» ajouta Valentina en souriant durement.

L'inconnu eut l'air attristé: «Valentina, je ne parle pas de ça! Vous savez pourquoi je n'arrive pas à supporter les chrétiens? Parce que je rencontre des croyants de votre espèce! Je déteste l'hypocrisie religieuse et la bigoterie dont vous êtes un exemple frappant. Ainsi, je déteste tout ce qui porte le nom de chrétien! Ma vie, d'ailleurs, n'a plus de sens . . .» Ces derniers mots traduisaient une grande amertume. L'homme se leva, fixa Valentina pendant quelques instants avant d'ajouter: «Votre mari a été arrêté ce matin. Il est accusé d'activité antisoviétique. Cela signifie qu'il n'a pas participé à l'élaboration de la société communiste — contrairement à vous.» Valentina pâlit. Elle le regarda hébétée, et elle était incapable de parler.

— Ce n'est pas vrai! cria-t-elle finalement. Ils m'ont pourtant promis de ne pas lui faire de mal! Elle éclata en sanglots, désespérée.

— Mais comme tu es bête! C'est vraiment incroyable, dit l'homme avant de quitter la jeune femme.

Il retrouva Mirochnitchenko au coin de la rue. «Alors, raconte-moi!» lui demanda celui-ci avec empressement.

— Une femme stupide, répondit Sokolov en secouant la tête. Tu sais, mon cher Gricha, ma fille m'a lu une fois ce passage de la Bible: «Les fils des ténèbres sont plus intelligents que les fils de la lumière.» Valentina Névérova a pourtant fait des études universitaires! Il tendit l'appareil d'écoutes à Mirochnitchenko. Celui-ci l'inspecta: «Quelle mauvaise qualité. Regarde ça! Chez les Kriotchkov, ils ont au moins installé des écoutes de fabrication américaine. Il faut les jeter à la poubelle.» Sokolov gardait le silence. Ils montèrent dans la voiture. Jusqu'à Minsk, Sokolov continua de se taire.

Après l'ensevelissement de Sérov, Sokolov parla à la veuve: «Quelles sont tes intentions, Liouba? Tu n'auras certainement pas de soucis d'argent, et comme je te connais, tu vas travailler. Et puis, tes enfants ne sont plus à la maison.» Le KGB avait décidé d'envoyer les quatre enfants à l'internat.

Liouba, l'air assez désespéré, dit: «Je l'ignore vraiment. Depuis des années, je ne suis que ménagère... Enfin, je vais peut-être reprendre mon métier d'institutrice. Je n'arrive pas à m'imaginer la vie sans mes enfants. Mais je sais que je ne pourrais jamais les guérir de cette «maladie» chrétienne toute seule.» Elle soupira.

— Où sont-ils? lui demanda encore Sokolov.

— Je ne sais pas. Je pense qu'ils sont allés au bord de la rivière, pour prier. Tu sais, ils prient chaque jour. J'ai beaucoup de peine à comprendre ce phénomène. Youri, tout cela vient de la mauvaise influence de ta fille. Leur avenir est ruiné; ils ne pourront jamais faire carrière. Il n'y aura que des problèmes dans leurs vies.

Sokolov regarda par la fenêtre en direction de la rivière. Puis, il ajouta doucement: «Ma chère Liouba, toi et moi, nous sommes confrontés aux mêmes difficultés. Ma fille s'est convertie, contre ma volonté. Et tes enfants en ont fait de même. Nous devons les aider.»

A ce moment, la porte s'ouvrit et les quatre enfants se précipitèrent vers leur mère. Nina caressa sa main et murmura: «Maman, ils vont bientôt arriver. Pardonne-nous. Nous te donnons tant de soucis.» Elle se mit à pleurer et cacha sa tête dans les jupes de sa mère. «Nous prions toujours pour toi,» dit Aliocha. Svetlana appuya sa tête contre l'épaule de sa mère: «C'est vrai. Nous prions afin que tout aille bien pour toi.»

Sokolov ouvrit la fenêtre. Il ne pouvait plus supporter ces adieux. Il savait que Liouba retenait ses larmes, et que les promesses de ses enfants lui fendaient le cœur au lieu de la consoler.

Deux Volga s'arrêtèrent dans la cour.

— Ils sont là, dit Sokolov.

Mère et enfants s'embrassèrent sans rien dire. Les enfants ne montrèrent aucune opposition, ce qui étonna beaucoup les fonctionnaires. Ils s'emparèrent des valises et firent monter les enfants dans les voitures. Les moteurs furent mis en marche.

Nina passa la tête par la fenêtre et cria: «Oncle Youri! Salue bien Irina et dis lui...» Sokolov ne comprit pas le reste de la phrase. Il prit Liouba par le bras et l'emmena dans la maison.

— Dans le bureau, tout est sens dessus dessous, se plaignit Liouba. Le

KGB a emmené tous les documents, toutes les lettres appartenant à mon mari. Je n'ai pas le courage de mettre de l'ordre.

— Je pourrais t'aider, lui proposa Youri.

— Merci beaucoup. Je vais m'étendre un peu à présent. Elle se rendit dans sa chambre à coucher.

Youri ramassa tous les papiers qui traînaient par terre; il les classa et les déposa sur le bureau. On avait aussi déplacé tous les livres de la bibliothèque. Sokolov épousseta chaque livre avant de le ranger à sa place. Il était tellement pris par son travail qu'il ne remarqua même pas tomber la nuit.

Dans un livre de Lénine, il trouva une feuille de papier pliée en quatre. Il s'agissait d'une lettre adressée à un certain Nicolaï Pétrovitch Lébédiev. Sokolov ne put pas s'empêcher de la lire:

Mon cher Nicolaï,

Je t'ai écrit au moins cinq lettres, mais je n'ai jamais reçu de réponse. Cette fois-ci, je vais remettre cette lettre à l'ambassade russe. Je suis ta femme Varia. Depuis 1945, je vis à Paris avec nos deux fils, Ivan et Alexis. Tout va bien, nous sommes en bonne santé. Au début de la guerre, une bombe est tombée sur la maison de ton frère. Heureusement, nous étions partis cueillir des petits fruits dans la forêt. Nous avons essayé ensuite de nous rendre à Moscou. Sans succès. En cours de route, nous avons été blessés par une explosion, et nous nous sommes tous retrouvés dans un hôpital allemand. Imagine notre effroi! Le médecin-chef, M. Schäfer, faisait partie d'une église baptiste. Il se montra très aimable envers nous et il comprit parfaitement notre désir de retourner à Moscou. Malheureusement, c'était la guerre. Ivan avait eu une commotion cérébrale et il devait se reposer. On nous envoya à Varsovie, puis finalement à Paris. Des gens très hospitaliers nous ont recueillis.

Le Dr. Schäfer a été fusillé sur l'ordre d'Hitler parce qu'il avait refusé de travailler dans un camp de concentration. Les Schäfer nous ont fait découvrir Jésus-Christ, et nous nous sommes convertis. Nos deux enfants ont terminé leurs études universitaires. Ivan a trouvé un emploi dans le nucléaire. Alexis a encore suivi les cours d'une école biblique en Belgique. A présent, il est missionnaire en Ethiopie. Tous deux sont mariés. Ivan a trois fils, Alexis trois filles. S'il te plaît, écris-moi tout de suite. Tu sais, tu me manques énormément. J'aimerais tellement te revoir. Nous avons tous deux presque soixante-dix ans. Est-ce que tu travailles toujours? Je t'embrasse.

Varia.

Sokolov réfléchit. Qui était ce Lébédiev? Le vieux Lébédiev de Léfortovo? Mirochnitchenko lui avait parlé de ce gardien qui avait réussi à se rajeunir de quinze ans et travaillait dans la même prison depuis l'âge de dix-huit ans. Pour des raisons personnelles qu'on ignorait totalement, il refusait de prendre sa retraite.

Sokolov mit cette lettre dans sa poche, puis il téléphona à la sœur de Liouba: «Ecoute, j'aimerais bien que vous preniez Liouba chez vous. Au moins pour un certain temps. Sérov a été enterré il y a une semaine, et aujourd'hui, les enfants sont partis. Liouba ne doit pas rester seule. J'ai peur pour elle. Demain, je prends l'avion de dix heures pour Moscou.» La jeune femme demanda l'avis de son mari avant de donner une réponse à Sokolov.

— Bon, nous arriverons vers sept heures. Sokolov remercia, puis raccrocha. Ensuite, il se rendit vers Liouba qui venait de se réveiller. Elle fut très contente de cette décision et fit ses valises sans tarder.

Sokolov était assis en face de Lébédiev attendant qu'il ait fini de lire la lettre. Les doigts du «cygne blanc» tremblaient et des larmes coulaient le long de ses joues. «Savez-vous que votre fils est venu en URSS à deux reprises. Des voyages d'affaires. Il a fait des recherches, mais vos supérieurs ont refusé de l'aider,» dit Sokolov.

Un long silence s'ensuivit. Finalement, Lébédiev demanda: «Lequel des deux? Ivan?» Sokolov acquiesça de la tête. Nouveau silence.

— Alors, cette lettre est restée une année dans le livre de Sérov?

— Oui, répondit Youri. Et je vais vous dire quelque chose que vous garderez rien que pour vous. Entendu? Votre fils reviendra à Moscou l'année prochaine. Mais surtout, ne dites rien quand vous êtes saoul.

— Je ne bois jamais, répliqua Lébédiev très vexé.

— Mais, c'est parfait! ajouta Sokolov en souriant.

— Votre fille entre demain à l'institut serbe, chez le professeur Kochkine, dit le vieux «cygne blanc».

— Quoi, chez cet imbécile? Sokolov était hors de lui.

Lébédiev le regarda avec étonnement: «On a interné tous les amis d'Irina dans des hôpitaux psychiatriques. A présent, c'est son tour à elle. Je ne sais pas où ils se trouvent...»

Cette nouvelle accabla Youri. Il savait ce que signifiait un hôpital psychiatrique!

Sokolov pensait au sort réservé aux membres du parti tombés en

disgrâce. Il se mit à crier: «Je ne me laisserai pas faire! Comment osez-vous enfermer ma fille dans un asile d'aliénés!

— Mais, ce n'est pas encore le cas, objecta Lébédiev. Et puis, vous êtes psychiatre; alors pourquoi perdez-vous la tête? Vous n'allez pourtant pas devenir fou?»

Sokolov se calma. Il demanda au vieux gardien de transmettre un message à Irina.

17. La vie en prison n'est pas très agréable

La prison était pleine à craquer. Parmi les détenus, personne ne savait au juste pourquoi. On entassait vingt prisonniers dans des cellules prévues pour quatre. C'est dans ces mauvaises conditions qu'ils attendaient leur jugement ou leur transfert dans un camp de rééducation ou dans une «colonie libre».

Le gouvernement avait créé ces colonies pour plusieurs raisons. La presse occidentale rappelait très souvent qu'en URSS il y avait environ deux millions et demi de prisonniers. Parfois, on ne parlait que d'un million et demi... Pour le Ministre de l'Intérieur, cela représentait un problème délicat; c'est pourquoi l'on inventa ces «colonies libres». Le praesidium du Soviet Suprême édictait tous les deux ans des ordonnances: les prisonniers qui s'étaient bien comportés devaient être transférés dans des «colonies libres» et participer à la réalisation des plans économiques. Ainsi, les prisons étaient un peu «déchargées». De plus, un autre problème était résolu: la plupart des jeunes russes refusaient de s'établir dans le nord du pays pour y construire des villes, des usines, des mines, des voies de chemin de fer... Seuls les prisonniers s'étant montrés capables de fournir un bon travail dans n'importe quelle situation étaient envoyés dans les régions nordiques. Ils purgeaient là-bas le reste de leur peine et permettaient à l'Etat de réaliser des projets ambitieux. Et si l'un d'eux commettait une faute grave, on l'emprisonnait à nouveau.

De cette façon, l'Etat économisait des sommes considérables. On ne construisait plus de nouvelles prisons, et les régions désertes se développaient.

La prison de Léfortovo comprenait 1,725 cellules. Au sous-sol se trouvaient les cellules individuelles réservées aux prisonniers politiques et

aux condamnés à mort. Il y avait aussi des cachots où l'on enfermait les prisonniers qui s'étaient rebellés d'une façon ou d'une autre, ainsi que de minuscules cellules (80 cm de long et de large, sans fenêtre et sans aération). Les gardiens y envoyaient les prisonniers surpris en train de dormir pendant leur travail. Ils entassaient huit personnes dans une seule de ces cellules et les laissaient là deux heures environ. Très souvent, les détenus perdaient connaissance, par manque d'oxygène.

Le gardien poussa Sacha Nikitine dans la cellule numéro 511. Involontairement, Sacha recula : l'odeur provenant de la cellule était insupportable. Le gardien se mit en colère : « Dépêche-toi, imbécile ! » Et il le fit avancer en lui enfonçant son trousseau de clés dans l'omoplate. Sacha trébucha et tomba dans les bras d'un énorme gaillard qui le bouscula plus loin, vers un groupe de prisonniers jouant au domino. Ceux-ci saisirent Sacha par les poignets et le projetèrent contre la porte. Sacha perdit l'équilibre et tomba par terre.

Le géant éclata de rire avant de tendre la main à Sacha : « Je suis Gniloi (= le pourri) et toi, comment t'appelles-tu ? » Sacha fit ses excuses, car il avait dérangé les joueurs, puis il se présenta : « Sacha Nikitine. » Gniloi ne pouvait pas s'empêcher de rire : « Votre honneur ! Sacha Nikitine ! Tu n'as pas de surnom ? »

— Si. On m'appelle « le chrétien », répondit Sacha en rajustant sa cravate.

— Quoi ? « Le chrétien ? » Gniloi s'esclaffa à nouveau. Ensuite, il retrouva son calme et se dirigea vers Sacha pour lui arracher sa cravate : « Ici, on ne porte pas de cravate. Ça nous rappelle trop les « Jeunes Pionniers ». On déteste ça. » Il empoigna Sacha et lui dit, en le regardant droit dans les yeux : « Si tu es chrétien, tu ne peux pas être un homme. Mes frères, l'accepterons-nous dans notre communauté ? » ajouta-t-il en se tournant vers les autres prisonniers.

— Mais oui, répondirent-ils. Déjà, ils ne s'intéressaient plus à lui. Certains s'étaient remis à jouer, d'autres restaient assis sur le banc, sur leur matelas ou par terre, sans rien faire.

Un jeune homme s'approcha de Sacha. Il le transperça du regard avant de lui demander d'un ton méprisant : « Alors, on est pasteur ? » Sacha, étonné, leva les yeux : « Oui, je suis pasteur, » répondit-il aimablement.

— Vous êtes tous des gens épouvantables ! s'écria le jeune homme, puis il lui donna un coup de poing sur le nez. Sacha tituba, puis alla buter contre les toilettes. Il se mit à saigner abondamment. Gniloi se pencha et l'aida à se remettre sur pied. Ensuite, il le conduisit vers un lit et le fit asseoir. Il lui tendit une serviette de bain et un savon. Puis, il tambourina contre le porte afin d'appeler le gardien.

On entendit des pas dans le couloir. Le gardien ouvrit le guichet: «Alors, qu'est-ce qu'il y a, imbéciles?

— Nous venons de baptiser notre nouveau venu, expliqua Gniloï. Il est ensanglanté et il devrait se laver.

— Fais attention, tu salis tout mon lit, espèce de cochon,» cria l'un des détenus à Sacha.

Gniloï intervint: «Mokry, tu dormiras par terre! Compris? Tu lui donneras ton lit.

— Non. Jamais je ne lui prêterai mon lit. Il ne manquerait plus que ça! Gniloï s'avança vers lui, les poings fermés.

— D'accord, je cède. Je fais tout ce que tu veux, Gniloï, balbutia Mokry en reculant de quelques pas.

— Très bien, Mokry, et mets-toi bien ça dans la tête: encore un mot de trop et je te casse la figure.» Entre-temps, le gardien avait ouvert la porte. «Et toi, là-bas, ne fais pas d'histoire, sinon je t'enferme dans un cachot,» dit-il à Gniloï.

Sacha sortit de la cellule. Il saignait encore. Le gardien referma la porte à clé et lui ordonna: «Tout droit et ensuite c'est le couloir à droite.

— Je devrais peut-être voir le médecin.

— Non mais, et quoi encore! Je devrais te conduire chez le médecin alors que tu as été «baptisé»? C'est la meilleure. Et Dieu, il ne t'a pas donné de poings? Tu es pourtant prêtre. Non? Allons, avance imbécile!» Le gardien poussa Sacha en avant.

Sacha se lava le visage, puis il tamponna sa nuque avec une serviette mouillée. Le gardien lui laissa passablement de temps, se promenant dans le couloir, et regardant ça et là à travers des judas.

Peu à peu, le sang s'arrêta de couler, mais le visage de Sacha, et surtout son nez, étaient très enflés.

Pendant ce temps, Gniloï demandait des comptes à l'agresseur de Sacha.

— Pourquoi l'as-tu maltraité de la sorte?

— Mais cela ne te regarde pas! Si je l'ai assommé, c'est qu'il l'a bien mérité, répliqua Ganseriche. Gniloï se mit en colère: «Qui est l'aîné ici? Moi ou toi?

— Va te faire...!» cria Ganseriche avant de se remettre à jouer. Gniloï se leva d'un bond, le saisit par le cou pour le soulever. Ganseriche commença à s'étrangler.

— Lâche-moi! gémit-il. Gniloï le déposa par terre, puis ajouta: «Alors, tu t'expliques?»

La respiration encore difficile, Ganseriche répondit: «Je ne te le pardon-

nerai jamais. Je vais te dire pourquoi j'ai frappé cette sainte nitouche: c'est un pasteur baptiste... comme mon père. Et j'ai de bonnes raisons pour les haïr...

— Tu aurais dû me le dire tout de suite. Mais ne recommence pas! Tu sais, j'ai rencontré plusieurs baptistes dans mon camp de travail: Vins, Krapov, Kosoresov. Je n'avais pas beaucoup de points communs avec eux, mais ce sont vraiment des serviteurs de Dieu. Alors, c'est compris, tu ne touches plus Nikitine.

— Tu n'as vraiment pas besoin de me donner des ordres. Je sais ce que je dois faire: c'est la quatrième fois que je me retrouve en taule,» ajouta encore Ganseriche. Gniloï sourit: «Et moi, c'est la huitième fois, petit arrogant.»

Un employé ouvrit le guichet: «Déjeuner,» cria-t-il. Les prisonniers reçurent l'un après l'autre leur assiette de soupe: il n'y avait que de l'eau, des tomates encore vertes et de l'orge. Parfois, on «enrichissait» la soupe avec des champignons, des rognons, des cornichons et de la crème.

Les prisonniers mangèrent en faisant des grimaces. Les tomates passèrent aux toilettes. Ensuite, ils attendirent leur bouillie de gruau.

Sacha retourna dans sa cellule. Gniloï lui tendit sa soupe, mais Sacha fut incapable de manger. Ses lèvres étaient très enflées et saignaient encore.

En arrivant, Sacha avait jeté discrètement un sac sous un des lits. Seul Gniloï avait remarqué ce geste rapide.

La charmante Natacha avait réussi à convaincre un milicien de remettre ce sac à son fils. Il y avait du pain et du saucisson — en tout vingt kilos de nourriture. Natacha avait même reçu l'autorisation d'échanger quelques mots avec Sacha: «Je ne sais pas si la vie en prison est la même qu'autrefois, mais je te conseille de glisser ton sac sous un lit sans te faire remarquer, bien sûr. Après le «baptême», tu pourras régaler tes compagnons. Mais s'ils le découvrent avant, ils te prendront tout... Enfin, tu verras.» Elle avait contenu ses larmes, s'était forcée à sourire et avait recommandé à Sacha de persévérer dans la prière.

Sacha sortit son sac, les regards de tous fixés sur lui.

— Servez-vous, leur dit-il doucement. Ils se précipitèrent tous sur ces délicatesses. Si Gniloï n'était intervenu, ils auraient tout avalé.

— Camarades, cela suffit, leur cria-t-il en enlevant le sac. Tu es vraiment très aimable, Sacha, mais ils ne doivent pas tout manger en une fois. Ce serait vraiment ridicule. Puis il ordonna: Allez, mangez d'abord votre bouillie.

Ils n'avaient pas remarqué que le gardien apportait la bouillie de gruau.

Gniloï distribua à chacun une tranche de saucisson: «C'est pour donner du goût, mes frères.» Ganseriche refusa le saucisson. Il s'éloigna dans un coin et se mit à observer Sacha.

Dans la cellule, on était très à l'étroit. Il y avait quatre lits, et quelques matelas par terre. Pendant la journée, ils servaient de chaises. Sacha se dit que les membres du comité pour les droits de l'homme avaient raison. Puis, il fit un petit somme. Personne n'entendit arriver le gardien.

— Eh toi, là-bas. Viens donc ici! cria-t-il à Sacha. Celui-ci se leva. Il trébucha, plein de sommeil encore. Il ne comprenait pas ce qui se passait.

— Qu'est-ce que vous voulez? Laissez-le donc tranquille, dit Gniloï.

— Tais-toi, lui répondit le gardien avant d'emmener le jeune pasteur.

Sacha ne prêtait aucune attention à ce qui l'entourait. Rien n'avait plus d'importance. De plus, il avait un fort mal de tête.

Le gardien lui fit descendre l'escalier. A la cave, il l'enferma dans une cellule où se trouvaient déjà cinq autres prisonniers. Sacha commençait à se réveiller. Il regarda attentivement ses compagnons.

— Mais qu'est-ce qu'on t'a fait? lui demanda l'un des détenus.

Sacha avait vraiment l'air mal en point. On avait de la peine à le reconnaître. Son visage était encore tuméfié.

— Le baptême, murmura Sacha.

— Ah bon, mais ce n'est pas partout pareil. Cela dépend de la fournée.

— Qu'entendez-vous par là?

— Le genre de peines et l'âge des détenus.

Sacha ne comprenait pas bien. Il essayait de se rappeler où il avait déjà rencontré cet homme très gros. Sans succès. Ses pensées lui échappaient complètement.

— Pourquoi sommes-nous ici? demanda-t-il.

— On va nous enfermer dans une des cellules minuscules appelées 8 × 8.

— Qu'est-ce que c'est?

— Attends un peu. Tu verras. Il manque encore deux personnes, répondit un des prisonniers en riant amèrement.

Tout à coup, Sacha se précipita vers le gros monsieur qui lui jeta des regards étonnés.

— Silitch, murmura Sacha, fort excité. Vous êtes ici? Vous avez travaillé avec le professeur Kusnezov, n'est-ce pas?

— Oui, c'est bien cela. Il y a six mois j'étais encore son collaborateur et à présent, je suis en prison...

— Je vous connais bien, reprit Sacha. Vous ne vous souvenez pas de moi?

J'étais pasteur baptiste. Votre sœur Antonia venait régulièrement dans notre église.

— Vous êtes Nikitine? s'écria Silitch. Mais, vous êtes complètement défiguré!

— Et vous, Silitch, vous êtes malade? Je crois que vous devriez consulter le médecin.

— J'y suis allé, répondit Silitch, déprimé. Le médecin-chef n'est qu'un aide-vétérinaire et de plus, il travaille pour le KGB. La dernière fois que je l'ai rencontré, il m'a demandé: «Alors, Silitch, tu veux toujours retourner dans le pays de tes ancêtres? Tu es déjà prêt pour la Jérusalem céleste! Déguerpis, sale youpin!» Il m'a tout simplement chassé. Il est inutile de s'adresser à lui.

Sacha, sidéré, secouait la tête.

Un autre prisonnier arriva.

— Je souffre d'une angine de poitrine et j'ai trop d'eau, raconta Silitch à voix basse.

Le gardien entra. «Aha,» dit-il, «vous n'avez pas respecté le règlement. Si l'on vous ordonne de rester éveillés le jour et de dormir la nuit, vous devez obéir. Comme punition, vous irez dans une cellule 8 × 8. Voilà le dernier prisonnier. Nous sommes au complet. Inutile de supprimer les visites de la parenté. Nous n'avons pas de médecin à disposition. C'est donc moi qui veillerai à votre état de santé.» Il avait un rire très moqueur.

Il ouvrit la porte de la cellule et commanda à Silitch: «Allez, c'est toi qui entres le premier.»

Silitch fit quelques pas puis recula, terrifié: «Mais, il fait froid là-dedans et c'est très humide...» Le gardien le poussa. Un sous-officier l'aida à entasser les sept autres prisonniers. La cellule était comble, et la porte se ferma difficilement. Du dehors, on n'entendait pas les cris et les gémissements des détenus.

Après quelques minutes, le manque d'oxygène se fit sentir. Silitch, le premier, perdit connaissance. Les autres gémissaient et juraient. Sacha essaya de prier, mais il ne tarda pas à perdre, lui aussi, connaissance.

Quand la porte s'ouvrit, les hommes tombèrent par terre, les uns sur les autres. Les gardiens versèrent des seaux d'eau sur leurs têtes. Six prisonniers reprirent connaissance. On les emmena dans leurs cellules. Ils avaient eu de la chance; leur situation aurait pu s'aggraver. Ils étaient tous nouveaux et ignoraient la «méthode» permettant de dormir le jour sans pour autant se faire remarquer.

Silitch et Sacha étaient dans un état critique. Les gardiens les traînèrent à

l'étage supérieur. Quand il revint à lui, Sacha entendit une voix qui disait: «Celui-ci se remettra, mais pas l'autre.»

Sacha se redressa difficilement. Il se trouvait dans une autre cellule où il ne connaissait personne. On l'observait avec attention.

— Alors, la cellule 8 × 8 ne te convient pas? lui demanda un vieux prisonnier appelé Pérépiolka (= caille). «Ils ont de drôles de surnoms,» pensa Sacha. Par la suite, il apprit que c'était vraiment son nom.

Silitch était étendu à côté de Sacha. Il essayait en vain d'ouvrir les yeux. Tous ses vêtements étaient mouillés. Sacha, aidé par Pérépiolka, le déshabilla. Ils le lavèrent, puis lui mirent des vêtements propres. Tout le monde les aidait. Silitch reprit connaissance et il fit de grands sourires à ses compagnons. Il semblait au septième ciel. «S'il te plaît, donne-moi la photographie de ma famille. Elle se trouve dans le sac,» murmura-t-il à l'oreille de Sacha.

Lorsque Silitch eut la photo en main, il dit à voix basse: «Eccoute, il y a deux couches. Essaie de les séparer.»

Pérépiolka tira un fil très mince et il découvrit une seconde photographie.

— Regardez comme ce juif est rusé! dit-il, très étonné. Tous se penchèrent pour admirer une vue magnifique de Jérusalem. Au verso, on avait écrit quelques mots en hébreu.

Silitch prit les deux photographies. Ses mains tremblaient. Il regarda la photo de sa femme et de ses cinq enfants. Il l'embrassa, puis il médita longuement sur la photo de Jérusalem. Il lut à haute voix le texte hébreu, et Sacha le traduisit en russe: «Sur les bords des fleuves du Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous souvenant de Sion. Aux saules de la contrée nous avons suspendu nos harpes. Là nos vainqueurs nous demandaient des chants, et nos oppresseurs de la joie: Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion!» (Psaume 137:1—3)

Il laissa retomber sa tête sur sa veste qui lui servait d'oreiller; puis il répéta en russe: «Si je t'oublie, Jérusalem... que ma langue colle à mon palais.»

Il leva les yeux et fit le tour des prisonniers. Ensuite, il prit la main de Sacha et le supplia: «Prie avec moi, serviteur de Dieu.»

Sacha pria: «Seigneur, introduis-le dans ton royaume.

— Alléluia!» murmura Silitch. Il respira une dernière fois avant de mourir.

Les huit détenus avaient assisté à ce départ sans rien dire. Personne n'avait remarqué l'arrivée du gardien qui lui aussi avait tout observé...

18. Parenthèse

Après leur mariage, les fils de Lébédiev prirent le nom de leurs femmes. Cette décision était compréhensible. Leur mère garda le nom de son mari.

Piotre avait entendu parler de Lébédiev, et avait cherché à entrer en contact avec ses fils. Il rencontra Alexis à Bâle.

Alexis avait eu l'occasion de s'entretenir avec des partisans marxistes d'Erythrée. Il était très insécurisé et il voulait absolument connaître le statut des chrétiens en URSS, dans une société de type marxiste.

Très bronzé par le soleil d'Afrique, rempli d'une joie de vivre débordante, Alexis mangeait avec Piotre dans un restaurant bâlois. Il désirait recevoir des nouvelles de son père. Il sentit très vite que l'on pouvait faire confiance à Piotre. Il se mit à raconter sa vie. Depuis dix ans, il travaillait en Erythrée où il avait fondé plusieurs communautés chrétiennes. Très souvent, il avait écrit au Ministre soviétique des Affaires étrangères pour essayer d'obtenir des informations sur son père. En général, il ne recevait pas de réponse. Parfois, on lui écrivait que le domicile de Lébédiev était inconnu. On prétendit même qu'il avait été porté disparu pendant la guerre. La femme de Lébédiev ne le crut pas et elle continua d'envoyer des lettres à son mari. Malheureusement, elles n'arrivèrent jamais à destination.

«Nous nous doutions qu'il avait là-dedans quelque chose de bizarre, expliqua Alexis. Nous pensions que Père avait peut-être été condamné à mort sous l'ère stalinienne... mais les autorités auraient dû le savoir.

«Après nos études à St. Chrichona — une école biblique — nous nous sommes mariés, puis nous sommes partis comme missionnaires en Erythrée. Tous les quatre ans, nous passons nos vacances en Europe. Nous avons bien des problèmes d'argent, car les amis qui nous soutenaient étaient peu nombreux. Après nos dernières vacances, je décidai de me rendre dans toutes les communautés que nous avons vu naître.

«Je me trouvais seul en pleine steppe lorsque je m'entendis appeler. Je sursautai, très surpris d'apercevoir un Européen qui se hâtait en ma direction. Il se montra très cordial, son visage exprimait une joie sincère; il parlait russe sans accent: «Comme je suis heureux de vous rencontrer.» Je lui demandai, le cœur battant: «Mais qui êtes-vous?» L'inconnu ne répondit pas. «Je vous apporte des nouvelles de votre père. Mais asseyons-nous. Je suis très fatigué.»

«J'étais curieux et désireux de lui poser maintes questions, mais j'avais de

la peine à m'exprimer, car à la maison nous parlions seulement français. Je m'assis auprès de l'inconnu. «C'est vraiment extraordinaire. Je reçois enfin des nouvelles de mon père. Ici en Erythrée!» Dans ma naïveté, je pensais qu'il allait me remettre une lettre. Il se contenta de me dire: «Votre père vous fait bien saluer. Il aimerait beaucoup vous revoir. Je suis ici avec un groupe de scientifiques. Nous entreprenons des recherches en matière d'anthropologie. Nous pensons rester quelques semaines en Ethiopie. C'est le Ministre des Affaires étrangères qui m'envoie. Votre père est en bonne santé. Il regrette seulement que vous ayez changé de nom...»

«L'étranger souriait sans cesse. Mes soupçons s'évanouirent. J'étais persuadé qu'il s'agissait bel et bien d'un scientifique. Je l'invitai chez nous. Il accepta avec empressement, et il me dit avoir laissé sa voiture dans le village voisin. Nous partîmes.

«Une heure plus tard, nous prenions le thé en compagnie de ma femme et de mes filles. Les petites étaient enthousiasmées. Elles se penchaient à son cou, sautaient sur ses genoux. Notre hôte se montrait très complaisant avec elles. Il caressait leurs cheveux.

«Avec ma femme, il s'entretenait en français. Très à l'aise, elle lui parla des difficultés que nous rencontrions avec les partisans marxistes. En effet, ceux-ci terrorisaient les indigènes. Notre hôte riposta: «Vous savez, chère amie, les partisans éthiopiens n'ont pas du tout la même conception du marxisme que nous. L'activité de ces criminels inquiète beaucoup notre gouvernement.»

«Ces marxistes avaient lu que Marx considérait la religion comme «un opium du peuple». Ils pensaient bien faire en assassinant nos prédicateurs éthiopiens.

«Après le thé, j'emmenai notre hôte dans la véranda. Nous poursuivîmes là notre conversation. Jevgény (il nous avait proposé de l'appeler par ce prénom) me parla beaucoup de l'URSS et me donna vraiment l'envie de revoir mon pays natal. Je me mis même à pleurer.

— Lébédiev, dit-il soudain, je constate que nous avons un ennemi commun, ici dans ce pays. Nous devons le combattre ensemble. Il serait souhaitable que nous collaborions...

— De quel ennemi s'agit-il? lui demandai-je, étonné. Il ne me répondit pas et voulut prendre congé.

— Vous partez déjà? s'étonna ma femme, un peu déçue.

— Si vous êtes d'accord, je reviendrai, chère amie.

— Mais oui, vous êtes le bienvenu chez nous.

«Notre hôte lui fit un grand sourire, puis il alla chercher un petit paquet

dans la voiture. Il l'offrit à ma femme. «Une petite attention pour vous.» Elle rougit et le remercia en bégayant. L'inconnu nous quitta.

«Nous ouvrîmes le cadeau: 3,000 dollars. Je me sentis désespéré. Ma femme pleura et rit tout à la fois. Elle s'écria: «Que le Seigneur soit béni!» Nous avons décidé d'envoyer notre aînée dans un internat en France. Il nous manquait justement 3,000 dollars.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas choisi l'école réservée aux enfants de missionnaires? demanda Piotre.

— Je vous l'expliquerai plus tard. Nous avons vraiment besoin de cet argent. Ce don semblait être une réponse à nos nombreuses prières. Néanmoins, j'étais inquiet. «Marie, nous allons rendre ces 3,000 dollars!» Ma femme se révolta: «Comment peux-tu dire une chose pareille? Il n'en est pas question. Ce matin, j'ai demandé au Seigneur de me montrer clairement si nous pouvions envoyer Michèle en France ou non. Et voilà, que nous recevons cet argent. Le Seigneur a exaucé ma prière.» Je la quittai et je m'enfermai dans mon bureau. J'étais vraiment désespéré.

«Les partisans marxistes menaient des opérations de guérilla surtout en montagne. Nous nous étions habitués aux bruits des fusillades. Nous avons appris qu'ils se cachaient dans les villages. Ils savaient que notre seul but était de propager l'Évangile. En général, les étrangers n'avaient rien à craindre. Bien des prédicateurs indigènes, par contre, avaient été assassinés.

«L'inconnu revint. Il trouva ma femme seule. Quand je rentrai à la maison, il se montra très pressé de nous quitter. Marie était rayonnante. Elle trouvait Jevgény charmant et très cultivé. Peu à peu, elle me dévoila qu'il l'avait questionnée. Elle lui avait donné toutes les informations qu'elle possédait sur les partisans!

«Il réapparut un autre jour pour lui annoncer son départ pour Paris. J'étais de nouveau absent. Ma femme lui remit l'adresse de ses parents et le pria de leur remettre de petits cadeaux...»

Lébediev se tut. La serveuse vint enlever les plats. Les deux amis n'avaient pas touché aux steaks. Piotre regarda la femme d'un air amusé. Alexis continua son récit.

«Après ces rencontres avec Jevgény, je ne parvins pas à retrouver ma tranquillité habituelle. Ma fille m'avait appris que Marie avait encore reçu 5,000 dollars. Michèle partit en France. Marie était persuadée que Dieu lui avait envoyé Jevgény. D'après elle, cela prouvait bien qu'en URSS les chrétiens pouvaient proclamer librement l'Évangile.

«Le Seigneur ne bénissait plus mon ministère comme auparavant. Je

jeûnai et le suppliai de m'aider. Je ne savais plus ce qu'il fallait penser de Jevgény.

«Un jour, un jeune prêtre copte du nom d'Abdulla nous rendit visite. Il nous transmit des salutations de Jevgény et nous demanda des informations sur les partisans marxistes. Je lui répondis, scandalisé: «Mais dans quel but?»

— Nous sommes chrétiens et nous devons lutter pour le marxisme, rétorqua Abdulla. Dieu nous enseigne la liberté, la fraternité et l'égalité. Mais ces partisans éthiopiens ne comprennent pas la portée du marxisme. Ils nous causent du tort. C'est pourquoi nous devons les combattre.»

«J'étouffai de colère: «Je suis missionnaire et je n'ai nullement l'intention de devenir un espion. Mon devoir consiste à amener des hommes pêcheurs à Jésus-Christ, qu'ils soient marxistes ou non.»

«Abdulla se contenta de sourire: «Mais, mon cher ami, je crois en Dieu tout autant que vous. Néanmoins, je pense que le marxisme permet de libérer les hommes.

— C'est donc Marx notre sauveur et non Jésus-Christ?»

«A ce moment, il me tendit une photographie de mon père. Je l'avais oublié dans tout cela. Abdulla dit d'un ton sec: «Voici votre père. Si vous refusez de collaborer, sa situation s'aggravera.» Puis, il me montra une autre photo: Jevgény donnant de l'argent à ma femme.

«Vous savez, Piotre, nous venions de recevoir 20,000 dollars pour Michèle. Une famille avait appris nos difficultés financières. D'autre part, des américains nous avaient offert 9,000 dollars... Nous n'étions donc plus dans le besoin.

«Je retournai à mon bureau. Un ami chrétien m'attendait. Je le priai de me photographier en compagnie d'Abdulla. Je pris 8,000 dollars et j'allai rejoindre ce prêtre étrange.

— Voici l'argent que Jevgény a donné à ma femme. Comptez-le et puis disparaissez! Je ne veux plus vous revoir ici! Il se montra surpris et se hâta de me quitter.

«Ma femme n'en revenait pas. Lorsqu'elle comprit que nous étions presque devenus des agents du KGB, elle éclata en sanglots.

La serveuse revint avec les steaks qu'elle avait réchauffés: «Avez-vous l'intention de manger à présent?»

— Oui. Merci beaucoup,» répondirent Piotre et Lébédiev en même temps.

Ils restèrent encore un bon moment dans ce restaurant. Piotre apprit à Lébédiev qu'Irina et ses amis étaient toujours internés dans des hôpitaux psychiatriques. C'est par eux que Piotre était entré en contact avec Alexis.

— C'est donc bien juste, dit Alexis, et moi qui ne voulais pas le croire. J'ai toujours pensé que les partisans racontaient des bêtises: «Continuez de prêcher. Quand nous serons au pouvoir, nous vous enfermerons dans des asiles. Seuls des fous peuvent se passionner pour la religion. Vous êtes de vrais fanatiques.» C'est vraiment diabolique: tous ceux qui ont une opinion différente sont considérés comme des aliénés.

Lébédiev voulut absolument s'entretenir avec des délégués baptistes ou orthodoxes qui siégeaient à Genève. Mais personne ne se montra prêt à le rencontrer pour parler des problèmes auxquels les croyants russes se trouvaient confrontés.

19. Soumis à la tentation

Il faisait vraiment froid lorsque Wassily Kusnezov, Sémione Anakine, Valentin Réline arrivèrent à Tcherniakovsk.

Il n'y avait eu aucune enquête, aucun procès. Des psychiatres les avaient tout simplement «examinés». Schizophrénie: tel était le diagnostic.

Le Dr. Kochkine demanda à Kusnezov, tout en le dévisageant de haut en bas: «Croyez-vous vraiment à l'existence de Dieu?

— Oui, j'y crois,» répondit Wassily. Kochkine se contenta de hausser les épaules et sortit. On reconduisit Wassily à sa cellule.

Une femme médecin s'entretint avec les deux autres chrétiens: «Que pensez-vous de la religion?» demanda-t-elle à Anakine en l'observant. Il la regarda droit dans les yeux et répliqua: «Je crois en Dieu et par conséquence à l'Au-delà. Je suis persuadé qu'après la mort, il y a une autre vie.

— Et vous essayez de convaincre le gouvernement. Vous aimeriez pouvoir propager librement vos idées?

— Non pas mes idées, mais l'Évangile de Jésus-Christ!» On l'emmena dans une cellule.

La même femme questionna Réline: «Mais la Bible ne contient que des légendes. Et vous y croyez?»

— Oui,» répondit Réline, laconique. Elle voulut connaître son enfance, son éducation, sa formation. Lorsque Réline lui parla de ses études médicales, elle intervint brusquement: «Comment arrivez-vous à concilier la médecine et la religion?» Réline essaya de lui expliquer sa position: «Jésus-Christ nous enseigne de servir Dieu et les hommes. Dans le domaine médical, nous pouvons vraiment aider notre prochain. Malheureusement, on refuse de m'engager. A cause de ma foi...»

Elle lui posa encore d'autres questions, tout en prenant des notes: «N'avez-vous pas l'impression d'être partagé lorsque vous essayez de rapprocher la science de la religion?»

— Pas le moins du monde, répondit calmement Réline. Pavlov, qui a reçu le prix Nobel, a donc dû souffrir de schizophrénie. Il était un chrétien convaincu.

— C'est possible,» dit-elle en souriant. On emmena Réline.

A Tcherniakovsk, le médecin de garde accueillit très froidement les nouveaux «malades». Il ne leur posa aucune question, se contentant de jeter un coup d'œil à leur dossier. Il disparut pour finalement revenir donner l'ordre de les enfermer dans des cellules différentes.

Wassily Kusnezov pénétra dans une pièce à moitié sombre. Il distingua un homme immense étendu sur un lit. L'étranger le regarda, apeuré.

— Bonjour! lui dit Wassily, mais il n'obtint pas de réponse.

Il s'assit sur son lit. «A présent, je suis un aliéné et je vais peut-être rester ici pendant des années.» Cette pensée l'effraya. Il se mit à prier. Soudain, son voisin lui demanda: «Est-ce qu'il existe un Dieu?» Wassily leva la tête et dit: «Sans aucun doute.

— Si c'est vraiment le cas, pourquoi sommes-nous ici? Il s'assit en face de Wassily.

— Dieu ne m'a pas divulgué ses plans, mais je crois que j'en découvrirai la raison plus tard,» expliqua Wassily.

Son voisin le poussa si violemment qu'il tomba par terre. Puis, il essaya de lui donner des coups de pied, tout en criant et en jurant.

Wassily ne s'attendait pas à cela. Il pensa qu'on l'avait mis intentionnellement avec un malade. «Je dois absolument le calmer,» se dit-il. Il saisit la jambe de son compagnon, la tira de toutes ses forces et le fit tomber par terre. L'homme hurla: «A l'aide! On me tue!»

Aussitôt, la porte de la cellule s'ouvrit et des infirmiers se précipitèrent vers Wassily. Ils l'emmenèrent. Un psychiatre les rejoignit.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il aux deux gardiens.

— Accès de frénésie. Il a battu son voisin.

Le médecin grimaça avant d'ordonner: «Enfermez-le dans la cellule «tranquillisante»! Un pope en frappe un autre. C'est tout de même un peu fort!»

On conduisit Wassily à la cave. Entre temps, il avait compris qu'il ne servait à rien de résister. On lui donna des coups sur la tête, dans les côtes. Il ne réagit pas. Un des infirmiers lui fit enfiler la camisole de force, puis se moqua de lui: «Chez nous, tu vas vite oublier ton dieu!»

Les camisoles étaient d'un genre spécial. Sitôt mouillées, elles se rétrécissaient. Le malade perdait alors rapidement connaissance, faute de pouvoir respirer. Un médecin et l'officier de garde devaient obligatoirement assister à ce «traitement». Dans les hôpitaux psychiatriques, on parlait avec effroi de ces camisoles.

On attacha donc Wassily et on se mit à l'asperger d'eau. Très vite, il commença à étouffer.

Le médecin s'approcha de lui: «Kusnezov! Votre dieu devrait vraiment vous venir en aide.» Wassily balbutia: «Que Dieu leur pardonne leurs offenses.»

Le médecin éclata de rire: «Polukine a parlé exactement de la même manière!»

On transporta Wassily dans sa cellule. Il eut de la peine à se remettre. «J'étais comme dans un brouillard épais,» devait-il raconter par la suite. «Je n'arrivais pas à me concentrer. Soudain, ces paroles de Jésus me revinrent à l'esprit: «Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre». Ensuite, j'ai décidé de me laisser faire. Plus rien d'ailleurs ne m'intéressait. J'étais prêt à mourir.» On lui fit une piqûre. Ses muscles se détendirent. Wassily fut alors incapable de réfléchir. Tout lui devint égal.

La nuit tomba. Les deux hommes n'arrivèrent pas à s'endormir. Polukine demanda à Wassily: «Connais-tu Kochkine?»

— Oui, répondit Wassily. Tous ses membres lui faisaient mal, et il avait de la peine à se déplacer. Etrange, vraiment très étrange, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qui est étrange? demanda Polukine. Wassily continua son monologue: Nous, les conducteurs de l'Eglise, nous avons le devoir de rester calmes et d'aimer tous les hommes même s'ils nous font du mal. Malheureusement, nous finissons par frapper nos confrères...

Polukine se sentit concerné: «Sais-tu depuis combien d'années je crépis ici? Peux-tu imaginer ma femme qui publie dans un journal des diffamations contre moi? Et mes jumeaux qui sont à l'internat.»

Wassily ne lui répondit pas, mais continua de penser à haute voix: «J'ai connu un certain Polukine. Il a travaillé avec un prêtre du nom d'Abdulla. Un marxiste fanatique, cet Abdulla. Il faisait partie de l'Eglise copte d'Egypte. Malheureusement pour nous tous, il était très sincère, très bon. Nous ne nous sommes pas méfiés de lui. Polukine était souvent avec lui. Et tout à coup, Polukine fut porté disparu. Le bruit circulait que le KGB l'avait interné dans un asile psychiatrique.»

Wassily fut interrompu par des cris horribles. Il entendit des gardiens courir dans le couloir, réprimander les «malades» qui hurlaient et pleuraient tout à la fois. Wassily fut profondément scandalisé. Polukine ne parut pas du tout étonné. Il s'assit sur son lit et regarda fixement son compagnon:

«Dis-moi, tu es bien le même Kusnezov?

— Qu'entends-tu par là?

— Tu sais, mon chef, le major Leftov, a souvent mentionné ton nom. J'étais en quelque sorte l'homme de liaison entre le KGB et le département — étranger — du patriarcat. Leftov n'appréciait pas du tout ton ministère.

— Ah bon, dit Wassily avec un sourire aux lèvres. Eh bien, s'il se fâche, j'en suis très heureux. Mais toi, que fais-tu ici?

— A l'Ouest, des bruits couraient qu'en URSS les chrétiens étaient persécutés. On me chargea de dissiper ces rumeurs. J'ai donc invité plusieurs représentants des Eglises occidentales à venir en URSS. Tout a bien marché. J'ai réussi à les convaincre qu'il ne s'agissait que de mensonges. Avec un évêque américain, par contre, nous avons rencontré des difficultés. Nous voulions qu'il devienne agent du KGB. Alors, nous lui avons envoyé une jolie fille...»

Wassily fronça les sourcils: «Tu me racontes une bêtise. Sois plus précis.

— Cet évêque refusa de travailler avec nous. Nous nous trouvions dans une situation épineuse, car nous craignions un scandale en Occident. Nous lui avons donné un somnifère. Ensuite, la fille est allée dans son lit pour l'embrasser. Nous les avons photographiés. Puis, nous lui avons montré ces photos en exigeant qu'il garde le secret sur toute l'affaire, sous peine de publier les «preuves de son immoralité»! Il rentra en Amérique. Il est mort peu après. Un jour, ma femme apprit en quoi consistait mon activité. Elle fut choquée, et elle exigea une explication. Je la battis. Désespérée, elle se rendit chez un pasteur baptiste pour tout lui raconter. Il réussit à la tranquilliser et l'invita à un culte. Finalement, elle décida de se consacrer au service du Seigneur. Elle m'a donné des jumeaux. Un jour, j'ai dit clairement à mon chef que je refusais de propager des mensonges et que je

ne pouvais plus mener une double vie: servir l'Eglise et travailler pour le KGB. Il eut un méchant sourire et me fit remarquer: «Vous avez tout à fait raison de parler d'une double vie. Vous êtes schizophrène, sans aucun doute.» Et depuis ce moment-là, je suis interné ici. Je n'ai jamais revu ma famille. Il se tut.

— Votre femme vous a cherché longtemps, expliqua Wassily, mais sans succès. Dans l'article publié contre son gré, vous passiez pour un aliéné. Votre femme a succombé peu après à un infarctus.

— Mais on m'a dit qu'elle s'était remariée! cria Polukine en sautant de son lit.

— Rien que des mensonges. Je vous en prie, Polukine, retrouvez votre calme. N'ayez pas un accès de frénésie. Et surtout, ne vous plaignez pas auprès du patriarche. Vous savez que toutes les lettres sont ouvertes par la police secrète. Vos enfants vous attendent. Ils ne se trouvent pas à l'internat, mais chez leur grand-mère.

— Comment savez-vous tout cela,» s'écria Polukine en proie à une grande excitation.

Ils entendirent la clé tourner dans la serrure. Ils s'enfilèrent sous leurs couvertures. Wassily fit semblant de dormir. Un infirmier et un officier entrèrent dans la cellule.

— Celui-là mettra du temps à reprendre connaissance, fit remarquer l'infirmier en désignant Wassily.

L'officier le dévisagea: «Mais, qui l'a mis ici?

— L'officier de garde, répliqua l'infirmier.

— Quel imbécile! Faites-lui une injection afin qu'il dorme jusqu'à demain et qu'il n'ait pas la possibilité de reconnaître son voisin. Et agissez de même avec Polukine,» ordonna l'officier, l'air très mécontent.

Quand la porte se referma, Wassily murmura à son compagnon: «Courage. Surtout, n'oppose pas de résistance. Je sais que ces piqûres et ces médicaments sont difficiles à supporter, mais je t'en supplie, tiens bon. Pense à tes enfants et à Dieu qui, lui aussi, a besoin de toi. Demain, on nous séparera.»

Quatre infirmiers arrivèrent et firent sans tarder les injections, tout étonnés de Polukine, qui d'habitude se débattait. Les deux hommes s'endormirent profondément.

Le lendemain, Wassily fut transporté dans une autre cellule. Il se retrouva avec l'assassin d'un secrétaire régional du PC.

Le vieux Lébédiev décida de prendre sa retraite. Au Ministère de l'Intérieur, personne ne fut étonné. Le gardien Lébédiev était un collaborateur très apprécié sur lequel on pouvait compter. Ses supérieurs se montraient satisfaits de son travail. Ils étaient persuadés qu'il garderait la plus grande discrétion sur tout ce qu'il avait vu.

Lébédiev annonça à Irina: «Ton père te fait bien saluer. Il te dit de ne pas désespérer et de garder ton calme.»

Un peu plus tard, un infirmier la conduisit vers Kochkine. Il était assis derrière son bureau et parcourait le dossier d'Irina. Il lui commanda de prendre place en face de lui: «Sokolov, vous avez une très forte sensualité,» lui fit-il observer.

Irina ne s'étonna pas de la remarque. Le KGB avait établi ce diagnostic et le dossier devait contenir des photographies la montrant avec Koslov. Cependant, elle tressaillit en découvrant des photos prises en Crimée. Elle se baignait dans la Mer Noire et Sacha Nikitine essayait de la rattraper. Elle se souvint d'une remarque faite par son pasteur: «Vous vous en repentirez, Irina. Une jeune fille ne doit pas accompagner un homme dans l'eau.» Elle lui avait demandé s'il ne lui faisait plus confiance, et il s'était contenté de murmurer: «On verra, on verra.»

A ce moment-là, elle n'avait pas cherché à comprendre. A présent, tout devenait clair. Le pasteur savait que le KGB l'avait photographiée, mais pourquoi ne lui avait-il rien dit?

Kochkine continuait de regarder les photographies d'un air désapprobateur. «Tiens, regardez ça!» Wassily tirait l'oreille d'Irina, histoire de s'amuser. Sur une autre photo, on voyait Irina en compagnie de Victor, le fils d'un haut fonctionnaire. Elle était encore étudiante à cette époque-là. Victor l'avait guettée à l'institut, et embrassée devant tout le monde. Elle l'avait giflé, mais personne n'avait photographié cette scène. Evidemment!

— Je pense que vous n'êtes plus vierge, dit Kochkine.

— Mais si!

— Tiens! Kochkine faisait semblant d'être très étonné.

— Un médecin pourrait le constater très facilement, rétorqua Irina.

— Ce n'est pas vrai, répondit le psychiatre, qui savait pertinemment que le KGB avait monté toute cette affaire. Il regarda Irina droit dans les yeux: «J'ai parlé avec votre père. J'ignorais qu'il était psychiatre, lui aussi. Comment pouvez-vous vous comporter d'une manière aussi contradictoire? Vous avez pourtant un père très cultivé. Scientifique et chrétienne. Quel paradoxe! Vraiment, je ne comprends pas,» murmura Kochkine.

Irina savait qu'elle se trouvait dans une situation critique. Elle devait se montrer très prudente, car elle risquait de passer pour schizophrène.

Kochkine composa un numéro de téléphone: «Sokolov est chez moi. Aimeriez-vous lui parler?» Puis, il tendit l'écouteur à Irina.

Elle espérait entendre la voix de son père. Sa voix tremblait un peu.

— Fantastique, Irina. Ici Koslov!

Irina se sentait désespérée: «Que désirez-vous?» demanda-t-elle froidement.

— Irina, raisonne-toi enfin. Ne pense plus à ta religion idiote. Ils vont t'enfermer dans un asile. Pour toute ta vie! Alors, réfléchis un peu. Tu sais que je ne cesse de t'aimer. Irina eut l'air dégoûté. Elle raccrocha.

— Eh bien... vous ne faites pas preuve d'auto-discipline, remarqua Kochkine, d'un ton sarcastique.

Il aimerait que j'aie une crise de nerfs, pensa Irina. Elle s'assit et se mit à prier en silence.

Kochkine téléphona, puis il ordonna de l'emmener.

Irina fut internée dans un hôpital psychiatrique.

20. Le jeu de cartes

En l'espace de quinze jours, Sacha dut changer trois fois de cellule. A présent, il avait, entre autres, pour compagnon Ganserich qui l'avait battu à son arrivée.

Sacha avait maigri jusqu'à n'être guère plus qu'un squelette vivant.

— Mais pourquoi es-tu ici? lui demanda Sokol, condamné à sept reprises pour vol.

— Lorsque le juif Silitch était en agonie, expliqua Sacha, il m'a supplié de prier avec lui et je l'ai fait.

Cette nouvelle cellule n'était pas aussi bondée que les autres. Douze prisonniers se partageaient huit lits. D'un geste respectueux, Sokol offrit son lit à Sacha pour qu'il puisse s'y reposer.

Sacha était exténué et il s'étendit avec soulagement. Les autres restèrent debout afin que le gardien ne le découvre pas couché.

En un rien de temps, ses cheveux étaient devenus gris. On le compta parmi les «vétérans», lui conférant une certaine autorité. Les prisonniers avaient confiance en lui.

Seul Ganserich l'évitait le plus possible.

On remit à Sacha son sac qu'il avait laissé dans la cellule précédente. Par miracle, personne n'avait touché à son pain sec. Comme il était affamé, il en grignota un morceau avec grand plaisir. Il offrit ce qui restait à ses compagnons.

On ouvrait sans arrêt la cellule et à chaque fois les prisonniers tremblaient. On venait chercher l'un d'entre eux pour un interrogatoire, les gardiens faisaient leur ronde, etc. Deux fois par jour, les prisonniers allaient aux toilettes. De temps à autre, une commission spéciale venait noter les réclamations, annoncer un jugement ou une décision du tribunal.

Malgré tout ce va-et-vient, les prisonniers parvenaient à jouer aux cartes et à préparer du «tchifir»* en cachette. Il y avait même de l'argent et du hachisch.

— Sacha, lève-toi, cria Sokol. Sacha ne fit qu'un bond. La porte s'ouvrit pour laisser passer Bublik. Il rayonnait et donnait l'impression d'avoir remporté une victoire importante.

Tous les prisonniers se précipitèrent vers lui. Ils brûlaient de connaître l'issue de la séance du tribunal.

— Alors, ils vont te donner combien? lui demanda Ganserich.

Bublik réfléchit un instant, puis répondit en fronçant les sourcils: «Je pense dix ans environ, peut-être plus. Tu comprends. Cinq kilos de hachisch, ça pèse lourd.» Il jeta un regard complice à Sokol: «Alors, on passe aux affaires?

— Tu as quelque chose? lui demanda Sokol, la voix toute tremblante.

— Evidemment. Qu'un gars surveille la porte!» Il ouvrit la bouche, tira un fil attaché à une de ses dents et finalement il cracha un cornet en plastique rempli de hachisch. Il l'avait avalé pendant la visite de sa mère. Garder un fil dans la bouche et l'oesophage est très désagréable et Bublik avait dû faire preuve d'endurance.

Sokol saisit le cornet et le cacha tout de suite. «Nous ne pouvons pas l'utiliser avant la nuit,» dit Bublik en ricanant. «Mais, ce n'est pas tout.» Il enleva son pantalon et commanda à Sokol: «Tu vois le sparadrap. Dessous, il y a un fil. Tire!»

Une minute plus tard, Sokol nettoyait le tube dans les toilettes. Les autres se bouchaient le nez: «Quelle horrible odeur!» Bublik gardait le sourire. Soudain, Sokol grogna: «Mais, c'est un petit livre pieux!

* Sorte de tabac dont les constituants sont des feuilles de thé bouillies.

— Quoi? cria Bublik, hors de lui. Ne me dis pas que ma mère, si pieuse, a emballé un évangile au lieu des mille roubles qu'elle m'avait promis.

— Ne t'en fais pas. L'argent est bien là. Plusieurs billets de cent.»

Bublik perdit son argent en jouant aux cartes. C'était chose défendue et celui que l'on attrapait était sévèrement puni.

Sacha ignorait comment les prisonniers arrivaient à se procurer des cartes.

Il y avait toujours six joueurs, les autres «montaient la garde».

Sokol gagna les mille roubles de Bublik. Là aussi, il enfreignait le règlement qui interdisait de posséder de l'argent. Mais pour les «vétérans des prisons», les lois et les règlements n'existaient qu'en théorie.

C'est terrible de perdre au jeu tous ses «biens» jusqu'aux sous-vêtements et à la brosse à dents. Ceux qui n'avaient plus rien du tout servaient de «partenaires» à des homosexuels ou devaient accomplir les «sales besognes»: éliminer les informateurs, par exemple. Parfois, on n'hésitait pas à assassiner ces malheureux.

Bublik examina le petit évangile de Saint Marc imprimé sur un papier très mince provenant de l'étranger et coûtant fort cher.

Sacha lut la première page en se penchant au-dessus de Bublik. Brusquement, Ganserich arracha le livret des mains de Bublik: «Jette cette horreur dans les WC,» cria-t-il. A ce moment, Sokol le bouscula et lui envoya un coup de poing dans l'estomac. Ganserich alla heurter le coin de la cellule. «Si tu fais ça, je t'assomme,» gronda Sokol. Il lui prit l'évangile.

Le gardien ouvrit la porte: «Sacha Nikitine. Préparez-vous. Vous allez à l'instruction.»

Sacha ne pouvait pas repasser son pantalon et sa chemise. Il partit dans cet état délabré et entra quelques minutes plus tard dans une pièce où se trouvaient déjà deux autres personnes. Il s'agissait d'un oncle et d'une tante que Sacha n'avait encore jamais rencontrés. C'étaient des gens très aimables et fort appréciés. L'oncle était un ancien évangéliste travaillant à présent dans le département «idéologie» du comité central. Il examina son neveu avec attention.

— Tu as maigri, Sacha, dit-il pour entamer la conversation. Tu ne nous connais pas. Je suis le frère de ta mère, Léna, et voici ma femme Nina.

Sacha les regarda, étonné. Il ne savait que dire.

Nina comprit son malaise et essaya de détendre l'atmosphère: «Tu es sans doute surpris de nous voir ici. Ton père ne t'a jamais parlé de nous?» Sa voix était très douce.

Soudain, Sacha eut le sentiment d'être rentré à la maison. Il avait grande

envie de s'élançer vers son oncle pour pleurer dans ses bras, pour le supplier de le libérer de cet horrible endroit.

Sinizyne passa la main sur la tête rasée de son neveu, et soupira: «On n'est pas très gentil avec toi, ici.»

Sacha avait de la peine à retenir ses plaintes: A moi, un serviteur de Dieu, on m'interdit de prier! On m'empêche de respirer! «Pas très gentil!» Mais ignorez-vous ce qui se passe dans cette maison? Cependant, il se ressaisit et ne dit rien.

— Sacha, tu es en prison depuis un mois à peine, et ils t'ont maltraité de la sorte. Ne serait-il pas judicieux de reprendre ton ministère au sein de l'Eglise officielle? Je t'en prie, ne fais plus de bêtises!

Sacha songea aux études bibliques qu'il avait fondées. Il les avait nommées: «Retour aux sources». Il avait lutté contre tant de préjugés qui séparaient les différentes communautés religieuses. Avec peine, il avait réussi à rassembler des chrétiens dans le seul but d'approfondir les enseignements bibliques. Et le Seigneur avait béni ces rencontres. Son oncle parlait de «bêtises»! Ces expériences si enrichissantes n'étaient pourtant nullement ridicules.

Sacha, très fatigué, leva la tête et regarda Sinizyne droit dans les yeux. Il s'efforça de parler: «Je suis très heureux de voir les parents de ma mère, mais je n'ai pas commis de «bêtises», Oncle Micha. Jamais je ne suis entré en conflit avec les pasteurs de l'Eglise officielle. Bien au contraire, nous avons toujours de bonnes relations. J'ignore totalement les raisons qui ont conduit à mon arrestation.»

Sinizyne s'assit à côté de sa femme. Perdu dans ses idées, il raconta: «Je me souviens très bien du temps où je voulais gagner tous les hommes à Christ. Après mes prédications, des milliers de personnes se convertirent et devinrent membres de notre Eglise. J'étais très optimiste et je disais à ma fiancée: «Si tous les hommes servaient Dieu de tout leur cœur, l'exploitation, les tromperies, le racisme, l'oppression prendraient fin. La paix et l'amour détermineraient les relations entre les hommes. Le messianisme communiste, conçu par les juifs, deviendrait réalité. J'ai annoncé le Christ crucifié et ressuscité avec toute l'ardeur de ma foi. Même des athées convaincus venaient m'écouter. Je pensais que les chrétiens vraiment fidèles devaient être prêts à mourir pour les autres. J'espérais que leurs souffrances dévoileraient aux incroyants la beauté cachée du christianisme. Mon conducteur spirituel m'avait enseigné toutes ces choses, et j'y croyais profondément. Ensuite, il y eut les horribles épurations de 1937 à 1939. Un demi-million d'innocents furent massacrés. Et sais-tu qui me dénonça?

Mon conducteur. Oui, Sacha, mon maître qui aimait tant parler de la fidélité envers Christ. J'en fus tellement dégoûté que pendant ma détention cellulaire, je trahis tous mes confrères. Je survécus, les autres pas. Ma sœur bien-aimée est morte, elle aussi. Sacha, crois-moi, tous les ecclésiastiques sont des aventuriers, des opportunistes, des traîtres. Chaque jour, j'en rencontre quelques-uns. Crois-moi, le jeu n'en vaut pas la chandelle.»

Sinizyne était sincère. Sacha fut frappée par sa voix pleine d'émotions. Dans bien des cas, Sinizyne avait vu clair.

— Oncle Micha, tu as peut-être raison. On t'a trahi et tu en as fait de même. Malgré tout, l'enseignement du Christ n'a pas changé, dit Sacha à voix basse.

Nina se leva: «J'ai dirigé le chœur et, pendant un certain temps, je me suis intéressée aux questions religieuses. Mais je sais que les croyants sont les jouets de l'Etat. Il en sera toujours ainsi. J'ai beaucoup de contacts avec des gens d'Eglise de l'étranger. Ils conçoivent tous leur ministère comme un moyen de s'engager dans la politique et de récolter de l'argent pour différents projets. Christ n'est pour eux qu'une figure légendaire qui leur permet néanmoins d'acquérir de l'argent.

— Mais, tu généralises trop, Tante Nina, intervint Sacha.

— C'est possible. Mais les chrétiens qui croient vraiment que Jésus est leur Sauveur, n'ont aucun pouvoir dans les Eglises. Les autres n'utilisent la religion qu'à des fins politiques.

— Mais je n'ai rien à faire avec ces gens-là, riposta Sacha.

Sinizyne lui donna raison.

— C'est vrai Sacha. Mais, mon cher neveu, nous ne voulons pas que tu restes en prison et que tu y meures. Si tu n'étais pas le fils unique de ma sœur préférée, je ne chercherais pas à t'aider. Qui pensera encore à toi lorsque tu seras mort?

— Ce n'est pas nécessaire,» murmura Sacha.

Sinizyne secoua la tête et regarda par la fenêtre: «Les meilleurs enfants de la Russie se sont promenés là en-bas, dans cette cour. Et ils sont tous morts. Dans chaque Eglise, partout dans le monde, nous avons des collaborateurs qui font de la propagande pour nous. Tu comprends? Les gens comme toi n'ont aucune chance. Ils sont tous victimes de notre politique. Pourquoi Dieu ne vient-Il pas en aide à ses enfants qui souffrent? Ne voit-Il rien? Y a-t-il une Eglise qui mette vraiment en pratique l'amour du prochain?

«Cette Eglise n'existe pas, Sacha! Renie ta foi, renonce à toutes ces naïvetés et tu pourras jouir à nouveau de la liberté. Ton amie, Irina Sokolov, a été internée dans un hôpital psychiatrique à Dniepropetrovsk ou

Leningrad. Je ne sais pas exactement. Tous tes amis passent pour des aliénés. Est-ce que tu aimerais aussi te retrouver dans cet enfer?»

Sacha eut pitié de son oncle qui paraissait vraiment souffrir. Il prit sa main.

— Ecoute-moi, Oncle Micha. Un serviteur de Dieu t'a trahi. Ta déception a été telle que tu as perdu la foi en Dieu, et à présent tu mènes une lutte sans merci contre la religion ici et à l'étranger. Si je renonce à ma foi, bien des gens désespéreront et s'éloigneront de Jésus-Christ. D'abord, tu m'as demandé de réintégrer les rangs de l'Eglise officielle et à présent tu voudrais que je rejette tout. Non, Oncle Micha, je crois en Jésus, et je suis fermement décidé à mettre ma foi en pratique.

— Mais tu mourras, mon cher neveu, gémit Sinizyne. Vos pasteurs ne s'engagent pas, ils ne cherchent pas à soutenir les faibles. Au lieu d'encourager les fidèles dans leur foi, ils les calomnient.

Sacha secouait la tête, décontenancé: «Pauvre Oncle Micha! Tu as dû beaucoup souffrir. J'ai honte des pasteurs.»

Sinizyne frappa à la porte. Un gardien entra. Il jeta un coup d'œil à Sinizyne qui était très pâle, et demanda: «Faut-il l'emmener?»

Sinizyne acquiesça d'un signe de tête.

Par la suite, Sacha apprit que Sinizyne avait succombé à un infarctus peu après cet entretien. Avant de mourir, il avait recommandé à sa femme: «Ninotchka, fais tout ton possible pour que Sacha ne meure pas en prison. J'ai juré à Léna de prendre soin de son fils. Que Dieu nous pardonne.» Puis, il avait fermé les yeux et ne s'était plus réveillé.

On reconduisit Sacha à sa cellule. Ganseriche et Bublik se disputaient. Sacha comprit que Ganseriche avait perdu tout ce qu'il possédait. Une troïka (allusion à la troïka du KGB, un groupe de trois personnes pouvant condamner sans procès un accusé,) composée de Sokol, Golov et d'un autre prisonnier surnommé Lénine, délibérait au sujet de Ganseriche. Un peu plus tard, Sokol se leva pour annoncer: «Ganseriche, tu as triché au jeu. De plus, tu n'avais pas de quoi payer, et tu le savais très bien. Voici notre jugement: ou bien tu tues un informateur ou bien tu deviens notre «fiancée». Si tu refuses, quelqu'un t'éliminera un jour.

«Tu n'as plus le droit de prendre ta revanche. C'est tout. D'ici demain, tu devras choisir ta punition. Evidemment, quelqu'un peut prendre la revanche à ta place. Mais toi, tu n'en as plus le droit.»

Sacha avait observé toute la scène avec stupéfaction. Ganseriche, l'air très déprimé, restait assis sur son lit. Quelques minutes plus tard, plus personne

ne s'occupait de lui. La vie des prisonniers avait repris son cours habituel.

Cette nuit-là, Sacha fut incapable de dormir. Les événements du jour précédent continuaient de le préoccuper. A part Ganseriche, tous les autres prisonniers ronflaient paisiblement. Ganseriche réfléchissait à son jugement.

Sacha repensa à son oncle et pria pour lui.

Soudain, il entendit pleurer Ganseriche qui était son voisin de lit.

Sacha passa une main sur la tête rasée de son voisin et lui murmura: «Ne pleure pas, raconte-moi un peu ta vie.»

Ganseriche cessa de pleurer, mais garda sa tête enfouie dans son coussin. Sacha prit patience: «J'ai appris que ton père était pope. Parle-moi de lui.»

Ganseriche s'assit d'un bond et regarda Sacha méchamment: «J'aimerais étrangler cette vipère. De mes propres mains!

— Mais pourquoi?» lui demanda Sacha, effrayé.

Le père de Ganseriche avait bel et bien exercé un ministère pastoral. Ganseriche, son fils aîné, assistait aux cultes et jouait au piano.

Par la suite, le gouvernement interdit aux jeunes de s'engager dans leurs Eglises. Gussev, le père de Ganseriche, se soumit aux nouvelles ordonnances. Il empêcha les jeunes de se réunir et de participer à des études bibliques. Tous les jeunes gens âgés de moins de dix-huit ans ne pouvaient plus prendre part aux cultes.

Nicolas, surnommé plus tard Ganseriche, n'avait plus le droit d'aller à l'église. Il avait honte de son père. Quand celui-ci recevait des délégués du Ministère des Affaires religieuses, Nicolas épiait les conversations. Son père était persuadé qu'il fallait être soumis aux autorités.

D'un côté, il se consacrait à ses paroissiens, de l'autre, il fournissait quantité d'informations au gouvernement. Il ne respectait même pas le secret de la confession. Il y avait là une contradiction profonde, et Nicolas en était conscient. Il essaya à plusieurs reprises d'en parler à son père, mais celui-ci refusa toujours: «Tu es trop jeune, mon fils. Quand tu seras plus âgé, tu comprendras ma position.»

Nicolas commença à mettre en garde les paroissiens. Il leur conseilla de ne plus rien raconter à son père.

Celui-ci apprit ce que Nicolas faisait. Il perdit contrôle de lui-même et battit son fils. Nicolas s'enfuit en pleurant et entra dans le premier bar qu'il aperçut. Il se saoula, puis détruisit quelques fenêtres du comité exécutif du PC. La milice le poursuivit. Il brisa encore les fenêtres de la maison paternelle avant de se rendre.

Au poste, les miliciens le maltraitèrent et Nicolas eut de la peine à s'en remettre.

On le condamna à cinq ans de prison. Depuis lors, il fila un mauvais coton. A présent, il était incarcéré pour la quatrième fois.

— Je pourrais le tuer, ce caméléon, dit Nicolas, en grinçant des dents.

— Je te comprends, murmura Sacha, mais tu ne dois pas parler comme cela. Bon ou mauvais, cet homme reste ton père. Nous vivons à une époque difficile. Qui ne commet pas d'erreur de nos jours?

Ganseriche ne voulait pas comprendre. Sur son visage, on pouvait lire une expression de mépris. Sacha cessa de lui parler. Le reste de la nuit, il pria et réfléchit beaucoup.

Le lendemain matin, Sacha se lava à l'eau froide, puis il se rendit vers Sokol: «Je prends les dettes de Ganseriche à ma charge.»

Sokol n'en revint pas et il se mit à bégayer: «Toi, ... un p... pasteur baptiste? Ça va pas la tête? Tu veux prendre la revanche? A la place de cet imbécile! Mais pourquoi? Tu risques ta tête.»

Ils durent réintégrer leur cellule. Sacha répéta à Sokol: «Je vais jouer à la place de Ganseriche.»

Les onze prisonniers le regardèrent avec étonnement. Ganseriche était bouche bée.

— Qu'est-ce qui se passera si tu perds? Tu crois qu'on sera plus indulgent avec toi parce que tu es prêtre? grogna Sokol, très fâché.

— Ce ne sera pas nécessaire, répliqua Sacha d'un ton décidé. Jésus-Christ a pris tous nos péchés sur Lui et Dieu ne l'a pas anéanti. Il ne m'abandonnera pas. Je vais payer pour Ganseriche.

Jusqu'à l'appel, il régna un silence absolu. Pendant le petit déjeuner, presque personne ne parla. Ensuite, six joueurs se retirèrent dans un coin. Les autres montèrent la garde.

Sokol distribua les cartes. Sacha pensa: «Si je perds, ma vie est finie.» Il regarda sa carte: «Donne-moi la prochaine,» dit-il à Sokol. Celui-ci se pinça les lèvres. Il n'avait pas l'intention de se montrer complaisant envers Sacha. Il ne perdait jamais et même les plus doués avaient peur de lui.

Dans la cellule, la tension grandissait.

Sacha se révéla un joueur fort adroit. Il prit aussi de très gros risques.

Le jeu était passionnant. Finalement, Sokol tira une dernière carte, et ne put s'empêcher de jurer.

Sacha avait gagné et Sokol n'en revenait pas: «J'ai pourtant bien réfléchi...»

Après cette victoire, Sacha se leva et éclata de rire. Puis il dit à ses compagnons: «Vous voyez, mes amis? Je savais que Dieu exaucerait ma

prière.» Ganseriche pleura. Sokol, désespéré, regarda les cartes: «Je ne me suis encore jamais trompé,» murmura-t-il.

Sacha avait sauvé sa vie et celle de Ganseriche. «Tu vois, Nicolas, Jésus a agi de la même manière. Il s'est chargé de nos péchés et il les a expiés à notre place. Et celui qui remet sa vie à Jésus et qui accepte de le servir reçoit une vie nouvelle. Le chrétien ne doit pas citer sans cesse le nom de Jésus; mais lui confier sa vie. Tout le reste est hypocrisie.»

Nicolas s'essuya les yeux et dit à voix basse: «Sacha, je suis prêt à servir Dieu. J'aimerais lui demander de me pardonner.»

Sacha écouta la prière de Ganseriche, puis il lui imposa les mains: «Père, pardonne-moi d'avoir pris un risque aussi grand. Je me suis confié entièrement en toi. Accepte Ganseriche comme ton enfant.»

Pendant toute la journée, Sokol ne prononça pas une seule parole. Bublik demanda à Sacha de lui expliquer l'Évangile de Marc. Sacha fut rempli de joie, il oublia sa grande fatigue.

Ce soir-là, trois prisonniers avaient choisi de servir Dieu.

Après le dîner, composé d'une soupe très claire, Sokol brûla ses cartes: «Tu as gagné, tu as gagné,» murmura-t-il. Puis il s'approcha de Sacha et exprima le vœu de devenir enfant de Dieu. Il raconta au jeune pasteur qu'il avait rencontré une fois un croyant. Celui-ci lui avait dit: «Je prierai pour toi, Sokol, jusqu'à ce que tu trouves Dieu.» Sokol avait fait souffrir bien des prisonniers.

Une semaine plus tard, Sacha baptisa tous ses camarades. De quelle façon, nul ne le sait. Les nouveaux croyants racontèrent seulement que Sacha avait prononcé le nom du Seigneur.

Cinq jours plus tard, Sacha fut transféré dans un autre pénitencier.

21. Rencontres imprévues

Youri Sokolov regarda tristement la grille de l'institut serbe. Il ignorait ce qui l'avait poussé à revenir ici. Il y avait longtemps qu'Irina avait quitté l'institut. Où pouvait-elle bien se trouver? Il savait que les amis d'Irina étaient internés à Tcherniakovsk, mais le plus grand secret régnait en ce qui concernait Irina.

Un procès avait-il eu lieu? Quelle en avait été l'issue? Sokolov s'inquiétait

beaucoup. Il savait que les sessions du tribunal se déroulaient toujours à huis clos, et qu'il n'aurait donc jamais pu y assister.

Soudain, un taxi s'arrêta. Quelqu'un l'appela. Il se retourna, étonné. C'était son père: «Bonjour, mon fils. Je suis content de te revoir.

— Mais Père, comment se fait-il que tu sois ici? Ta santé n'est pourtant pas très bonne!» répondit Youri en embrassant le vieillard.

Vladimir Sokolov avait un air assez imposant avec sa barbe blanche bien fournie et son regard décidé. Il fit monter son fils dans le taxi. «Assieds-toi, Youri. Je t'ai cherché partout. Comme c'est la cinquième fois que tu te trouves à Moscou, je tenais absolument à te rencontrer. A l'hôtel, on m'a dit que tu parlais ce soir. Alors, j'ai pensé que tu irais à l'institut. Il faut que je discute avec toi de différents points.»

Youri voulait mettre son père en garde. Il avait peur du chauffeur de taxi.

— Mais, tu ne le reconnais pas? Regarde-le bien! dit le vieillard en riant.

Le chauffeur leur sourit, puis dit d'un air sérieux: «Nous devons partir. Deux agents du KGB nous surveillent. Ils sont dans une Volga.»

— Dis-moi, Youri. Où se trouve le pistolet de Koslov? demanda le vieux Sokolov quand le moteur démarra.

Youri fronça les sourcils. Il n'aimait pas repenser à cet événement. Son estomac se crispait à cette évocation. «Je l'ai caché à l'intérieur d'un tronc. Je ne me rappelle plus s'il s'agissait d'un chêne ou d'un hêtre. Je ne sais même pas si l'arbre existe encore.»

Son père lui dit: «Nous devons absolument le renvoyer à Koslov. Tu sais, l'arme appartient à l'un de ses parents. S'il ne pouvait pas la rendre, il se trouverait dans une situation assez pénible. De plus, il serait capable de n'importe quelle méchanceté pour la récupérer.»

Soudain, le chauffeur freina et bifurqua dans une petite rue latérale, traversa une cour et prit une autre ruelle. Le vieux Sokolov alla se heurter contre son fils. Celui-ci s'agrippait au siège avant, tout en retenant son père. Il se retourna. Les agents du KGB les poursuivaient toujours. Le chauffeur bifurqua une nouvelle fois. Une bande d'enfants s'amusait le long de la rue. Le chauffeur dut freiner, donner un coup de volant à droite. Il accéléra. La Volga fut obligée de freiner elle aussi, car les enfants couraient au milieu de la rue. Le chauffeur s'engagea dans une autre rue, puis dans une avenue. Finalement, il s'arrêta dans la cour d'un grand immeuble.

— Vite, montez dans l'autre voiture, dit-il à ses passagers en désignant une Moskvitch qui les attendait. Une seconde plus tard, le taxi avait disparu.

Par la suite, Youri raconta qu'il n'avait pas reconnu le chauffeur. C'était

son neveu. A cause de cette aventure, il avait perdu sa place et il avait dû passer deux semaines en prison.

Les Sokolov furent accueillis par le professeur Nikiforof. Il y avait aussi deux journalistes étrangers qui observèrent le vieux Sokolov avec curiosité. Envers Youri, ils se montrèrent quelque peu méfiants, car ils savaient que c'était un ancien agent du KGB.

Nadiechda, la charmante femme du professeur, leur offrit à tous le thé. «Excusez-nous,» leur dit-elle en souriant, «nous ne pouvons pas nous acheter du café. Il est tellement cher.» Puis, elle se tourna vers le vieux Sokolov: «Aimeriez-vous plutôt un Kvass?»*

— Mais volontiers! Je préfère le Kvass à cette espèce de mort-aux-rats! répondit le vieillard. Tout le monde éclata de rire.

Son verre de Kvass à la main, il raconta aux reporters: «Je vous l'ai déjà expliqué une fois. On a interné ces jeunes gens dans des hôpitaux psychiatriques parce qu'ils ont essayé de convaincre le gouvernement. A leurs yeux, la foi chrétienne préconise une forme de société fondée sur la justice, la sincérité, la vérité. On ne peut la réaliser qu'en se soumettant à l'autorité de Jésus-Christ. A la fin des temps, il reviendra chercher son Eglise et gouverner le monde dans un esprit de vérité et de justice. D'après le Nouveau Testament, tous ceux qui se confient en Dieu jouissent déjà du royaume céleste. Mais, ajoutent ces jeunes gens, les croyants doivent mettre leur foi en pratique dans tous les domaines de la vie. Sinon, ils ne peuvent exercer une action pastorale au sein de leurs familles. Par leur témoignage, les familles chrétiennes redressent la société toute entière.»

Tous écoutaient avec intérêt. Nadiechda offrit de nouveau du thé et du Kvass. Sokolov en but une gorgée avant de poursuivre: «Jusqu'à présent, très peu de chrétiens ont vraiment montré, par leur mode de vie, la beauté du royaume céleste. Le christianisme s'est dégradé et est devenu une religion parmi d'autres.

«Nous ne cherchons pas à influencer le parti. Qu'il continue seulement de propager une forme de société athée. Mais les chrétiens devraient être autorisés à annoncer librement l'Évangile. Si le gouvernement acceptait ce «combat idéologique», des millions de victimes pourraient être épargnées.

«Voilà en gros leur conception. Je les ai avertis en vain! Le PC ne renoncera jamais à sa lutte contre la religion. Le christianisme véritable, tel que l'a vécu l'Église primitive, signifierait la fin du communisme. Le «christianisme» teinté de marxisme, «l'Évangile de la libération par la

* Boisson alcoolique préparée avec du pain

révolution» est encore toléré par les communistes. Ils l'utilisent pour étendre leur pouvoir. Par la suite, ils n'hésiteront pas à emprisonner ces chrétiens marxistes, ou même à les tuer...

— Et que pensez-vous du communisme européen? demanda l'un des journalistes américains.

Le vieux Sokolov réfléchit quelques instants. «Cher ami, vous n'avez qu'à lire Lénine et vous verrez qu'il n'a pas tenu ses promesses. Dans ses ouvrages, il préconise la liberté religieuse. En Occident c'est la même chose. Après les élections, la plupart des candidats élus oublient les engagements pris lors de la campagne électorale.

«Je ne vois pas de grandes différences entre les communistes européens et soviétiques. Ils poursuivent les mêmes buts politiques. Ils essayent tous d'étendre leur hégémonie. Nos jeunes gens ont cherché le dialogue avec les dirigeants. Ils préconisaient une coexistence pacifique entre les deux idéologies, communistes et chrétiennes. Mais le KGB a tout de suite compris les dangers qu'engendrait la réalisation d'une telle idée. En Russie, les gens n'aiment plus le communisme. Les jeunes s'intéressent beaucoup aux questions religieuses.»

Youri écoutait son père avec attention. Après l'arrestation d'Irina, il avait lu plusieurs ouvrages de Soljenitsyne, que lui avait prêtés Lébédiev. De temps en temps, Lébédiev recevait des livres de Paris.

Youri aimait beaucoup Soljenitsyne, sa façon de décrire les souffrances du peuple russe. Et il avait commencé à réfléchir à l'existence de Dieu, par exemple. Lorsqu'Irina était encore à la maison, il n'en avait pas trouvé le temps, car il avait constamment à protéger sa fille contre les tracasseries du KGB. Pendant des nuits entières, il avait élaboré des plans pour lui éviter un éventuel emprisonnement. Mais toutes ses tentatives s'étaient révélées vaines...

Il souffrait beaucoup. Il s'était toujours montré très courageux, prêt à agir, et à présent, il se trouvait impuissant à sauver Irina. En tant que psychiatre, il connaissait les traitements qu'elle aurait à subir.

Souvent, il murmurait sans s'en rendre bien compte: «O Dieu, si tu existes vraiment, protège mon enfant.» Un jour, il avait ouvert la Bible d'Irina: «Appelle-moi dans la souffrance, je t'aiderai et tu me béniras.» Cette parole l'avait profondément marqué et il y repensait constamment.

Quand il apprit l'arrestation de Sacha, il se fit beaucoup de souci pour Natacha. Une nuit, alors qu'il se sentait si désespéré, il se mit à genoux pour prier: «Jésus-Christ, si tu existes vraiment, rends-moi Irina et Natacha. Je te promets alors de te servir. Exauce ma prière.»

S'agissait-il là d'un acte de désespoir? Peut-être.

Une paix étrange envahit son cœur. Il retrouva son calme. Le lendemain, rien n'avait changé, mais il portait en lui une espérance nouvelle.

Le vieux Sokolov fit passer la cassette enregistrée pendant la lutte qui avait opposé Irina à Koslov. Les reporters en demandèrent une copie. Vladimir Sokolov leur montra aussi des photographies.

Youri fut très étonné: «Mais où les as-tu trouvées?

— Ça devrait rester secret, mais enfin... j'ai rencontré Valentina Névérov juste après l'arrestation de son mari. Valentina a décidé de mettre fin à son activité pour le KGB. Elle l'expliqua aux responsables, car elle avait l'impression d'avoir été trompée. On essaya de la calmer en lui promettant de libérer prochainement son mari. Puis, on lui remit ces photographies avec l'ordre de les montrer aux croyants. Il s'agissait de les persuader qu'Irina menait une vie dévergondée. Je l'ai alors raisonnée et j'ai pris les photos. Tout simplement. Sokolov souriait, l'air satisfait.

— Et que se passe-t-il avec Névérov? demanda Youri.

— Le pauvre, il doit rester en prison. Il a rencontré par hasard Sacha et celui-ci lui a dévoilé «l'activité» de Valentina. Un coup terrible pour Névérov. Tu peux l'imaginer. Natacha Nikitine, la mère de Sacha, a obtenu l'autorisation de rendre visite à son fils. Sacha l'a priée d'entrer en contact avec Valentina et de l'engager à se repentir.

— Se repentir? dit Youri en riant. Je l'entends encore affirmer avec fierté: «Je sers l'Union Soviétique! Je sers mon pays!» C'est elle que l'on devrait interner et non ma fille.»

On sonna. Tous sursautèrent. Les journalistes voulaient s'éclipser par la porte de service, mais Nadietchda les tranquillisa.

Les américains partirent après avoir promis de ne pas publier les documents sans l'assentiment de Nikiforof. Ils empruntèrent la porte de service menant au jardin potager.

Une femme de l'âge de Youri entra dans la pièce, jeta un coup d'œil aux personnes présentes avant de les saluer. Youri était fasciné par cette femme. Il l'observa avec attention. Elle avait les yeux bleu-foncé, comme Irina, des yeux magnifiques. Youri se troubla, il pensait avoir devant lui sa fille, mûrie et vingt ans plus âgée. «Ma petite fille, qu'ont-ils fait avec toi? ...» pensa-t-il. Puis il la reconnut.

Nikiforof, Nadietchda, Vladimir Sokolov se retirèrent. Natacha les regarda avec étonnement. Pourquoi la laissaient-ils seule avec cet inconnu? Et de qui s'agissait-il? Pourquoi la regardait-il fixement? Quelle situation

désagréable! Et à présent, il se mettait à pleurer, cet homme assez médiocre aux cheveux grisonnants.

Soudain, Natacha rougit comme une jeune fille. Elle voulait savoir qui était cet homme si étrange, mais elle n'arrivait pas à parler.

— Natacha... dit Sokolov doucement.

Elle se sentait de plus en plus désemparée. Elle fronça les sourcils, réfléchissant. Ces cheveux gris... ce regard perçant... Et tout à coup, les souvenirs resurgirent — le blocus de Leningrad!

— Tu ne me reconnais pas, Natacha?

Elle perdit connaissance. Sokolov la prit dans ses bras et la transporta vers un fauteuil. «C'est seulement un malaise,» murmura-t-il. «Elle va revenir très vite à elle.» Mais il avait peur de la perdre... lui qui l'avait cherchée si longtemps.

— Où suis-je? Que s'est-il passé? demanda-t-elle, déroutée.

— J'ai tant désiré te revoir, Natacha, dit Sokolov.

Elle le regarda dans les yeux et éclata en sanglots: «Mais l'enfant... notre fille... je n'ai pas pu la sauver. Elle est morte juste après la naissance.»

Il lui caressa la main. Soudain, elle prit peur: «Tu travailles encore pour le KGB?

— Non, chère Natacha. Après ton arrestation j'ai renoncé à ma carrière dans la police secrète. Je suis devenu médecin.» Il se leva pour lui servir une tasse de thé. Ils parlèrent longuement. Sokolov ne songeait plus à prendre l'avion pour rentrer chez lui.

Nadiechda vint interrompre leur conversation: «Alors, jeunes gens, on mange?

— Jeunes gens?» répéta Youri.

Ils dînèrent à la cuisine. Le vieux Sokolov fixait son fils avec curiosité. Natacha semblait radieuse.

— A présent, il ne manque plus qu'Irina pour que la famille soit au complet, dit Nadiechda très prudemment.

Natacha demanda à Youri: «Irina? C'est ta fille? L'amie de Sacha?»

Jamais elle n'avait pensé qu'il existait une relation entre la petite-fille de Vladimir Sokolov et Youri. Elle avait été tellement marquée par les récents événements, la mort de son mari, l'arrestation de Sacha, qu'elle ne repensait plus au passé.

Soudain, une profonde tristesse l'envahit. «Il est marié et il a une fille,» pensa-t-elle. Mais elle eut honte. Elle s'était mariée, elle aussi... Elle se pencha sur son assiette et essaya de manger. «Et puis, tout ça ne me concerne pas. Sa fille est chrétienne, mais lui probablement pas. Sacha et

Irina ont prié pour son salut... De toute façon, on ne peut plus revivre le passé.»

Youri lança à son père un regard interrogateur. «Après le repas,» répondit celui-ci à voix basse. Nadiechda racontait des histoires amusantes. Seul son mari l'écoutait vraiment. Les Sokolov et Natacha étaient perdus chacun dans leurs pensées.

Après le dîner, Nadiechda disparut à la cuisine, son mari partit à l'institut. Vladimir, Youri et Natacha s'installèrent au salon.

— Je dois t'avouer quelque chose, Natacha, commença le vieillard. Tu as perdu ta fille et c'est moi qui en suis responsable.

Elle le regarda étonnée.

— Je t'en prie, Natacha, sois forte...

Mais comment fallait-il lui annoncer cette nouvelle réjouissante: ta fille vit...!

Sacha dut se rendre dans le bâtiment administratif du pénitencier. Le major le fit asseoir, avant de partir. Quelques minutes plus tard, Koslov entra.

— Alexandre Nikitine? Sacha se leva.

— Alors, cela vous laisse bouche bée de revoir ainsi un ancien camarade d'études! Koslov, se croyant très drôle, riait. Asseyez-vous, Nikitine. A propos, nous pourrions nous tutoyer.

— Comme vous voudrez, répondit Sacha, très distant.

Koslov lui posa une question très directe: «Quelle est votre relation avec Irina Sokolov?» Il avait tout au moins renoncé au «tu».

Sacha haussa les épaules et répondit: «C'est ma fiancée.»

Koslov écarquilla les yeux, puis il éclata de rire: «Votre fiancée? Quelle blague! Les baptistes autorisent-ils les mariages entre frère et sœur à présent? Et bien, c'est du joli!»

Sacha n'y comprenait rien: «Que voulez-vous dire?

— Vous ne voyez pas ce que j'entends par là. Voilà qui est vraiment étrange. Vos proches parents ne vous ont pas expliqué que votre mère avait mis au monde des jumeaux. Vous et Irina. Par la suite, Irina a été adoptée par Sokolov, un fonctionnaire du KGB.»

Sacha eut l'impression que le monde entier s'écroulait. Qu'avait dit le médecin du pénitencier? Que sa mère était décédée en accouchant d'une petite fille. Mais Sacha confondait peut-être... Son père n'avait jamais parlé de sa première femme. Juste avant sa mort, il avait pourtant décidé de le faire.

Sacha restait là, désespéré. Cette nouvelle l'affectait profondément.

Malgré tout, il avait l'impression que Koslov lui mentait. Il devait s'informer auprès de Sinizyne. Dommage que la conversation ait été interrompue. Il essaya de se ressaisir.

— Je vous remercie. A présent, je sais qu'Irina est ma sœur. Si seulement, je me trouvais dans ma cellule, seul, pour tout oublier...

Koslov lui montra quelques photographies: Irina, à moitié nue, était couchée par terre et Koslov l'embrassait passionnément.

Sacha se sentit mal. Il rendit les photos sans faire de commentaire. Koslov lui expliqua: «Vous voyez, Alexandre, vous êtes tombé amoureux de votre propre sœur. Vraiment, cette femme n'arrive jamais à assouvir ses désirs sexuels. Toutes ses actions sont dictées par un désaxement sexuel très prononcé. C'est pour cette raison que je ne l'ai pas épousée...»

Sacha se leva et lui coupa la parole: «Koslov, tout cela ne m'intéresse pas. Et ces photographies ne constituent pas une preuve suffisante pour interner ma sœur dans un hôpital psychiatrique.

— Nikitine, attendez! Vous n'avez pas le droit de sortir d'ici sans mon autorisation!» Koslov écumait de rage.

Sacha savait qu'il devait se soumettre. Il se rassit et ferma les yeux. Il n'écoutait plus Koslov qui l'invectivait. Lorsque Koslov le traita de «malade mental», il rouvrit les yeux et répondit très calmement: «C'est ainsi que l'on traite un ancien camarade? Essayez de vous contrôler un peu! Et quel est au juste le but de votre visite?»

Koslov sortit sans rien dire. Derrière la porte, une femme demanda avec un accent allemand: «Chéri, veux-tu que je lui parle?»

— Ah, laisse cet...» Koslov jura.

Le major vint chercher à nouveau Sacha. «Venez, je vais vous reconduire à votre cellule,» dit-il d'un ton aimable.

Natacha pleurait. Certes, elle était heureuse de savoir sa fille en vie, mais d'un autre côté, il était quelque peu douloureux pour elle d'apprendre si tard la vérité.

— Natacha, expliqua Youri. Essaie de comprendre ma position. J'étais au front, mon père craignait que l'enfant ne meure au camp. Et puis, nous ne pouvions plus nous séparer de la petite. Nous l'aimions tant... et elle te ressemblait...

Natacha s'efforçait de paraître compréhensive. Mais le vieux Sokolov s'était converti. Il aurait tout de même pu lui parler ouvertement.

— Je t'avais perdu, continua Youri. Mais après toi, je n'ai plus pu aimer une autre femme. Parfois, je rencontrais des femmes sympathiques, mais ce

n'était jamais la même chose. Et perdre ma fille m'aurait tué. Pardonne-moi. Tu avais Sacha, un mari, alors je pensais... Je veux tout te redonner si...

Elle ne répondit pas tout de suite, ce qui préoccupa Youri. Que devait-il encore lui dire? Mais soudain Natacha essuya ses larmes et sourit à Youri.

— Tu vois, tu auras une femme, une fille et un gendre!

Youri prit Natacha dans ses bras et la souleva: «Natacha, ma chère Natacha,» s'écriait-il. Puis il la déposa à terre. «C'est vrai, je lui avais promis...» dit-il, euphorique.

Natacha prit peur: «Mais, qu'est-ce que tu as? Et de qui parles-tu?

— J'ai promis à Dieu: «Si tu me rends Irina et sa mère, je deviendrai ton serviteur.»

— Mais, c'est merveilleux, Youri.» Le vieux Sokolov se précipita dans la pièce. Il ne put s'empêcher de plaisanter, tant il se sentait heureux. «Natacha, tu ne m'as pas encore demandé la main de mon fils!» Tous éclatèrent de rire.

— Mais, que se passe-t-il? voulut savoir Nikiforof qui venait de rentrer. Sa femme lui annonça la grande nouvelle et il se réjouit à son tour.

— N'est-ce pas fantastique. Le Seigneur a permis de telles retrouvailles. Je crois que nous devrions le remercier!

Tous s'agenouillèrent. Youri pria d'une voix hésitante pour la deuxième fois dans sa vie: «Seigneur, Créatur de toutes choses, je te bénis et te remercie. Tu t'est fait homme afin que nous puissions devenir enfants de Dieu. Pardonne-moi. Je t'ai ignoré si longtemps. A présent, je veux te servir. Aide-moi. Amen.»

Tous les autres prièrent aussi. Le vieux Sokolov intercèda tout particulièrement pour Irina, Sacha et leurs amis qui se trouvaient en prison ou dans un hôpital psychiatrique.

Ils discutèrent jusqu'à l'aube, essayant de trouver différentes solutions pour aider les jeunes chrétiens.

— A propos, Valentina Névérov s'est ouverte à son mari, et elle s'est repentie. Elle veut renvoyer au KGB tout l'argent qu'elle a reçu, raconta Natacha.

Le vieux Sokolov ajouta: «Quelqu'un m'a dit que Névérov avait demandé à Sacha de prier pour lui. «Dieu doit me donner la force de vivre avec ma femme après ma libération.» Je le comprends très bien. Ce sera difficile.

— Au moins, elle a admis qu'elle travaillait comme informatrice. Mais combien encore continuent de trahir...» pensa Youri tout haut.

Deux mois après ces événements, Natacha obtint l'autorisation de rencontrer Sacha. Il devait s'agir d'une erreur du KGB. Lorsque Koslov l'apprit, il en fut furieux et il renvoya deux de ses meilleurs agents.

La première question de Sacha concernait Irina: «Sais-tu où elle se trouve?

— Toujours dans un hôpital psychiatrique. Mais où, je l'ignore.

— Maman, sais-tu qu'Irina est ma sœur?

— Ta sœur dans la foi?

— Non, ma vraie sœur. Ma mère a accouché de jumeaux. Irina a été confiée à Sokolov et moi à toi. Tu te rends compte... si nous nous étions mariés. Je suis content que tout se soit éclairci.

— Mais, tu me racontes des bêtises, mon cher enfant.

— C'est la vérité. Koslov me l'a expliqué dans les moindres détails.»

Natacha eut pitié de lui: «Dis-moi, Sacha. Tu ne doutes pourtant pas d'être le fils de Léna?

— Non, évidemment.

— Bon, alors écoute-moi bien. Irina est ma fille! Je l'ai mise au monde, mais elle a été élevée par Sokolov. Son père. Tu comprends. Il était mon fiancé avant que je devienne chrétienne.

— C'est vrai? s'écria Sacha, désespéré.

Les autres prisonniers les regardèrent avec étonnement. Natacha raconta ce qui s'était passé chez les Nikiforof. Sacha l'écouta attentivement.

— C'est vraiment incroyable. Si tu savais comme j'étais déprimé après la visite de Koslov!» dit Sacha pour terminer.

— Tous les visiteurs doivent partir et passer au contrôle. C'est l'heure, annonça un gardien.

22. L'hôpital psychiatrique

— Je ne comprends pas ce qui se passe autour de moi. La seule chose que je sache, c'est qu'on m'a mis chez des aliénés. Seigneur, que dois-je faire ici?

L'infirmier lut ces quelques mots gravés dans le mur d'une petite chambre où trois femmes avaient séjourné. Mladénov était immense. Il avait des cheveux roux soigneusement peignés. Avec ses yeux globuleux, il faisait peur aux malades. Quand il parlait, son long nez touchait presque sa

lèvre supérieure; les oreilles bougeaient; bref, tout se mettait en mouvement.

Le directeur de l'hôpital disait parfois: «De ma vie, je n'ai jamais rencontré un homme aussi laid. Mais c'est un infirmier irremplaçable!»

C'était son jour de congé. Mladénov sortit de l'hôpital, jeta un coup d'œil intéressé aux fenêtres de la prison préventive. Il avait lui-même passé une année dans ces sombres locaux. Puis, il avait été condamné à six ans d'emprisonnement.

A cause de sa laideur, il avait toujours eu de la malchance. Sa grand-mère, qui l'avait élevé, allait à l'église. Mais elle ne l'avait jamais emmené avec elle par crainte des gens. Par la suite, il était tombé amoureux d'une étudiante. Il ne comprenait pas pourquoi les filles l'évitaient.

— Mon petit-fils, tu es né laid et tu le resteras. Tu dois l'accepter, tout simplement, lui dit un jour sa grand-mère. Pour la première fois, il resta longtemps devant le miroir, bouleversé. Il comprit. Un sentiment de désespoir et de colère l'envahit. Il se mit à haïr la vieille femme et à la battre tellement qu'elle en mourut. Il ne réussit pas à se justifier devant les juges. Pendant l'instruction, le KGB l'utilisa comme informateur. Et quand il eut purgé sa peine, on lui offrit cette place d'infirmier.

La voix de Soki le tira de ses pensées: «Veuillez me rejoindre dans mon bureau.

— Mais je suis en congé aujourd'hui et j'aimerais aller au cinéma...

— Et bien, vous irez une autre fois. Il y a quelqu'un qui vous intéressera. Suivez-moi.»

Ils entrèrent dans le bureau. «Nous avons une personne charmante ici, mais nous ne pourrions pas la garder longtemps. C'est une étrangère... Je crois qu'elle pourrait vous amuser,» expliqua Soki avant de faire venir le gardien. Quelques minutes plus tard, une jeune fille blonde arriva, l'air apeuré.

Mladénov se retira dans un coin de la pièce afin d'écouter l'interrogatoire.

Walia était américaine. Après la mort de ses parents, des arméniens l'avaient recueillies. A présent, elle avait l'intention de partir en mission.

Pendant quatre ans, elle avait suivi les cours d'une école biblique. Un émigré russe lui avait raconté qu'elle avait encore un oncle à Minsk. Comme il vivait très retiré, elle avait décidé de lui rendre visite. Mais il mourut avant son arrivée.

Elle n'avait pas pensé qu'elle s'engageait dans une dangereuse aventure. Son oncle, un ancien pasteur, était resté dix ans en prison. Après sa remise

en liberté, il apprit la mort de sa femme. Il déménagea à Minsk où il mena une vie solitaire. De temps à autre, il assistait à un culte baptiste. Il travaillait avec acharnement dans une fabrique, faisant de nombreuses heures supplémentaires.

L'Eglise et les chrétiens le décevaient profondément, mais sa foi en Dieu restait ferme. Il passait des heures en prière. Quand il comprit que le gouvernement s'ingérait de plus en plus dans les affaires de l'Eglise, il cessa pratiquement d'aller aux cultes.

C'était un homme très sincère et très consciencieux. Irina Sokolov le remarqua. Elle lui procura une place dans le centre de recherches. Ensuite, elle l'invita au groupe biblique. Une nouvelle vie commença pour lui; il reprit courage. Après l'arrestation d'Irina, il fut interrogé à plusieurs reprises par le KGB.

A cette époque, il reçut une lettre de sa nièce. Il lui répondit, l'informant des difficultés qu'il rencontrait. Le KGB ouvrit ces deux lettres.

Après le dernier interrogatoire, il pria et pleura à haute voix. Un voisin l'entendit. Soudain, tout redevint tranquille. Néanmoins, il entra et trouva l'homme mort.

Tout cela, Walia l'apprit en arrivant à Minsk. C'est alors qu'elle commit une erreur: elle offrit au voisin les cadeaux destinés à son oncle: un magnétophone, une radio, des jumelles, un appareil photographique. Elle fut arrêtée peu après.

Mladénov observa l'américaine: elle exigeait que l'on informe le consulat de son arrestation.

Le juge Soki sourit: «Mais nous le ferons. De toute façon, comme vous êtes accusée d'espionnage, votre consul n'a pas le droit de vous voir.

— Permettez-moi au moins d'écrire à mon fiancé.

— Si vous acceptez notre proposition, vous irez le rejoindre dans une semaine,» expliqua Soki.

Walia et son mari séjournent actuellement en Afrique. Elle nous a raconté ces événements et nous a autorisés à en parler ici.

Le plan du KGB était le suivant: Walia et son mari, devenant missionnaires, enverraient régulièrement des rapports au KGB sur les activités des missions occidentales, et sur leurs contacts avec les chrétiens russes.

On lui remit des documents compromettant plusieurs responsables des missions. Elle devait les publier en temps voulu.

Walia refusa énergiquement d'entrer au service du KGB.

Soki reçut l'ordre de régler rapidement cette affaire. Le KGB craignait

que la presse occidentale n'en soit informée. Soki eut une idée astucieuse afin de tromper Walia.

— Bon, vous ne voulez pas travailler avec nous. Dans ce cas, je vais vous laisser en compagnie de ce monsieur. Il désigna Mladénov, puis s'éclipsa.

Walia regarda Mladénov. Celui-ci ne comprenait pas bien ce que l'on attendait de lui.

Il était homosexuel. Il haïssait les femmes, dont il se sentait repoussé. Il s'enfermait parfois deux ou trois fois par jour avec un malade dans une pièce quelconque. Chacun savait alors qu'il violait une nouvelle victime.

Il s'approcha de la table: «Dis-moi, est-il vrai qu'en Amérique les filles perdent leur innocence à treize ans,» demanda-t-il avec curiosité.

Walia, très choquée par la laideur de cet homme, ne savait pas comment réagir. Finalement, elle se mit à bégayer: «Mais, que voulez-vous dire? Et que faites-vous ici?»

Mladénov rit la gorge déployée, empoigna Walia et lui enfonça un doigt dans le bas-ventre: «Cet endroit-là!» Walia lui donna un coup de poing et réussit à se libérer.

— N'avez-vous pas honte? Vous êtes citoyen d'un Etat communiste et c'est ainsi que vous agissez? Vous ne respectez plus votre morale communiste!

Mladénov continua de rire: «La morale communiste? Espèce d'idiote! Pour lutter contre les ennemis de notre société, tous les moyens sont bons.

— Mais je ne suis pas votre ennemie,» s'écria Walia, paniquée.

Mladénov se calma soudain et lui demanda: «Et si je faisais partie de votre groupe chrétien, vous seriez d'accord de m'épouser?»

Walia ne sut que penser. Elle se ressaisit et répondit: «Mais oui, si Dieu le désirait. Il aime tous les hommes. Alors en tant que chrétienne, je dois vous aimer.»

Mladénov se sentit désespéré. Pendant toute sa vie, personne ne lui avait parlé de cette façon. Il aperçut Soki qui le menaçait.

— Enlevez votre pantalon, ordonna-t-il à Walia. Dans notre pays, seules les prostituées portent des pantalons pour mieux aguicher les clients. Allez, dépêchez-vous.

Walia pâlit. Elle ne savait plus que faire. Mladénov commença à la déshabiller. Walia éclata en sanglots, appela à l'aide et essaya de se défendre. Mladénov lui donna un coup de pied dans le ventre, et l'attira à lui. Quelques minutes plus tard, il la relâcha et s'assit sur une chaise. Lorsque Soki entra, il regardait sa victime, décontenancé.

— Ça n'a pas marché, bégaya-t-il. C'est la première fois de ma vie, je

vous le jure. Je n'y comprends rien. Je n'ai pas pu. Elle criait toujours: «Seigneur, ne le laisse pas faire!»

— Ce n'est pas grave. Tu peux partir, dit-il en riant. Puis il s'adressa à Walia: «J'ai pris quelques photographies.»

Walia remit son pantalon. «Que Dieu vous pardonne,» dit-elle doucement.

Pendant sa lutte avec Mladénov, elle avait prié intensément. Dieu avait triomphé. Elle s'en réjouissait. Un homme avait admis sa défaite. A présent, Walia savait que certains n'hésitaient devant rien. Elle avait fait l'expérience de la présence de Dieu. Sa foi s'était raffermie.

Irina fut transférée dans plusieurs cellules différentes. Elle rencontra beaucoup de monde. Sur l'ordre d'Andropov, le chef de la police secrète, on «soignait» des gens bien portants. Ils subissaient des électro-chocs et recevaient des médicaments très forts. Le but consistait à extirper les idées «paranoïaques».

Un jour, la voisine d'Irina fut ramenée, complètement exténuée. Mladénov l'avait malmenée. Irina tressaillit à l'idée que son tour viendrait peut-être bientôt.

Mère Jevdokia était religieuse. En 1965, elle était sortie de prison. Elle avait recommencé à assister régulièrement aux cultes, et à raconter des histoires bibliques à ses neveux et nièces. Elle fut arrêtée et internée dans un asile psychiatrique.

Elle était couchée sur son lit, presque inconsciente. Elle récita une prière. Irina s'assit près d'elle et essaya de la reconforter. Soudain, Mère Jevdokia éclata en sanglots: «Ils m'ont déshonorée ces... ces... Mais que leur ai-je fait?» murmura-t-elle.

Irina pria en silence. A présent, elle savait que beaucoup de personnes ne sortiraient jamais de cet enfer.

Tous ceux qui critiquaient le socialisme, d'une manière ou d'une autre, passaient pour aliénés.

Youri Sokolov craignait avant tout qu'Irina soit considérée comme schizophrène d'après la théorie du professeur Sniechovsky.

L'infirmier Lioma entra: «Alors, la vieille ne veut pas se remettre,» demanda-t-il à Irina. Elle haussa les épaules et retourna vers son lit.

Lioma obligea la religieuse à ouvrir la bouche et à prendre des médicaments et de l'eau. Mère Jevdokia se débattit, et Lioma la frappa sur la bouche. Elle saigna. Les autres femmes, scandalisées, se mirent à chuchoter.

ter. Lioma les ramena à l'ordre en les regardant fixement. Elles se turent tout de suite.

Puis il cria: «Marie! Venez avec moi.» C'était une jeune étudiante. Elle fit non de la tête. Lioma la saisit par le bras, et la traîna hors de la cellule.

— Ces femmes ont besoin d'aide. Je dois entreprendre quelque chose. Mais quoi? Comment les reconforter? se demanda Irina.

Demain, elle serait peut-être livrée à un homme pervers.

Comment réagirait-elle? «O Seigneur, aide-moi; sors-moi de cet enfer.»

Mais pourquoi Dieu ne venait-Il pas en aide à Mère Jevdokia, par exemple? Est-ce qu'Il les avait oubliées? Prier, cela n'avait-il plus de sens? Dieu les avait-Il repoussées?

— Irina Sokolov. Chez le chef de section. Elle obéit.

Le Dr. Osinnik la salua poliment. Elle le regarda avec attention avant de lui demander: «Camarade, saviez-vous que Marie est la fille d'un capitaine actuellement en voyage à l'étranger?»

Osinnik s'étonna: «Ce n'est pas moi qui l'ai fait interner. Marie a propagé parmi les étudiants le mode de vie américain. Son père en est certainement partiellement responsable. A son retour, nous devons nous occuper de lui aussi.»

Irina secoua la tête: «Incroyable...»

Osinnik lui dit de s'asseoir, puis il feuilleta son dossier: «Je ne sais vraiment pas que penser de votre cas.

— Camarade Osinnik, répliqua Irina doucement. Je comprends que le directeur de l'hôpital n'y voie pas clair. Il est dermatologue et non psychiatre. Mais vous! Vous devriez tout de suite remarquer que le KGB a inventé ma maladie. Sans peine, vous pouvez constater que je suis en bonne santé.»

Osinnik haussa les épaules. «Mais l'idée d'un dialogue n'est-elle pas absurde?» reprit-il. «J'essaie vraiment de vous comprendre, Sokolov. Je ne cherche pas à vous nuire, croyez-moi. Mais vous avez des idées tellement bizarres que j'ai de la peine à vous considérer comme bien portante. Les responsables des Eglises occidentales, le Conseil Oecuménique, les baptistes, par exemple, sont en contact avec les communistes européens et essayent de nouer des liens étroits avec nous. Je tiens toutes ces tentatives pour des actes de désespoir. Les théologiens occidentaux savent très bien que la religion n'a plus aucune chance, qu'elle n'essuie que des échecs. Ce ne sont que des égoïstes. Face à la montée du communisme, ils tentent de se préserver une place au soleil. Ils utilisent la religion pour manipuler les

gens. Nous sommes prêts à coopérer avec eux pour les guérir de leur aveuglement religieux.

«Mais vous, vous réclamez pour votre activité religieuse les mêmes droits que pour la propagande communiste. Quelle utopie! Quel paradoxe! C'est tout à fait irréalisable. Soit, nous faisons des concessions aux théologiens. Par la suite, cette tactique nous permettra d'éliminer complètement la religion.»

Irina secoua la tête avant de demander: «Camarade Osinnik, dans ces conditions comment doivent réagir les chrétiens?

— Sokolov, efforcez-vous de comprendre. Tôt ou tard, la religion aura disparu définitivement. Devenez indifférente à toutes ces questions. Ça vaudra mieux pour vous.

— Bon, et que faites-vous des cinquante millions de croyants russes?

— Nous les guérirons. Et si notre traitement n'a pas de succès, nous passerons aux repréailles. Avant tout, nous voulons convaincre les croyants. Ils devront aimer l'idéologie communiste, lutter pour elle. Quand nous aurons atteint ce but, Dieu ne sera plus nécessaire. Notre constitution garantit la liberté religieuse dans la mesure où celle-ci n'entre pas en contradiction avec notre idéologie. Nous avons ainsi la possibilité d'éliminer la religion par des moyens pacifiques. Sokolov, renoncez à vos idées stupides et je vous fait libérer tout de suite.

— Et que ferez-vous des chrétiens qui persistent à croire en Dieu?

— Des exceptions, sans aucun doute. Nous les internerons dans des hôpitaux psychiatriques. Tout simplement,» conclut Osinnik en grimaçant.

On frappa.

— Entrez, cria Osinnik.

Le médecin de garde expliqua: «Il s'agit de Marie L. Elle a mutilé Lioma. Nous avons dû le transporter en chirurgie. Que devons-nous faire avec Marie?

— Quel imbécile, dit Osinnik, dégoûté. Ces anciens prisonniers... Comment est-ce arrivé?

— Lioma a essayé la position orale.»

Osinnik eut un rire méchant: «Passez la camisole de force à cette étudiante. Laissez-la seule dans une cellule jusqu'au retour de son père. Mais prenez garde qu'elle ne se suicide pas.

— A propos, Jevdokia est décédée. Lioma lui a donné trop de médicaments.

— On a enlevé le corps?

— Oui.» Le médecin de garde se retira.

Osinnik marchait de long en large dans son bureau. Le téléphone sonna. «C'est le juge d'instruction Soki qui aimerait vous voir,» dit-il à Irina.

Soki examinait quelques photographies lorsqu'Irina entra.

— Prenez place, Sokolov. Racontez-moi ce que vous savez sur Sacha Nikitine.

— C'est mon fiancé. Il est chrétien, comme moi.

— Peut-on épouser son frère ou sa sœur?

— Ce n'est pas mon frère. Nous ne sommes pas parents.

Soki lui tendit une lettre: «Veuillez la lire.»

Nina Sinizyne écrivait:

«Cher Soki, J'aimerais vous prier de vous occuper d'Irina Sokolov, la nièce de mon défunt mari. Ma belle-sœur Léna est décédée en accouchant. Ses jumeaux ont survécu. Le garçon fut confié à son père Nikitine, ou plutôt à Natacha Borisova qui l'allaita... Quand il sortit de prison, Nikitine épousa Natacha. Vladimir Sokolov devint le père nourricier de la petite Irina. Après la guerre, ce fut son fils qui l'éleva. Tous ces détails pour vous prouver qu'Irina Sokolov est réellement ma nièce.

Je vous serais très reconnaissante d'accepter de l'aider.

Recevez l'expression de mes sentiments distingués. Nina Sinizyne.»

Irina reposa la lettre sur la table. Complètement désemparée, elle ne sut que dire. Soki lui laissa le temps de réfléchir.

— Sokolov, vous êtes atteinte d'un déséquilibre sexuel. Ces jours derniers, nous avons dû arrêter une jeune missionnaire américaine pour la même raison: désaxement sexuel. Je me demande si tous les fanatiques religieux ont des réactions semblables?

Irina rougit en répondant: «Je n'ai encore jamais eu de relations sexuelles. Un médecin pourra le constater facilement.

— Ah bon, mais que pensez-vous alors de ces documents?» Il lui jeta des photographies. Elle les connaissait presque toutes. Elle regarda attentivement la photo de la jeune américaine malmenée par Mladénov.

— Il n'a pas réussi à exécuter l'ordre reçu. Que Dieu vous pardonne!

— Quoi? Que vois-tu? Soki lui arracha la photo des mains. A présent, il comprenait tout.

— Mladénov! cria-t-il. Mladénov arriva tout de suite. Fais entendre raison à cette fanatique. Je vais prendre l'air pendant ce temps. Soki sortit, furieux.

Irina sourit à Mladénov et lui parla très gentiment: «Ecoute-moi. Tu sais

très bien que je suis chrétienne et que je n'ai commis aucun crime. On m'a internée ici sans raison. Et les organes gouvernementaux t'utilisent pour faire le sale travail. Lorsqu'ils n'auront plus besoin de toi, ils ne tarderont pas à t'éliminer.

— Ferme-la,» dit Mladénov en jurant. Il continua d'examiner la photo le montrant avec Walia.

Irina continua: «Je sais que tu souffres beaucoup de ta laideur. C'est la beauté du cœur qui compte, la beauté extérieure ne joue aucun rôle. Si tu acceptais de servir Jésus-Christ, tu trouverais certainement une femme capable de t'aimer.»

Mladénov lui commanda d'un ton mécanique: «Enlève ta robe!»

Irina lui expliqua en souriant: «Tu n'y arrivera pas, Mladénov. Tu veux lutter contre Dieu? Tu seras anéanti...»

Il ne voulut rien entendre et la saisit brutalement. Quelques secondes plus tard, il se retrouva étendu par terre. Il lança à Irina des regards chargés de haine.

Très calme, Irina s'assit près de la table: «Ecoute, Mladénov. Il suffit d'invoquer le nom du Seigneur pour être sauvé. Celui qui a Jésus vivra éternellement. Celui qui n'as pas Jésus n'a pas la vie. Je sais que tu es tourmenté par ta conscience. Tu as tué ta grand-mère parce qu'elle t'avait révélé la vérité.

«Tu as peur parce que tu es laid. Et tu oublies que Dieu regarde au cœur. Repens-toi et accepte Jésus comme ton Sauveur. Le KGB n'hésitera pas à te faire disparaître. Tu es une simple marionnette soumise à des puissances sataniques. Réfléchis bien. Dieu veut t'aider. Il te tend la main.»

Elle se leva, s'approcha de Mladénov pour lui prendre la main: «Viens, pardonne-moi de t'avoir frappé. Tu dois certainement souffrir.»

Mladénov n'y comprenait rien. Quelque chose d'extraordinaire se déroulait en lui. Son cœur de glace semblait fondre. Il serra gentiment la main d'Irina.

Soudain, il éclata en sanglots. Irina lui parla doucement: «Pleure, ça te fera du bien. N'aie pas honte. Dieu te transformera; il te rendra heureux.»

Quand Soki revint, il n'en crut pas ses yeux. Irina et Mladénov s'étaient agenouillés pour prier ensemble. En se relevant, Irina lui dit: «A présent, tu es mon frère. Je suis fière et contente de toi.»

23. Epilogue

Ilia Orlov, membre du bureau des Relations extérieures du Conseil National, prêchait dans une église baptiste. Liouba Sérov était là avec ses quatre enfants. Peu auparavant, elle les avait retirés de l'internat. Les enfants l'avaient persuadée d'assister à ce culte.

Orlov parlait de ses nombreux voyages à l'étranger. Tout le monde l'écoutait avec attention.

— Le parti communiste conduit notre pays vers un avenir merveilleux. Ces dernières années, notre parti a réalisé les idéaux de Jésus-Christ. Il a bâti une société aussi belle que le royaume de Dieu. Les Eglises occidentales, par contre, renient les enseignements de Christ.

Svetlana chuchota à son frère Igor: «Si le royaume céleste ressemble à ce régime, je préfère nettement l'enfer!

— Tais-toi,» répliqua Igor. Il regarda sa mère qui avait un petit sourire aux lèvres.

Orlov poursuivit: «En URSS, les hommes ne sont plus exploités. Chacun reçoit ce dont il a besoin. Dans les Etats capitalistes, les hommes se dévorent entre eux. Ici, ils sont tous égaux. Nous nous sentons tous frères.

«En Occident, des rumeurs circulent au sujet de l'URSS: on prétend, par exemple, que des gens bien portants sont internés dans des hôpitaux psychiatriques, que les chrétiens sont persécutés.

«Par tous les moyens possibles, nous devons contrecarrer ces mensonges. Déjà des millions de chrétiens occidentaux nous font confiance et essayent de lutter contre les calomnieurs. Chez nous, pas un citoyen n'a été condamné à cause de sa foi. Evidemment, un homme qui combat ouvertement notre forme de socialisme est emprisonné.

«Nous sommes fiers de notre pays. Et de toutes nos forces, nous lutterons pour concrétiser les idéaux communistes.»

Aliocha Sérov se dirigea vers la sortie. Sa mère le suivit des yeux. Le major du KGB, assis à côté de Liouba, lui murmura: «J'ai l'impression que vos enfants seront plus vite rééduqués ici qu'à l'internat. Bon, je vais voir où se trouve Aliocha.»

Aliocha était révolté. Il se souvint des paroles que son père lui avait dites un jour: «Nous avons sacrifié des millions de victimes à des fins politiques. Il y en aura beaucoup d'autres encore. Mais la question reste actuelle: vaut-il la peine de tuer tous ces hommes? L'avenir le dira.»

Aliocha pleura: il était en proie à de terribles débats intérieurs.

Soudain, quelqu'un l'embrassa sur le front: il leva les yeux. C'était Irina. Il se jeta dans ses bras. «Irina, ce ne sont pas des bergers mais des loups,» bégaya-t-il entre ses sanglots.

— De qui parles-tu? lui demanda Irina. Soudain, elle l'entraîna derrière l'église. L'homme qui vient de sortir est un agent du KGB. J'ai fait sa connaissance chez ton père et je n'ai pas grande envie de le rencontrer ici!

Ils empruntèrent une ruelle. Irina prêta son mouchoir à Aliocha. «Tu sais, je suis sortie aujourd'hui de l'asile. Je voulais assister à un culte, mais je n'ai pas pu. Je t'ai rencontré, et j'en suis contente. Alors, dis-moi ce qui s'est passé chez vous.»

Aliocha parla de sa famille, du décès de son père. Irina fut bouleversée. Elle demanda des détails supplémentaires.

Soudain, Aliocha interrompit son récit et regarda attentivement sa cousine: «Tu sais, tu es devenue encore plus jolie en prison!»

Irina rit: «Avant, tu ne remarquais pas les jolies filles. Voilà tout!»

— Aliocha, où es-tu? C'était une voix enfantine.

Irina sursauta pourtant. «C'est Svetlana?»

Aliocha acquiesça de la tête. «Ecoute-moi, Aliocha. Tu retournes à l'église. Je vais prendre un taxi et rentrer à la maison. Vous venez tous demain chez nous? Ce serait vraiment chic! Alors, au revoir,» dit Irina, en embrassant son cousin sur la joue.

Jusqu'à présent, personne ne sait pourquoi les autorités ont décidé tout à coup de libérer Sacha, Irina et leurs amis.

A Brest-Litovsk, les douaniers découvrirent dans les bagages d'une famille allemande des documents très compromettants: on y évoquait les internements de gens bien portants dans des asiles. Il y avait, entre autres, un rapport de Youri Sokolov sur l'arrestation de Sacha et d'Irina. Des photocopies avaient déjà été envoyées à l'Ouest. Cet incident incita peut-être le KGB à se montrer conciliant avec Irina et ses compagnons.

— Sacha Nikitine. Emballez vos affaires et préparez-vous! commanda le gardien.

— Cette fois-ci, on t'envoie dans une colonie, dit l'un des prisonniers à Sacha.

Pendant six mois, Sacha avait passé d'une prison à l'autre. Pour une raison inconnue, on repoussait son transfert dans un camp de rééducation.

Un peu plus tard, le gardien cria: «Sors!»

Sacha prit congé des cent prisonniers entassés dans la même cellule: «Salut les amis; j'espère vous retrouver au camp.»

Le responsable de la section spéciale l'attendait. «Signez votre certificat de libération,» lui dit-il en lui présentant l'ordonnance du juge.

Sacha n'en revenait pas. Il signa.

— Etes-vous parent avec Madame Sinizyne, lui demanda le responsable.

— C'est la femme de mon oncle, répondit Sacha qui ne savait pas que penser.

— Ah bon, marmonna le responsable. Avez-vous des réclamations en ce qui concerne le personnel?

— Non.

— Alors, signez ici. Sacha dut promettre par écrit qu'il n'avait rien à reprocher à la direction de la prison, et qu'il garderait le silence sur ce qui s'était passé pendant sa détention.

Soudain, il repensa à Silitch. Il ajouta encore une phrase: «Je ne dirai rien à condition que le gouvernement réhabilite la mémoire de Silitch, et verse à sa veuve et à ses enfants une rente adéquate.»

Le responsable en prit connaissance et sortit en hâte du bureau. Vingt minutes plus tard, le directeur de la prison, un colonel, entra. Sacha savait qu'il était juif et qu'il essayait de le cacher par tous les moyens. Mais les prisonniers sont toujours très bien informés.

— Dites-moi, Nikitine. Etes-vous devenu fou? fulmina le colonel. Vous voulez rester en prison apparemment? Pourquoi avez-vous ajouté cette phrase?

— Mon colonel, j'ai signé mon certificat. Laissez-moi partir, répliqua Sacha qui n'avait pas perdu son calme.

— Je vais t'enfermer dans un cachot, cria le colonel, hors de lui.

— Mon colonel, si je ne fais erreur, vous avez quatre enfants en bonne santé, et l'un d'eux aimerait bien émigrer en Israël... La veuve de Silitch a cinq enfants, et elle ne trouve pas de travail. Ils ont rencontré toutes ces difficultés parce qu'ils voulaient retourner dans le pays de leurs ancêtres.

Sacha cessa de parler, car il remarqua que le colonel avait tressailli et qu'il était devenu extrêmement calme. Le colonel sortit sans rien ajouter.

Un prisonnier qui avait travaillé un certain temps pour le directeur avait raconté à Sacha l'histoire de cette famille juive dans les moindres détails. Très souvent, les prisonniers devaient nettoyer les appartements des officiers, soigner leurs jardins, etc... Ils étaient obligés d'obéir même aux femmes des responsables.

Le chef de la section spéciale remit à Sacha tous ses documents sans faire de commentaire. Il l'emmena au contrôle.

A ce moment, un chant retentit dans le couloir:

«Je suis libre! Dieu soit loué!
Je suis libre! Dieu soit loué!
Je suis libre et je rentre chez moi!»

C'étaient les compagnons de Sacha qui lui avaient réservé cette surprise. Ils attendaient d'être transférés dans un camp où ils «obtiendraient l'autorisation de participer à l'élaboration du socialisme». Ils jetèrent des regards d'envie à Sacha.

La moitié des prisonniers savaient que dans d'autres pays ils n'auraient jamais dû purger une peine aussi lourde. Ils avaient commis des délits mineurs. Malheureusement, ils étaient victimes du plan quinquennal, et constituaient une armée de travailleurs à peu de frais.

— Sacha, cria l'un d'eux. Sacha se retourna. C'était Ganserich qui l'embrassa et le souleva en l'air.

Gussev avait été mis en liberté avant Sacha. Il gardait un très mauvais souvenir de sa quatrième détention.

— Comment savais-tu que je serais libéré aujourd'hui? lui demanda Sacha avec curiosité.

— Des relations, mon cher. Le chauffeur du chef de la section spéciale peut toujours se déplacer librement. Je l'ai rencontré près de l'administration du camp. Il m'a parlé de toi. Nous étions emprisonnés ensemble à Taichet.

— J'ai hâte de téléphoner à ma mère. Excuse-moi.

— Je lui ai envoyé un télégramme lui annonçant ton arrivée pour demain. J'ai acheté aussi deux billets d'avion.

— Des billets d'avion? Sacha se montra très surpris.

— Je t'accompagne, Sacha. On vient de me licencier. Alors, je suis tout à fait libre, expliqua Gussev en souriant.

Reconnaissant, Sacha embrassa ce frère en Christ qui était aussi son ami. Ils jetèrent un dernier coup d'œil à la prison. Une clôture de quatre mètres de haut cachait les baraques aux regards curieux des passants.

Sacha soupira: «Tout cela n'existerait pas si notre gouvernement renonçait à son idéologie qui ne fait qu'aggraver la situation des hommes.»

Le professeur Kusnezov et sa femme Nora attendaient devant l'entrée de l'hôpital psychiatrique de Tcherniakovsk. Le soir précédent, une personnalité importante leur avait annoncé la mise en liberté de leur fils.

Kusnezov dut promettre que son fils garderait le silence sur les mauvais traitements infligés en prison.

Les parents s'impatientaient. Enfin, trois jeunes gens sortirent: Wassily, Sémione Anakine, et Valentin Réline. Wassily se précipita vers ses parents. Son père l'embrassa sans rien dire. Il avait les larmes aux yeux. Nora pleurait. Wassily la serra dans ses bras.

— Tu sembles différente, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Bien des choses ont changé, répliqua-t-elle. Wassily leur présenta ses amis: «Vous les connaissez déjà.» Sémione et Valentin saluèrent les Kusnezov.

Wassily se retourna une dernière fois: «Et dire que des hommes en bonne santé sont enfermés dans cet enfer! Toute leur vie durant. Et personne n'essaie de leur venir en aide. Le Patriarche pourrait tout de même protester. Au nom de la justice! Mais non, il tremble de peur, et se tait.

— Mais il ne craint pas de critiquer les Etats-Unis pour ce qui est de la ségrégation raciale. Du plus, il aide financièrement les marxistes occidentaux à préparer la révolution, fit remarquer Nora Kusnezov avec amertume.

— Te voilà bien informée, s'étonna Wassily. Sa mère ne s'était jamais intéressée à ces problèmes.

— Venez mes chers... Je suis venu avec ma voiture de service, dit Kusnezov.

— Polukine est mort. Ces sadiques l'ont empoisonné,» murmura Wassily dans la voiture. Tous désiraient connaître plus de détails, mais Wassily se tut.

Irina avait de plus en plus hâte de revoir son père. Elle avait passé un an dans un hôpital psychiatrique et n'avait pas pu entrer en contact avec son père. Sokolov avait tenté en vain d'obtenir l'autorisation de la voir.

Irina donna au chauffeur le dernier billet qui lui restait, puis elle traversa rapidement la cour. Elle frappa à la porte. Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle alla chercher la clé cachée dans le hangar.

Le coeur battant, elle ouvrit la porte, et entra. Sur la pointe des pieds, elle monta dans sa chambre. Tout était bien en ordre.

Au départ, elle avait pensé surprendre son père pendant le repas, mais elle ne pouvait plus attendre de le revoir. Elle descendit, entra dans la cuisine où il se tenait: «Papa, mon cher Papa, tu m'as tellement manqué,» s'écria-t-elle en lui sautant au cou.

Sokolov eut un choc. Pendant quelques secondes, il resta paralysé, puis il souleva sa fille et l'embrassa. «Tes cheveux sont devenus gris, mon pauvre Papa...

— Mais toi, tu n'as pas changé. Je dirais même que tu es devenue plus jolie... Ils entamèrent une longue conversation et ne virent pas le temps passer.

— Attends ma chère, dit soudain Sokolov en regardant sa montre. Dans une demi-heure, des visites arriveront et je n'ai pas préparé le déjeuner!

— Eh bien, je vais t'aider.» Irina débordait de joie. Elle jubilait à l'idée de recevoir des visites. A présent, tout était oublié.

Tout à coup, elle se sentit triste. «Papa, je dois te poser une question. Pourquoi ne m'as-tu jamais avoué que tu n'étais pas mon vrai père?» Elle avait l'air accablée. Sokolov l'observa attentivement: «Viens, nous discuterons dans mon bureau. Le repas peut attendre, répondit-il.

— Alors, raconte-moi tout, dans les moindres détails.» Irina parla de la lettre de Sinizyne.

Sokolov l'écouta, puis il rit amèrement: «Ma chère fille, ils ont vraiment dû te malmené pour que tu me poses une telle question. Sinizyne n'a certainement pas rédigé elle-même cette lettre. Les agents du KGB voulaient tout simplement t'insécuriser. Ils t'ont menti. Je suis bel et bien ton père, et ta mère vit toujours.»

Irina ouvrit de grands yeux étonnés: «Dis-moi la vérité, Papa. Je veux tout savoir.»

Youri lui raconta sa rencontre avec Natacha. Irina ne put se retenir de pleurer. Pendant un long moment, elle se tut.

— Cela signifie que Sacha n'est pas mon frère? Et Natacha est en réalité ma mère? finit-elle par demander.

Elle tremblait de tout son corps. Sokolov essaya de la calmer: «Cela te semble incroyable, n'est-ce pas?» dit-il. Il n'eut pas la force de lui annoncer que Natacha et Sacha arriveraient d'un instant à l'autre.

On sonna. Natacha, Sacha et Ganserich entrèrent.

— Irina a été remise en liberté, s'écria Natacha en se précipitant dans le bureau. Elle tendit ses mains à sa fille. Irina se réfugia dans ses bras: «Ma petite Maman, ma chère Maman...»

Sacha et Youri les installèrent sur le divan. Youri fit une piqûre à Natacha qui d'émotion se sentit mal. Il ne pouvait s'arrêter de contempler les deux femmes. Vraiment, elles se ressemblaient beaucoup. Il ne comprenait pas que Natacha ne se soit doutée de rien, elle qui avait rencontré Irina si souvent.

Irina caressa les mains de sa mère. Celle-ci se remit assez rapidement. Les hommes s'étaient éclipsés pour préparer le repas.

Youri regardait par la fenêtre pendant que les deux jeunes gens s'affai-

raient à la cuisine. Il rejoignit ensuite les femmes. Elles discutaient, pleuraient et riaient tout à la fois. Tant de choses à se raconter...

Youri toussota avant de s'adresser à Irina: «Ma chère fille, j'aimerais te demander la main de ta mère!»

Irina accueillit cette proposition avec joie. Elle sauta au cou de son père: «Vous ne serez plus séparés à présent.

— Nous nous comportons aujourd'hui comme des enfants. Nous devrions plutôt remercier Dieu d'avoir permis ces retrouvailles,» ajouta Sokolov.

Irina eut l'impression que son cœur allait éclater, tant elle se sentait heureuse: «Tu as trouvé Dieu, mon cher Papa?

— Oui, ma fille. Ce soir, Sacha me baptisera à Ptitch.»

Tous bénirent le Seigneur et lui demandèrent de les soutenir pendant les années à venir.

Le repas s'était refroidi, mais personne ne songeait au déjeuner.

Soudain le téléphone sonna. C'était pour Irina.

— Irina. Ici Mladénov. J'ai appris ta libération; alors, j'ai décidé de t'appeler.

— Mais où es-tu passé? Je t'ai cherché partout et je me suis renseignée auprès des infirmiers. Sans succès.

— Après ma conversion, ils ont voulu m'interner dans un asile. Mais je connaissais trop bien leurs méthodes. Ils ont exigé que je renonce à ma foi. J'ai refusé. J'ai demandé conseil à un pasteur qui m'a poussé à faire semblant de renier Christ. Mais Irina, j'en suis incapable!

— Quel est cet imbécile qui t'a donné ce conseil? Tu sais très bien que certains chrétiens sont restés fidèles au Seigneur, malgré la torture. Dis-moi, Mladénov, où es-tu?

— Je me cache chez une amie à Minsk. Elle est téléphoniste et malheureusement se prostitue pour gagner un peu plus d'argent, expliqua Mladénov.

— Donne-moi l'adresse, dit énergiquement Irina.

Elle raconta toute l'histoire à sa famille. Youri réfléchit un instant avant de proposer: «Vous priez pour Mladénov, et moi, je prends ma moto et je vais le chercher. D'accord?

— Ton téléphone n'est pas surveillé, j'espère?» demanda Irina.

Sans répondre, Youri partit. Il roula très vite, prit des rues étroites, et pria. Il craignait que la police ne remarque son excès de vitesse.

Quand il arriva dans la cour de l'immense HLM, il vit une Volga qui s'éloignait.

Il gravit l'escalier à toute vitesse et ouvrit la porte. Tout de suite, il aperçut les jambes de Mladénov. On l'avait pendu. Il sortit son canif, et coupa la corde. Ensuite, il étendit le corps inerte par terre.

Il prit son pouls, examina le noeud coulant. Celui-ci était mal fait. Sokolov grimaça. Ces imbéciles ne savaient pas travailler!

Il s'assura que personne ne l'avait remarqué. Tout était calme dans le couloir.

Après avoir refermé la porte, il s'occupa de Mladénov. Lorsque celui-ci reprit connaissance, il l'aida à s'asseoir sur une chaise.

— Tu as eu beaucoup de chance. Le noeud coulant n'était pas bien fait. Et puis, on ne se pend pas comme ça.

— Ils m'ont obligé à signer ce papier, et ensuite ils m'ont pendu. Il tendit un billet à Youri: «Irina, j'ai décidé de mettre fin à ma vie. Je sais que jamais tu ne pourras aimer un homme aussi laid que moi. Adieu. Mladénov.»

Youri prit le billet dans sa poche avant d'emmener Mladénov.

Les Sokolov déménagèrent dans la banlieue d'Odessa quelques mois après la mise en liberté d'Irina.

Les Sokolov convièrent beaucoup de monde à une grande fête: Irina épousait Sacha Nikitine, et Youri, Natacha Nikitine née Borisova.

Malheureusement, il manquait quelques amis. Ils étaient morts en prison dans des conditions mystérieuses.

Wassily Kusnezov était venu avec ses parents. Il y avait aussi Polevoï, Nikiforof et sa femme, le vieux Loupa, Yelena Lobova, ancienne secrétaire au Komsomol et son fiancé... et bien d'autres personnes. Ils étaient tous assis le long d'une table et ils discutaient en attendant le début de la cérémonie.

Vladimir Sokolov n'avait pas l'air bien. Une grande joie se lisait pourtant dans son regard. Il ne disait rien, se contentant d'observer les gens autour de lui. Il pensait: «A présent, c'est votre tour de parler...»

Mladénov jubilait. Enfin on l'acceptait tel qu'il était. Personne ne le repoussait, personne ne se moquait de lui.

L'ingénieur Boiko s'entretint avec Kusnezov. Le pauvre Névérov semblait très triste. Sa femme avait promis de ne plus travailler pour le KGB, mais elle était revenue sur sa décision. Le KGB lui avait fait des difficultés, et avait réussi à la persuader qu'elle ne causait aucun tort aux croyants. Elle continuait donc de livrer des informations aux services secrets. Son mari avait été remis en liberté. Il souffrait beaucoup de voir sa femme dénoncer les chrétiens.

Enfin, Youri Sokolov et Natacha arrivèrent, suivis d'Aliocha et de Nina Sérov. Tous se levèrent et entamèrent un cantique.

Sacha et Irina entrèrent peu après. Svetlana et Igor portaient la traîne. Le vieux Sokolov s'essuya les yeux. Klim pria les gens de s'asseoir, puis il fit un petit sermon. Il eut des paroles d'encouragement pour les mariés. Ils les pria ensuite de s'agenouiller, et demanda aux serviteurs de Dieu de bien vouloir s'avancer.

Wassily, Polévoï, Réline et Sémione se levèrent.

— Grand-père Sokolov, frère Loupa, veuillez vous approcher vous aussi, dit Klim.

Ils prièrent l'un après l'autre et imposèrent les mains aux mariés. Klim dit aux mariés de se relever.

— Devant tous ces invités, je vous unis, Youri Sokolov et Natacha Nikitine. A présent, vous êtes mari et femme. Seul Dieu pourra vous séparer.

De même, je vous unis, Sacha Nikitine et Irina Sokolov sous le regard de Dieu.

A présent, je prie les amis et les parents de féliciter les nouveaux mariés.

La fête se prolongea jusque tard dans la nuit. On discuta beaucoup. Les expériences douloureuses furent évoquées, mais aussi des événements heureux.

Tout le monde se trouva d'accord sur un point: un dialogue était pratiquement impossible.

Wassily affirma entre autres: «Jésus-Christ n'a pas envoyé ses disciples pour dialoguer avec les ennemis de l'Évangile, mais pour leur annoncer la Bonne Nouvelle. Les nazis, les communistes athées ne sont pas arrivés à étouffer l'Évangile. Nous devons seulement rester fidèles. Cela signifie dans certains cas la prison ou l'hôpital psychiatrique. Ils nous faut être prêts à sacrifier notre vie pour Christ. Chantons donc ce beau cantique: «Nous voulons nous montrer solidaires de Jésus-Christ, lutter pour son Évangile. Suivons son exemple.» Que tous ceux qui aiment Jésus se lèvent pour chanter.»

Valentina Névérov hésita quelques instants. Elle se trouvait dans une situation un peu délicate. Finalement, elle se mit à chanter. Liouba, les larmes aux yeux, se leva elle aussi. Mladénoy chanta avec enthousiasme. Tout le monde se donna la main. Les fenêtres restèrent ouvertes. Quelques piétons s'approchèrent de la maison pour écouter. Il était déjà minuit...

Irina prépare une thèse de doctorat. Elle ne connaît pas sa mère. Celle-ci ignore que sa fille, née dans un camp de travail, a survécu. Le père d'Irina, un athée, a occupé un poste important dans la police secrète. Il soutient sa fille, une croyante convaincue.

Quelques intellectuels chrétiens organisent des rencontres de jeunes dans le plus grand secret, fondent des groupes bibliques, et préparent un dialogue avec le comité central du PC. Irina s'engage dans cette œuvre. Elle n'a plus le droit de terminer sa thèse. Elle perd sa place, puis elle est internée dans un hôpital psychiatrique. Face à ses tortionnaires, elle se montre très courageuse.

On prétend que son fiancé est en réalité son frère. Irina s'interroge . . .

Des conspirations, des intrigues, des activités clandestines, de l'aide anonyme constituent la trame de ce récit. Partout, l'on ressent un amour fervent pour la Russie.

L'auteur est né en Sibérie en 1942. Ses livres reflètent des expériences personnelles: le travail parmi les jeunes, les souffrances endurées dans des camps soviétiques . . .